



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BC

62

L469

Pan l'abbè Lecrèn

PRINCIPES
DE CERTITUDE,
OU
ESSAI
SUR LA LOGIQUE.

Difficile est propriè communia dicere. . .
Horat. Art. Poet.



A PARIS,
Chez D E S S A I N Junior , Libraire , Quai
des Augustins , à la Bonne Foi.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Permission.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963



A SON ALTÉSSE
SÉRÉNISSE
MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHARTRES.

MONSEIGNEUR,

*Les plus belles facultés de
l'ame sont celles de penser &
de sentir ; l'une née avec Vous,
& comme Propre de votre Mai-
son , n'a besoin pour se forti-
fier que des exemples que vous
avez sans cesse sous les yeux ;
l'autre est un germe précieux
qui demande le secours des*

a ij

711023 x 112

- iv E P I T R E.

*Préceptes pour développer son
activité.*

*Dans la grande carrière
où votre destinée vous appelle,
MONSEIGNEUR, j'ose
dire que cet Essai pourra vous
être utile ; la vérité dont il
vous découvre les principes
avec la chaîne qui les lie ;
lui assure des droits sur votre
esprit & votre cœur. C'est à
ce seul titre que je prends la
liberté de vous l'offrir , comme
un foible gage du très-profond
respect avec lequel je suis ,*

MONSEIGNEUR ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur. L. C. D. K.



AVERTISSEMENT.

DANS ce petit Ouvrage ,
qui mérite à tous égards
le nom d'*Essai* , je n'ai eu
d'autre dessein que d'exposer avec
plus d'ordre & de simplicité qu'on
ne l'a fait jusqu'ici , des vérités
qu'il importe à tout le monde de
connoître. Au lieu d'entrer dans
des discussions métaphysiques ,
toujours abstraites , souvent inuti-
les , quelquefois même dangéreu-
ses , j'ai préféré la multiplicité des
exemples , & je les ai variés au-
tant qu'il a été possible , soit pour

vj AVERTISSEMENT.

éviter la monotonie didactique ,
soit pour rendre sensible par plu-
sieurs applications ce qui peut-
être ne l'eût pas été par une seule.

En suivant le même plan & la
même division générale que dans
tous les Traités faits sur cette ma-
tière , je m'en suis écarté en quel-
ques endroits, dans la vue de rap-
procher davantage les objets qui
se tiennent , de lier plus immé-
diatement les notions , de mieux
ménager les progrès , & suivre
plus exactement la gradation des
connoissances ; j'ai cherché à pré-
senter tellement les choses , que
ce qui précède suffit toujours
pour entendre ce qui suit , que
ce qui suit n'est jamais nécessaire
pour entendre ce qui précède ,

•

AVERTISSEMENT. vij
& qu'à chaque pas l'esprit peut s'arrêter ou aller plus loin , sans être obligé ni de sauter ni de retrograder. Ainsi dans la premiere Partie où il s'agit des idées, dans la seconde où il s'agit du jugement , dans la troisieme où il s'agit du raisonnement , j'examine d'abord la nature de toutes ces opérations pour en déduire les qualités , & passer ensuite aux différentes especes. Ainsi dans la premiere Partie , à l'article des idées & des termes , j'explique la différence qu'il y a entre leur compréhension & leur étendue ; explication d'où dépend tout ce qui est dit dans la seconde Partie sur l'affirmation & la négation , & par conséquent ce qui est dit dans

viii **AVERTISSEMENT.**

la troisieme sur les loix du raisonnement. Il doit résulter de là une précision & une clarté qui font tout l'avantage & le mérite de pareils Ouvrages ; celui-ci est terminé par une récapitulation abrégée, ou pour mieux dire un tableau général de tous les genres de connoissances, & des moyens d'en bannir l'erreur ; s'il s'en trouve quelqu'une dans ce que j'avance, il y auroit de l'injustice à me la reprocher : j'ai cru ne dire que des choses communes, j'ai seulement tâché de les dire d'une manière qui ne l'est pas.



PRINCIPES



PRINCIPES
DE CERTITUDE,
OU
ESSAI
SUR LA LOGIQUE.

PENSER, juger, raisonner, c'est à quoi se réduisent les opérations de l'esprit, & la Logique n'est autre chose que l'art de régler ces opérations; elles influent trop sur le bonheur de l'homme, pour qu'il ne cherche pas à éviter les défauts qui peuvent s'y glisser.

Il semble que la raison seule fuffise pour se garantir de ces défauts; l'amour propre, toujours satisfait des

A

lumieres de la nature ; croit n'avoir besoin d'aucun autre secours , & la paresse fait ce prétexte pour négliger un assemblage de préceptes , dont la combinaison lui paroît superflue & difficile. Cependant , soit que cette lumiere naturelle qui donne tant de confiance , ne soit pas aussi vive & aussi pure par elle-même que l'on se l'imagine , soit qu'elle ait été altérée par les préjugés , & qu'elle soit sans cesse affoiblie par les passions , l'expérience nous apprend qu'il n'y a que les génies supérieurs, dont les opérations, lors même qu'ils sont dirigés par les préceptes, soient toujours exactes. S'il étoit possible de douter de la nécessité de ces préceptes , au moins on ne sauroit disconvenir de leur utilité ; combien d'occasions où ils servent à lever des difficultés , qui ne causent souvent d'autre embarras que celui de faire sentir la fausseté.

Il est encore certain que ces préceptes sont autant de vérités , dont la connoissance enrichit, perfectionne

SUR LA LOGIQUE.

& contente l'esprit. Ceux qui raisonnent le mieux, devroient regretter de ne le faire, en quelque sorte, que mécaniquement; l'habitude de faire une chose n'ôte pas la crainte de la faire mal, à moins que l'on n'ait devant les yeux une règle infailible qui soutienne & qui dirige; quelque fût que l'on soit d'arriver au terme, il y a toujours du plaisir, & quelque chose de plus, à connoître le chemin qu'on prend pour y parvenir.

L'idée est la première opération de l'esprit; elle sert d'élément aux autres; le jugement ne fait que lier ou séparer les idées; le raisonnement ne fait qu'unir ou séparer les jugements. Nous suivrons en traitant de ces opérations le même ordre que l'esprit observe en les formant.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'IDÉE.

ON peut considérer trois choses dans l'idée ; sa nature , ses qualités , les especes. Nous ne parlons point ici de son origine , qui est plutôt du ressort de la Métaphysique ; nous nous bornons à examiner ce qu'elle est en elle-même ; cette connoissance sera la base de tous les principes que nous devons établir sur cette matiere.

ARTICLE PREMIER.

De la nature de l'Idée.

LE terme d'*idée* est si clair & si simple , qu'il s'offre toujours le premier quand il s'agit de définir toute autre chose. Pour en avoir une notion,

il suffit de réfléchir sur ce qui se passe au-dedans de nous ; nous y découvrirons que l'idée n'est autre chose qu'une image qui représente un objet à l'esprit.

C'est peut-être faute de la regarder comme telle , que quelques personnes la confondent avec les sensations & l'imagination ; elle en est pourtant bien différente , & avec un peu d'attention , il est aisé de ne pas s'y méprendre.

Par les sensations nous connoissons l'état de notre ame , nous savons ce qui est dans nous ; par l'idée nous connoissons l'état des choses qui sont au-dehors. On peut se former l'idée d'un objet absent ou éloigné , on peut la replier & la tourner à son gré , l'analyser & la décomposer , s'en distraire & l'écarter , la reproduire & la conserver , l'étendre & l'approfondir , la transmettre & la communiquer ; il ne faut même quelquefois qu'un mot pour en faire naître une foule , & les faire passer à une infinité d'autres personnes.

Il n'en est pas ainsi des sensations. Qu'on dise, en effet, ce que représente la joie, la douleur, le son, l'odeur &c; ces impressions sont bien souvent accompagnées d'idées, mais elles n'en sont pas elles-mêmes. Il est aisé de se représenter un instrument ou une fleur qui nous a flatté; on feroit des efforts inutiles pour renouveler le plaisir qui y étoit joint; il ne peut revivre que par la présence de l'objet qui en a été la cause. La connoissance d'un objet agréable ou fâcheux, blesse à la vérité ou rejouit notre ame, mais cette affection est l'effet de l'idée plutôt que l'idée même; il arrive fort souvent qu'elles sont séparées l'une de l'autre, & que l'esprit commande à celle-ci, tandis qu'il est esclave & victime de celle-là.

Il y a plus; en y regardant de près, non-seulement on voit entre elles une distinction réelle, une indépendance absolue, on y trouve encore quelquefois une opposition manifeste. Jetez les yeux sur deux rangs

SUR LA LOGIQUE. 7

d'arbres paralleles , la sensation vous dira qu'ils se rapprochent par l'extrémité , l'idée vous montrera au contraire que leur distance est partout la même.

Le premier effet que la plupart des objets produisent dans l'ame , est une sensation qui persevere même après que les objets ont disparu ; cette sensation amene une idée où une connoissance qui survit à la sensation ; & dans l'instant où la connoissance reste seule , l'ame s'oublie en quelque sorte , se remplit de l'objet , ou plutôt de son image , en considère à son gré toutes les faces , en fait les rapports , soit avec elle-même , soit avec d'autres objets , les calcule & les combine , ôte l'existence pour ne voir que la possibilité , dépouille , pour ainsi dire , de plusieurs de ses parties pour mieux examiner les autres , en un mot exerce sur lui l'empire le plus général & le plus absolu.

Tout ce travail pénible , & en même temps agréable , se fait par le

moyen de l'idée , & peut avoir pour objet les sensations mêmes. C'est donc se tromper que de les prendre pour des idées ; c'est encore une plus grande erreur de confondre celles-ci avec l'imagination.

Les phantômes & les chimères que cette dernière enfante , la marche vive & impétueuse qu'elle suit , les écarts où elle tombe , & les écueils où elle se brise , sont des caractères distinctifs auxquels il est aisé de la reconnoître.

L'idée beaucoup plus simple , plus constante , plus régulière , est en même-temps bien plus étendue. Que l'on présente en effet à l'imagination trente-six mille hommes entourant un espace quarré , elle s'arrêtera tout court ; l'idée sans s'effrayer de ce nombre , les divisera en quatre parties de neuf-mille hommes chacune , pour chaque côté du quarré. A cette différence on peut encore en ajouter d'autres ; l'imagination n'offre jamais que des êtres sensibles & matériels , elle ne les offre pas

toujours de la même manière à tous les hommes, parce qu'elle n'est pas la même dans tous ; l'idée qui ne varie point, & qui s'étend à tout, a découvert presque dans tous les temps & dans tous les lieux les mêmes vérités, & a fait faire aussi à-peu-près les mêmes raisonnements. Enfin personne n'ignore que la plupart des erreurs & des vices viennent du dérèglement de l'imagination, & que l'on en trouve le remède dans l'attention à consulter & suivre les idées.

Quoique l'idée ne soit pas une sensation proprement dite, elle ne laisse pas de se faire sentir. S'il y en a plusieurs dont on s'apperçoit avec peine, ou que l'on oublie dans l'instant; cela vient de ce que leur impression n'a pas été assez vive pour fixer l'attention, ou que leur sentiment a été absorbé par plusieurs autres idées survenues en même-temps, qui avoient plus de rapport avec nos besoins ou avec nos dispositions habituelles. En lisant un livre de poésie ou d'élo-

quence, où les passions sont rendues avec force, il semble que l'on n'ait l'idée que des mouvements qui y sont exprimés, il semble que l'on n'ait été nullement affecté des mots, des syllabes, des lettres; ce sont cependant celles-ci qui ont conduit l'esprit aux phrases, des phrases aux idées, & des idées aux objets; la connoissance des derniers suppose nécessairement celle des autres.

A R T I C L E I I.

Des qualités de l'Idée.

LES qualités de l'idée sont la vérité, la clarté, la distinction. Une idée vraie est celle qui représente un objet tel qu'il est; une idée claire est celle dont on distingue l'objet de tout autre objet; une idée distincte est celle que l'on distingue aisément de toute autre idée. Ces trois choses que l'on distingue communément

SUR LA LOGIQUE. II

P'une de l'autre, me paroissent se réduire à deux ; je ne vois pas la différence qu'il y a entre distinguer une idée d'une autre, & distinguer l'objet d'une idée de l'objet de l'autre idée. Au moins est-il vrai que si les objets sont aisés à distinguer, les idées le sont par-là même, & conséquemment si la clarté & la distinction, l'obscurité & la confusion des idées ne sont pas la même chose, elles sont inséparables, fondées sur les mêmes principes, & soumises aux mêmes loix.

Toutes les idées sont elles vraies ? Toutes les idées sont elles claires & distinctes ? Les Philosophes ne seroient pas divisés sur ce point, s'ils venoient de bonne foi de l'état de la question ; tous sont d'accord que la vérité de l'idée est une vérité de représentation qui n'affirme & ne nie rien. Il s'agit donc de décider quel objet doit être représenté par l'idée ; si c'est l'objet extérieur, il s'en faut bien qu'il le soit toujours, puisque nous avons sans cesse sous

les yeux un objet différent de celui que l'esprit apperçoit.

Mais sur quoi peut-on fonder la nécessité de représenter cet objet extérieur ? Il n'est que l'occasion de l'idée , & si elle ne nous montre pas ce qu'il est en lui-même , la connoissance d'un autre qu'elle nous donne en sa place , est également propre à remplir le but de la nature qui est de nous éclairer. Si un Peintre n'a pas réussi à représenter ce qu'il vouloit , c'est une erreur de sa part ; il n'y en a point de la mienne à voir dans l'image qu'il me présente des traits de proportion & de régularité. Que le triangle dont j'ai l'idée existe ou n'existe pas , peu m'importe ; je serai toujours certain que dans quelque état qu'on le suppose , ses trois angles sont égaux à deux angles droits. Il y a loin de moi une tour carrée , je la vois comme ronde ; dès-lors je ne doute plus que son contour ne soit à-peu-près triple de son diamètre , & qu'elle ne résiste plus qu'une autre , toutes choses éga-

les d'ailleurs, puisque sa forme augmente sa force, & que ses parties le soutiennent mieux réciproquement.

En se bornant ainsi à consulter exactement l'idée, on ne court aucun risque de se tromper, parce que l'on ne juge alors que ce que l'on voit, & que l'on ne sçauroit voir que ce qui est. Ceux qui ont avancé qu'il étoit possible de joindre des idées incompatibles, n'ont pas fait réflexion que l'esprit, ainsi que les yeux, ne change rien dans les objets, qu'il ne sçauroit détruire l'opposition attachée à leur nature, ni par conséquent y substituer la convenance & la sociabilité; ce seroit unir deux & deux avec cinq, ou voir un tout plus petit que sa partie. On peut bien avoir une idée plus ou moins étendue, connoître plus ou moins de rapports dans un objet; mais il est impossible de connoître avec plus ou moins de vérité, avec plus ou moins de clarté.

1. Cette opinion, ou plutôt cette erreur, vient de l'habitude de confondre l'idée avec le jugement, qui en est la

suite, ou avec les mots qui en sont les signes. En réfléchissant sur la notion que nous avons donnée de l'idée, en se souvenant que c'est une image, il ne reste plus aucun doute sur sa vérité, sa distinction & sa clarté. Que l'on imagine, s'il est possible, un portrait qui ne ressemble pas à son modèle, ce ne sera plus un portrait; il ne peut mériter ce nom que par sa conformité avec l'objet qu'il représente. L'idée d'un cercle ne peut représenter un cercle autrement qu'il est; l'idée de la justice ne sauroit me représenter les caractères de la cruauté, ni celle du courage les traits de la lâcheté. Une idée fautive seroit une idée nulle, & si je pouvois découvrir dans quelque objet que ce soit ce qui ne lui convient pas, je pourrois aussi sentir de la douleur qui ne seroit pas dans mon ame, c'est-à-dire avoir de la douleur & n'en pas avoir.

Ces raisons prouvent également qu'il est toujours facile de distinguer les idées entre elles. Si l'on

applique mal-à-propos à un objet ce que l'idée nous fait appercevoir dans un autre, la méprise n'est pas dans la représentation, elle est dans le jugement, & elle vient de la précipitation qui nous emporte au-delà de l'idée. Lorsque celle-ci n'offre que des attributs communs à plusieurs objets, l'esprit est assez hardi pour les déterminer lui-même; lorsqu'elle n'offre que des traits de ressemblance entre plusieurs êtres, l'esprit passe à l'identité; enfin lorsqu'elle montre des parties qui ne s'accordent que séparément, l'esprit prononce sur la convenance & l'harmonie du tout. Ce qu'il comprend est clair & réel, ce qu'il affirme de plus est un défaut de connoissance, & non pas une obscurité, parce que ne pas voir clairement, c'est ne point voir du tout.



ARTICLE III.

Des especes de l'Idée.

IL y a plusieurs sortes d'idées ; & leur différence vient de leur objet ou de la maniere de le représenter. Il y a bien peu , & peut-être n'y a-t-il point d'objets si simples que nous ne puissions les décomposer en plusieurs parties , qui à la vérité n'existent pas séparément , mais que l'esprit se représente l'une sans l'autre. L'idée d'un cercle est en apparence très-simple , lorsque l'on n'y renferme ni sa grandeur , ni sa matiere ; ni sa couleur ; cependant à en faire l'analyse , indépendamment des accessoires que je viens d'indiquer , on y trouve l'idée de la figure , & l'idée de la rondeur ; cette dernière en contient plusieurs autres , telles que la distance du centre au point commun , & l'égalité de cette distance.

On en peut dire autant de toute
autre

autre idée, & la raison en est qu'il n'y a point d'objet qui n'ait des rapports essentiels avec les autres êtres existants & possibles, des attributs communs par lesquels il leur ressemble, & quelque attribut particulier par lequel il en diffère. L'attribut ou la qualité commune à plusieurs êtres s'appelle *genre*, & il est plus ou moins prochain, selon qu'il est commun à plus ou moins d'objets. L'attribut particulier qui spécifie un être, s'appelle *différence*, & elle est plus ou moins propre, selon qu'elle est la source de plus ou moins d'autres attributs, car il y a une génération dans les attributs & dans la nature de chaque être, comme il y en a une entre les êtres différents.

En développant les attributs, on apperçoit qu'ils sont toujours de plus en plus étendus, & en les parcourant successivement on parvient à un d'entre eux qui est comme le principe des autres; quand j'ai l'idée d'une rose, je me représente sa forme & son odeur, & par-là je la dis-

tingue des autres fleurs ; si je ne considérois que sa couleur, cette couleur est un genre, parce qu'elle peut convenir à d'autres fleurs ; si je la considère simplement comme fleur, ce titre la met dans une classe bien plus étendue ; elle le fera encore davantage, si je la dépouille, pour ainsi dire, de la qualité de fleur, pour ne plus la regarder que comme une simple portion de matière ; enfin elle parviendra au rang le plus général & le plus nombreux, si je la place parmi les substances & les êtres : elle ne peut exister sans être substance, matière, figurée, colorée, odoriférante ; mais je peux détourner les yeux de toutes ces qualités, pour ne les fixer que sur une.

Ce pouvoir que l'esprit a de séparer ainsi des choses liées ensemble, s'appelle *abstraction*, quoiqu'il n'aille pas jusqu'à découvrir le premier de tous les attributs d'où sortent tous les autres, il suffit qu'il nous découvre celui d'où est dérivée la plus grande partie de ceux que nous con-

noïssons. Ces attributs dérivés s'appellent *propriétés secondaires*, & suivant que l'on en connoît plus ou moins, l'idée est plus ou moins parfaite.

La qualité de genre & de différence est une qualité relative : chaque attribut est différence par rapport à des attributs plus généraux & plus étendus, & genre par rapport à des attributs qui le sont moins. L'idée de fleur est une différence qui restreint l'idée de matière, & l'idée de matière est une différence qui restreint l'idée de substance ou d'être, parce qu'il y a plus d'êtres que de matière, & plus de matière que de fleurs.

En descendant ainsi, chacun de ces attributs détermine l'autre, & le fixe à un certain degré, jusqu'à ce que l'on arrive à un qui ne puisse plus être restreint.

En remontant au contraire, chaque attribut se généralise jusqu'à ce que l'on en trouve un qui ne puisse plus être augmenté. L'idée d'un cheval, par exemple, se résout en l'idée d'a-

nimal , qui est plus étendue , puis dans celle d'être matériel , puis dans celle d'être simplement.

En partant de cette dernière , il faut toujours limiter les intermédiaires par où l'on passe pour arriver à celle du cheval , ou de tout autre individu , dont la différence essentielle & primitive consiste le plus souvent , & peut-être toujours , dans la réunion particulière de plusieurs choses qui sont communes. Un perroquet n'est pas perroquet parce qu'il a le bec crochu , les ailes , les pattes , les yeux d'une certaine façon ; tout cela pris séparément se trouve de même ailleurs , c'est l'ensemble qui le rend perroquet , & qui le distingue de tout autre objet.

De ces principes il est aisé de déduire les différentes espèces d'idées que l'on peut avoir. Quand l'esprit considère un objet , en le dépouillant de toutes ses qualités , il ne reste plus que le fond sur lequel elles portent ; c'est l'idée de la substance : telle seroit l'idée d'un louis ou d'un écu ,

dont on sépareroit la couleur , la dureté , la pésanteur , la forme , & dans lequel on ne verroit plus que ce *quelque chose* qui reçoit toutes ces qualités , & auquel on les attribue. Lorsque l'esprit au contraire laisse là le fond dans lequel ces qualités se trouvent , & ne considère qu'elles , c'est l'idée du mode : c'est ainsi que je me représente le rouge ou le verd , sans faire attention s'il appartient à une fleur ou à une étoffe.

Il est aisé de remarquer que tout cela est l'ouvrage de l'esprit , & que réellement il ne peut exister ni sujet ou substance sans mode , ni mode sans substance. S'il arrive que telle substance ne puisse exister sans telle qualité ou tel mode , & de même que tel mode soit inséparable de telle substance , & soit la source de ses principales qualités connues , l'idée que l'on s'en forme alors est l'idée de l'essence ; toutes les fois que l'on se représente un mode nécessairement uni à une certaine substance , mais émanant d'un autre mode , on a l'idée

lité d'un objet, il en auroit une idée complete ; mais ses limites étant encore plus étroites que celles de tout ce qu'il apperçoit, il ne sçauroit rien connoître en entier, & par conséquent l'idée qu'il en forme, est partielle & incomplete ; dès qu'elle représente le fond d'un objet, c'est une idée principale, mais si elle se borne à quelque qualité non nécessaire, ou moins essentielle, c'est une idée accessoire.

Dans l'un & dans l'autre cas, lorsque l'esprit pense à tous les êtres auxquels cette qualité convient, c'est une idée universelle ; s'il ne s'occupe que d'une partie, l'idée devient particulière ; & s'il s'arrête à un seul être déterminé, c'est une idée singulière. Un seul exemple suffit pour faire sentir toutes ces nuances. A la vue d'un beau château j'ai dans l'esprit toutes ces sortes d'idées ; l'objet me fournit les unes, la réflexion m'en procure ensuite plusieurs autres. Par les sens je connois les figures, les qualités, les dimensions ; par l'atten-

tion je connois les proportions , la fin , les rapports ; cette idée que je dois à l'auteur de la nature , contient l'accessoire & le principal ; elle est imparfaite , il dépend de moi de la laisser telle qu'elle est , ou de la multiplier en l'appliquant à plusieurs autres châteaux semblables.

Ce n'est pas assez de sçavoir à quelle classe chaque idée appartient , il faut étudier dans soi-même la marche de la nature , & observer l'ordre qu'elle suit pour leur formation. Dans le moment où je me promène dans une belle galerie , je suis assailli d'une foule de sensations & d'idées ; toutes ensemble font une sensation & une idée composée , je la développe par la réflexion , je la divise dans toutes ses parties , je discerne celles que j'ai déjà eues , je mets à part celles qui sont nouvelles , je rassemble celles qui sont analogues , je sépare celles qui ne le sont pas. J'examine les différentes faces des objets , je les approfondis , je les compare , j'en découvre les rapports ,

& de toutes ces opérations il résulte un tableau général, plus ou moins conforme à la réalité, selon que j'ai plus ou moins de pénétration à saisir, plus ou moins de justesse à rapprocher, plus ou moins d'exactitude à retenir.

Toutes les idées prises séparément sont particulières, & s'il falloit les retenir telles qu'elles sont, l'esprit se fatiguerait à en conserver même un petit nombre. Pour nous épargner ce travail, & multiplier nos connoissances, l'Auteur de la nature nous a donné la faculté de les généraliser. Nous ne voyons pas hors de nous un homme ou un arbre en général, il n'existe pas; nous apercevons un chêne ou un tilleuil, Pierre ou Paul; que deviendrait notre esprit, s'il falloit donner une place à l'image de chacun de ces êtres? Il fait mieux, il ne fait qu'une idée de ce qu'il y a de commun à plusieurs autres idées, & il enferme par ce secret un nombre infini de choses dans un petit espace.

La distribution de cet espace est une chose fort importante, & il est plus difficile que l'on ne pense de mettre chaque image ou chaque objet précisément dans le rang qu'il doit occuper. J'apprends que deux hommes riches & puissants ont soulagé deux familles malheureuses que les revers avoient plongées dans l'indigence ; chacune de ces actions m'annonce d'abord le même caractère de bienfaisance & de générosité ; je suis tenté de les admirer également : j'aurois tort ; peut-être l'un de ces prétendus amis de l'humanité, pour une famille à laquelle il donne du secours, en a-t-il ruiné plusieurs ; peut-être fait-il tort à plusieurs autres à qui il ne paye pas ce qu'il leur doit ; cette action qui alloit surprendre mes éloges, n'est donc de sa part qu'une nouvelle injustice, ou tout au plus une restitution équitable qui ne mérite pas mon admiration : il faut donc la distinguer de ce que fait & de ce que mérite l'autre, qui ne devant rien à personne, & ses richesses qu'à

son travail , ne donne que ce qui lui appartient , & par conséquent exerce un acte de pure bienfaisance.

La plupart des erreurs où l'on tombe , & des inconveniens où l'on s'expose , ne viennent pas du défaut d'idées ; c'est souvent de leur abondance , & plus souvent encore du peu de soin que l'on prend d'assigner à chacune la place & la valeur qui lui conviennent. Alexandre avec une poignée d'hommes a conquis une grande partie de l'Univers ; c'en est assez pour être parmi les Guerriers ambitieux , intrépides & heureux. En est-ce assez pour être parmi les héros & les grands hommes ? Il faudroit de plus qu'il n'eût pas fait une guerre injuste , qu'il n'eût pas souillé ses mains dans le sang de son meilleur ami , qu'affectant les honneurs divins , & voulant s'élever au-dessus de l'homme , il ne se fût pas mis au-dessous par son intempérance & tous les excès auxquels il se livra , qu'il eût eu moins de défauts & plus de vertus , causé

moins de maux , & fait plus de bien.

Il y a dans chaque idée deux choses principales qu'il est essentiel de bien remarquer ; la première est la collection des qualités qui composent cette idée , ce qui s'appelle en terme de l'école , la *comprehension* ; l'autre est la collection des êtres auxquels cette idée ou ses qualités peuvent convenir , & elle se nomme l'*extension*. L'activité, la prudence, le zèle, la bonté, le désintéressement, l'équité, toutes les autres perfections nécessaires à un grand Roi ou à un grand Ministre, entrent dans la *comprehension* de son idée ; tous les bons Rois ou les bons Ministres qui ont existé ou qui existent, font son *extension* ; on sent tout d'un coup que ces deux choses sont différentes, & même qu'elles ne sont pas toujours égales. Quand une idée fait partie d'une autre idée, elle a une *extension* bien plus grande : ainsi l'idée de raisonnable, qui fait partie de celle de l'homme, est bien

ARTICLE IV.

Des signes de l'Idée.

DANS ce tout qu'on appelle *homme*, il y a deux parties d'une nature toute différente, qu'on appelle *ame* & *corps*; on ne sçait ce qui les unit, ou pour mieux dire, en quoi consiste leur union; on sçait seulement que cette union existe, & que par elle il y a une correspondance établie entre les ames & les corps. Une ame est affectée, l'impression qu'elle sent en produit une d'une autre nature dans le corps qui lui est uni; celui-ci en occasionne une dans un corps étranger, lequel en cause à son tour à l'ame à laquelle-il tient, & cette communication forme une chaîne qui lie ensemble toutes les parties de la nature.

Parmi les impressions que l'ame reçoit, il y en a qu'elle peut cacher, d'autres

Autres qu'elle manifeste nécessairement ; mais il n'y en a point où presqu'aucun point qu'elle ne puisse manifester ; le visage d'un enfant qui souffre, ou qui a des sensations agréables, est un miroir fidele dans lequel tout le monde voit sa situation ; l'empressement qu'il montre pour un objet qui l'a flatté , l'aversion qu'il témoigne pour un objet contraire , même dans le cas où les sensations ne peuvent se renouveler , tout cela fait connoître ses idées ; s'il n'en peut faire connoître qu'une partie , c'est que les signes indiqués par la nature ont plus de rapport aux sensations , & que celles-ci entrent plus dans les besoins. Un enfant n'exprime le plus souvent ses connoissances que par les gestes , & en montrant les objets ; voilà son langage , jusqu'à ce qu'il ait appris celui dont les hommes sont convenus entre eux , qui consiste dans des sons articulés.

C'est un prodige incompréhensible , que par un certain mouvement de la langue , qui n'a aucune liai-

son par lui-même avec ce qui se passe au dedans de nous , nous puissions en instruire ceux qui nous entendent , & qu'ils puissent en faire autant : ce prodige existe pourtant , & ce mouvement de la langue , qui produit la parole ou les termes , suffit pour transmettre dans un instant toutes nos impressions. Les termes sont l'image de l'idée , comme l'idée l'est de l'objet ; ils sont donc par rapport à elle ce qu'elle est par rapport à lui , simples , composés , généraux , particuliers , déterminés , suivant ce qu'ils expriment ; dans tous les cas ils doivent être clairs & intelligibles , sans équivoque & sans confusion. L'équivoque n'est autre chose qu'une double signification , & la confusion consiste dans l'embarras de sçavoir à laquelle s'en tenir ; le moyen de l'éviter , est d'employer toujours les termes dans le sens que l'usage y a attaché ; il dépend à la vérité de chacun d'y en attacher un autre , pourvu que l'on en avertisse auparavant.

Il n'y a point de terme auquel ne réponde quelque idée dans l'esprit de celui qui le prononce, & dans l'esprit de celui qui l'écoute, à moins que tous les deux ne soient insensés, stupides, ou ignorants dans la langue. Le but que l'on se propose est que cette idée soit la même, & cependant le contraire n'arrive que trop souvent; même parmi les gens qui croient & devroient s'entendre. Que l'on dise dans un cercle que telle personne est aimable, qu'elle a de l'esprit, qu'elle a le ton de la bonne compagnie, ces paroles exciteront des idées différentes, peut-être même opposées dans l'esprit de chacun de ceux qui composent le cercle; la raison de cette différence est que l'idée d'homme aimable est une idée composée & sadice, dans laquelle chacun fait entrer les idées particulières qu'il adopte par préférence: s'il s'agissoit d'un être fixe, réel, tel qu'une rose ou une perdrix, tout le monde entendant le même mot auroit la même idée; en-

coré faudroit-il que ce mot n'exprimât pas une idée où il y eût quelque chose d'arbitraire, comme celui de belle fleur ou de bon ragoût.

C'est un grand malheur que dans chaque langue il y ait si peu de termes qui expriment uniformement & invariablement la même idée ; mais ce malheur est compensé par les avantages qui en résultent : & au fond si l'on ne s'accorde pas toujours à rendre les mêmes idées par les mêmes termes, c'est la faute de ceux qui parlent ou de ceux qui écoutent ; toutes les fois que les uns & les autres auront bien saisi les principes du vrai & du beau qui sont dans la nature, ils n'auront plus de peine à convenir de la manière de les exprimer & de les reconnoître.

Il y a deux choses principales où il faut éviter l'équivoque & la confusion, parce que ces deux choses sont de la plus grande importance ; c'est la définition & la division. Définir une chose, c'est en faire con-

noître la nature ou l'essence ; nous avons dit que l'essence consiste dans des qualités communes & dans des qualités particulières ; il faut exprimer les unes & les autres , non pas toutes à la vérité , mais celles qui peuvent contribuer le plus à faire distinguer un objet de tout autre objet. En disant que le vin est une liqueur , je ne le fais pas assez connaître : si j'ajoute que c'est une liqueur faite du suc de raisins , alors on ne la prend plus pour les autres liqueurs , telles que l'eau , &c. avec lesquelles on pourroit la confondre , si l'on s'en tenoit à la première qualité qui est commune. Une définition qui ne rempliroit pas les deux conditions prescrites , seroit nécessairement défectueuse , parce qu'elle ne donneroit pas une idée exacte de ce qui forme l'objet que l'on veut désigner ; ainsi quand j'appellerai Dieu un Etre éternel & spirituel , on pourra me répondre , & m'objecter qu'il y a des êtres spirituels , & qu'il peut y en avoir d'éternels , selon quelques

Philosophes , qui pourtant ne sont pas Dieu ; quand bien même je dirois encore que c'est un Etre tout-puissant & infini , on le reconnoîtroit bien à ces traits , mais on me demanderoit pourquoi il est tout-puissant & infini : je pourrois en trouver la cause dans la nécessité de son existence , qui est par conséquent ce que nous connoissons de plus radical en lui , & qui nous donne par-là une idée plus approfondie de sa nature.

Il est inutile d'ajouter ici que toute définition où il y a des termes obscurs, s'éloigne du but que l'on se propose , & a besoin elle-même d'une autre explication ; que celle dont les termes rentrent les uns dans les autres , en contient d'inutiles , & qui ne peuvent que produire de l'embarras ; on sent bien sans beaucoup de réflexion que pour faire connoître une chose , il faut dire précisément ce qu'elle est , & ne rien dire de plus.

Quand on veut bien définir , il faut avoir la plus grande attention à distinguer les différentes sortes d'essen-

ees. Les attributs ou qualités qui composent tous les êtres , sont réellement unis ensemble pour former un tout , ou bien peuvent seulement être unis pour le former ; s'ils n'ont entre eux qu'un rapport de convenance , qui rend leur union simplement possible, c'est ce que l'on appelle , l'essence *métaphysique* ; si leur union est réelle , c'est l'essence *physique*. Il est aisé de connoître la première, parce qu'elle ne nous représente que des especes ou des objets généraux , & que ces especes consistent dans un assemblage d'idées que notre esprit a réunies ; cette sorte d'essence est en quelque façon notre ouvrage ; nous connoissons ce que c'est que l'or , son image ne nous offre qu'une collection de qualités qui peuvent , à la vérité, être séparées , mais que nous considérons ensemble : rien de plus facile que de distinguer cet objet de tout autre ; mais il ne faut pas raisonner de même de deux pièces d'or parfaitement semblables que nous avons sous les yeux : elles sont bien distin-

guées, l'une n'est pas l'autre ; mais comment & pourquoi ? c'est par l'essence physique qui nous est absolument inconnue , excepté quand il s'agit de Dieu , dont les essences physique & métaphysique sont la même , parce que les qualités ou perfections qui sont possibles en soi , sont réelles dans lui.

De-là il s'ensuit que nous n'avons aucune idée de tel objet en particulier , ou au moins que si nous en avons l'idée , elle est incommunicable : toute idée que je tâcherois d'exprimer , ne conviendra pas plutôt à tel objet qu'à tel autre de même espèce ; en vain je voudrois définir & faire connoître un homme que j'ai vu : je ferai bien le portrait de son visage , de son esprit , tout cela n'est point lui précisément ; mille autres peuvent avoir tout ce que je lui suppose ; si l'on ne le voit pas , on n'en aura jamais une idée exacte. Au reste cette idée , ou pour mieux dire la possibilité de la rendre , ne seroit peut-être satisfaisante que pour la

curiosité ; la nature nous l'a refusée , parce que sans elle nous pouvons remplir nos véritables besoins.

Quoique les essences métaphysiques dont nous avons parlé , dépendent en apparence de notre esprit qui en rassemble les parties , il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient arbitraires , & que nous puissions les changer ; elles consistent dans des rapports nécessaires & attachés au fond des objets ; que ce soient des rapports de convenance , de répugnance , de connexion , de ressemblance , ils sont également invariables. Il m'est bien permis de joindre ensemble l'idée de figure & l'idée de rondeur , pour en composer l'essence d'un tout que j'appelle *cercle* ; mais quand j'aurai uni ces deux idées , je ne pourrai plus y joindre celle de la quadrature , parce qu'elle est incompatible avec l'une des deux autres. Je ne pourrai non plus y ajouter aucune idée qui répugne avec celles que renferme une des deux que j'ai d'abord mises ensemble ; il

faudroit pour cela changer ces idées ; & l'entendement humain qui ne fait que les considérer, n'a pas cette faculté.

Il est assez étonnant que Loke, qui raisonne si bien d'ailleurs, ait adopté ce paradoxe ; il ne faisoit pas réflexion qu'en donnant ce pouvoir à l'esprit humain, ou même à l'Etre suprême, on anéantit toute vérité, toute certitude, on introduit un Pyrrhonisme universel, puisqu'il ne reste plus de principe fixe & constant d'où l'on puisse partir. Quiconque me dira que l'esprit humain peut voir une ligne perpendiculaire plus longue que l'oblique tirée du même point à la même ligne, la vertu comme haïssable, le vice comme aimable, enfin le *oui* & le *non* comme sociables sur le même objet, je n'ai plus rien à lui dire, car il me soutiendrait de même qu'en le réfutant, je ne lui dis rien en effet.

Cela n'empêche pas que l'on ne doive être fort attentif & fort réservé quand il s'agit de prononcer sur ces rapports, mais principalement sur les rapports de connexion ou d'incom-

patibilité. Lorsque j'apperois une pierre se précipiter au fond de l'eau , je fais entrer dans son idée celle d'une plus grande pesanteur que n'en a le fluide , & comme je vois par les sens cette pesanteur toujours unie aux autres qualités sensibles dont l'ensemble forme la pierre , je juge qu'elle en est inséparable : c'est une erreur ; la pierre surfageant à la surface de l'eau , ne m'en paroîtroit pas moins pierre que lorsqu'elle est au fond ; j'en dirois autant d'une infinité de choses que l'on se persuade ne pouvoir pas être autrement , parce que l'on ne développe pas assez les idées qui en composent l'essence.

En général , excepté les attributs de Dieu , la distinction de l'ame & du corps , les vérités de la morale , les rapports des nombres , des figures mathématiques , & quelques autres encore , il faut être bien hardi pour avancer que telle qualité répugne ou convient nécessairement à tel objet ; le plus souvent on ne juge ainsi que parce que l'on ne voit pas le con-

traire : or tout le monde sçait par expérience qu'on ignore plus de choses que l'on n'en voit ; aussi arrive-t-il fréquemment presque à tout le monde de revenir de ces sortes de jugemens , & de finir quelquefois par n'en porter aucun.

Il y a des Philosophes qui croient voir de l'opposition entre l'idée de la matière & celle des atômes ou corpuscules indivisibles ; il y en a qui après y avoir réfléchi long-temps & sans prévention , n'osent prononcer sur leur incompatibilité ; il semble qu'en accumulant des êtres inétendus , quelque grande qu'en soit la quantité , il ne peut jamais en résulter de l'étendue , de même que des zeros ajoutés l'un à l'autre à l'infini ne sçauroient faire un nombre. Il semble aussi que des êtres réels, des parties positives & substantielles , doivent avoir chacune leur existence propre, & ne pas se borner à celle du *tout* qu'elles composent. La géométrie enseigne qu'entre la circonférence d'un cercle & la tangente , il n'est pas possible de faire pas

ser aucune ligne droite ; n'est-ce pas là un espace réduit à un point indivisible ? Elle enseigne en même temps qu'entre les côtés d'un angle il est possible de tirer une infinité de diagonales, dont aucune ne touchera ni les voisines ni les côtés de l'angle ; voilà donc un espace immense & inépuisable. Qui peut savoir & assurer si les termes de *tout*, de *pluralité*, de *composition*, d'*étendue*, expriment quelque chose de réel surajouté aux individus qui se trouvent ensemble, ou bien s'ils signifient simplement un rapport extérieur opposé à celui de la distance & de l'éloignement, en un mot si ce n'est pas une opération de l'esprit qui considère ces objets à la fois, comme il considère une multitude d'hommes dont l'assemblage forme une armée, & n'est cependant rien de réel distingué de chaque soldat qui en fait partie ? Plus on veut approfondir ces questions dont l'objet est continuellement sous nos yeux, plus on est arrêté par les difficultés & enveloppé par les nuages ; que sera-ce donc des autres

choses dont la nature est encore bien davantage au dessus de notre portée?

On voit par-là quel cas il faut faire de la justesse & de la pénétration de ceux qui nient la possibilité de certains faits , en soutenant qu'ils sont contraires à la nature. Apprécions au juste la valeur de ce terme ; signifie-t-il les rapports nécessaires que nous présentent les idées , ou seulement le cours ordinaire des événements ? C'est ce qu'il faut décider ; je vais le faire par un exemple. Nous avons l'idée d'une portion de matière tellement arrangée , que ses mouvemens & son organisation sont ce que l'on appelle *la vie* ; cette idée nous montre-t-elle que ce mouvement & cette organisation sont inséparables de cette portion de matière ? On ne le dira pas , puisque tous les jours nous les voyons séparées ; cette idée nous montre-t-elle qu'après la séparation ces choses ne peuvent plus être réunies ? Vous qui le dites , faites donc voir la cause de cette impossibilité ; un morceau de cire qui a cessé d'être rond , peut

le devenir une seconde fois, parce que la rondeur ne lui est pas essentielle, & qu'il peut la recouvrer comme il a pu la perdre. Quelle différence y a-t-il entre la rondeur, à l'égard d'un morceau de cire, & l'organisation ou le mouvement, à l'égard de la portion de matière dont il s'agit ? L'une & l'autre ne sont qu'un arrangement de parties ; la cause qui avoit établi l'organisation une première fois, ne peut-elle pas l'établir une seconde, & les effets qu'avoit produit cette organisation ne peuvent-ils pas renaître avec elle ? Si ce renouvellement est rare, il n'est pas pour cela impossible, & la possibilité admise, ne connoîtra-t-on pas l'exécution par les mêmes voies qu'on l'avoit déjà connue ? Il y a donc de l'illusion ou de la mauvaise foi à prendre l'habitude pour la nature ; celle-ci fait que le carré de la diagonale d'un carré est double du carré d'un des côtés ; que la probité mérite l'estime même des méchants ; l'autre fait que le soleil parcourt l'horizon d'un mouve-

ment uniforme , mais qui peut être retardé ou accéléré.

Comme la définition nous fait connoître l'essence d'un objet , la division fait connoître les parties d'un tout ; pour qu'elle soit exacte , les membres qui la composent , doivent être séparés , c'est-à-dire ne pas renfermer les mêmes choses ni se contenir réciproquement ; ils doivent aussi être tels que toutes les parties de la chose divisée se rapportent à quelqu'un d'entre eux , que leur jonction égale le tout , & que leur généralité distingue la division de l'énumération , laquelle entre dans les détails de toutes les parties , & les examine séparément. Une armée se divise en officiers & en soldats , en infanterie & en cavalerie , & cette division générale renferme toutes les sousdivisions que l'on peut faire ; on divise le travail d'un Chymiste en compositions & décompositions , & les corps sur lesquels il travaille , en végétaux , minéraux & animaux.

Tout ce qui regarde la première
opération

Opération de l'esprit, se réduit donc à dire que ce n'est point une sensation, mais une image; que cette image nous représente l'état des objets placés hors de nous; qu'elle le représente toujours tel qu'il est, sans nuage & sans erreur; que l'état des objets qu'elle nous représente, consiste dans des rapports immuables; que l'esprit peut en laisser de côté une partie, mais non pas les supprimer ou en substituer d'autres; que c'est le plus ou le moins de rapports présents à l'esprit qui fait la différence des objets apperçus; que ces rapports étant liés les uns aux autres, c'est par l'attention que l'esprit les développe & les approfondit; que c'est faute d'examiner & de voir ces rapports, qu'il se trompe & trompe les autres; qu'une idée ou une connoissance peut passer d'un esprit à l'autre par le moyen des termes; que ces termes qui ne signifient rien par eux-mêmes, peuvent tout signifier, si l'on veut; que leur valeur dépend de l'usage & des conventions; qu'elle peut être variée & modifiée à l'in-

sont par l'air, le ton, les circonstances du temps, du lieu & des personnes; que la combinaison de toutes ces choses est nécessaire pour distinguer les nuances de l'expression, & saisir la véritable idée dont elle est l'image; que comme il est peu d'idées simples, il y a encore moins de termes qui le soient, qu'il faut bien les connoître pour bien définir & bien diviser un objet; en un mot, qu'il faut plus de dispositions & de culture que l'on n'imagine pour savoir comment on pense, & pour bien penser.



CHAPITRE SECOND.

DU JUGEMENT.

IL n'y a personne qui ne sente la différence qu'il y a entre considérer un objet, & se dire à soi-même ou aux autres qu'il a tel & tel rapport avec un autre objet : cette opération s'appelle *jugement* & *proposition* ; elle consiste à lier ou séparer deux idées ou deux termes.

Lorsque l'esprit lie les deux idées ensemble, c'est un jugement affirmatif ; lorsqu'il les sépare, c'est un jugement négatif.

Lorsque les idées que l'esprit lie ensemble se conviennent, ou que celles qu'il sépare ne se conviennent pas, le jugement est vrai ; lorsque les idées que l'esprit lie ensemble ne se conviennent pas, ou que les idées qu'il sépare se conviennent, le jugement est faux.

La proposition , qui n'est qu'un jugement manifesté au dehors , emprunte toutes ses dénominations & ses qualités du jugement qu'elle exprime : dire que *la douceur est aimable* , c'est exprimer un jugement affirmatif & vrai ; dire que *l'orgueil est une vertu* , c'est manifester un jugement affirmatif & faux ; dire que *Versailles n'est pas aussi grand que Paris* , c'est exprimer un jugement négatif & vrai ; dire que *Bossuet n'étoit pas éloquent* , c'est manifester un jugement négatif & faux. Tout ce qu'on peut dire sur les propositions , regarde aussi les jugements.

ARTICLE PREMIER.

Des parties de la Proposition.

DANS toute proposition il y a trois choses à distinguer , les deux idées jointes ou séparées , & ce qui les joint ou les sépare.

Le terme qui répond à l'une de ces idées s'appelle , *sujet de la proposition* ; le terme qui répond à l'autre idée , se nomme , *l'attribut* ; le terme qui les unit , s'appelle , *copule* , & quand il est accompagné d'une particule négative , au lieu de les unir , il les sépare.

Lorsque je dis que le *sage est heureux* , on voit bien que l'idée ou le terme de *sage* , est celle à laquelle je joins l'idée de *bonheur* , que l'idée de *bonheur* est celle que je joins à l'idée de *sage* , & que leur union est rendue par le terme *est* : si je disois que *l'inoculation n'est pas dangereuse* , on sentiroit de même que l'idée d'*inoculation* est celle de laquelle je sépare l'idée de *danger*. Il n'est point de phrase qu'on ne puisse réduire en propositions , & point de proposition dans laquelle on ne trouve ces trois choses.

Le grand point , & souvent assez difficile , est de les assigner ; quelquefois un seul terme les renferme toutes : ainsi quand on dit , *je chasse* ,

je médite, c'est comme si l'on disoit ;
je suis chassant, *je suis méditant* ; &
cette dernière façon de s'exprimer
montre à découvert le sujet, qui est *je*,
l'attribut qui est *chassant*, & la copule
suis. Pour parler rigoureusement, il
faudroit dire, *moi est chassant*, & alors
on ne voit plus de différence entre
la forme de cette proposition, &
la forme de celle-ci, *la terre est*
ronde.

Dans toutes les langues, ce qu'on
appelle un *verbe*, renferme toujours
une proposition, parce qu'il expri-
me un état ou une action, & qu'il
n'est point d'état ou d'action sans un
sujet sous-entendu, à qui elle con-
viene.



ARTICLE II.

De la vérité & fausseté de la Proposition.

POUR bien établir & comprendre les principes dont dépend la vérité ou la fausseté d'une proposition, il faut bien saisir ce qui entre dans l'affirmation & la négation, ce qui forme la liaison ou la séparation des idées; & pour bien saisir ce point, il faut se rappeler ce que nous avons dit sur la compréhension & l'extension d'une idée ou d'un terme.

Une proposition vraie doit lier des idées qui se conviennent, & séparer celles qui ne se conviennent pas: que faut-il pour cette convenance ou cette répugnance?

Pour la convenance, il est nécessaire que dans la compréhension d'une idée, c'est-à-dire dans la collection des qualités qui la composent, il ne s'en trouve aucune qui soit opposée

à quelqu'une des qualités renfermées dans la compréhension de l'autre idée.

Il ne faudroit qu'une seule de ces qualités opposée à une autre, pour détruire la liaison ou la convenance, quand bien même toutes les autres parties se conviendroient d'ailleurs; en liant l'idée de *promenade* avec l'idée d'*agréable*, en assurant que ces idées se conviennent, j'affirme que rien de ce qui peut déplaire ou incommoder, c'est-à-dire, rien de ce qui est opposé à *agréable*, ne se trouve dans l'idée de *promenade*. Que je me trouve dans la meilleure société, dans le plus beau lieu du monde, si au moment que l'on entre dans une allée délicieuse, il survient un orage effrayant, ou une pluie affreuse, on ne pourra pas dire que la *promenade est agréable*.

La répugnance des idées étant directement le contraire de leur convenance, elle suit aussi des loix opposées; quand deux choses se conviennent ou sont semblables, elles

le sont en tout , mais quand elles se répugnent , elles peuvent ne se répugner qu'en partie , & cela suffit pour séparer leurs idées.

- En les séparant on ne dit donc pas que toutes leurs parties se détruisent & se combattent ; pour dire avec fondement qu'une voiture n'est pas bien faite , il n'est pas nécessaire que les roues , le train , la caisse , les peintures , tout cela soit mal fait ; il suffit qu'une de ces choses principales soit manquée : un homme peut fort bien avoir la taille fine , & les traits du visage agréables ; s'il a les jambes & les pieds mal-faits , en voilà assez pour dire que *ce n'est pas un bel homme* : ceux qui le disent , n'ont pas intention de lui refuser tout ce qui concourt à faire *un bel homme* ; ou s'ils en avoient l'intention , ils devraient non-seulement nier que ce soit *un bel homme* , mais encore ajouter qu'il manque absolument de tout ce que représente cette idée : alors ils formeroient un autre jugement , & l'expri-

meroient par une proposition bien différente de la première.

Il est aisé d'inférer de-là que dans toute proposition affirmative, c'est-à-dire qui unit deux idées, on renferme & on exprime toute la compréhension de ces deux idées en vertu de l'affirmation seule, ou si l'on veut, en vertu de la liaison; que par conséquent pour affirmer avec vérité, pour unir légitimement ces deux idées, il est nécessaire que toute la compréhension de l'une convienne à toute la compréhension de l'autre.

Par la même raison il est encore aisé d'inférer que dans toute proposition négative, c'est-à-dire, qui sépare deux idées, la négation ou la séparation de ces idées ne regarde pas nécessairement toute la compréhension de l'une ou de l'autre; que par conséquent pour les séparer avec fondement, il ne faut pas que tout ce qui compose l'une de ces idées, soit incompatible avec tout ce qui compose l'autre. Si après avoir bien

examiné le mouvement & les propriétés de la lune , j'apperçois une analogie pleine & entière avec toutes les circonstances du flux & du reflux de la mer , j'unis ces deux idées , & j'en forme une proposition affirmative qui sera vraie , *la lune cause le flux & le reflux de la mer ;* mais si après avoir bien étudié les apparences & les variations de la marche des planettes , je vois qu'une partie des phénomènes & des observations s'explique assez bien , en supposant la terre immobile au centre , mais que le reste ne peut pas quadrer avec cette hypothèse , je sépare de l'idée de la terre , l'idée du centre du système planétaire , & j'en forme une proposition négative qui est vraie , *la terre n'est pas immobile au centre.*

Dans une proposition , le sujet a une extension déterminée par quelque chose qui l'accompagne , & cette extension peut varier sans que l'affirmation ou la négation soit changée ; il est assez indifférent que je dise ,

tous les livres ne sont pas amusants, ou bien, *quelques livres ne sont pas amusants*, ces deux propositions sont également négatives ; & si je n'avois pas employé les termes de *tous* ou *quelques*, la nature de la proposition négative n'indiqueroit pas duquel il s'agit.

On doit raisonner tout autrement de l'étendue de l'attribut ; comme il joue le grand rôle , puisque le but que l'on se propose est de le joindre au sujet ou de l'en séparer , c'est la liaison ou la séparation qui décide de l'étendue qu'il a.

Nous avons dit que pour séparer l'idée de l'attribut, de l'idée du sujet , il suffiroit qu'il y eût dans cette idée quelque chose d'opposé à l'idée du sujet ; par-tout où se trouve ce quelque chose opposé à l'idée du sujet , il y a une véritable séparation ; elle tombe donc sur tous les êtres auxquels l'idée de l'attribut peut s'appliquer , puisqu'en leur appliquant cette idée , on leur applique quelque chose d'opposé à l'idée du sujet,

Mais quand je joins l'idée de cet attribut à l'idée du sujet , je ne joins pas pour cela tous les êtres auxquels cette idée peut s'appliquer ; elle peut s'appliquer en effet à des êtres dont elle ne fait qu'une partie , & qui d'ailleurs ont quelque chose d'opposé à l'idée du sujet.

Voilà la grande différence qu'il y a entre une idée jointe à une autre idée , & une idée séparée d'une autre idée ; cette différence est universelle , & regarde tout à la fois l'étendue & la compréhension.

L'idée que l'on sépare est séparée dans toute son étendue , & ne l'est pas dans toute sa compréhension ; l'idée que l'on joint est jointe selon toute sa compréhension , & non pas selon toute son étendue. On demande à quelqu'un de quelle couleur est l'habit qu'il vient d'acheter ; il répond *qu'il est rouge* , cela signifie qu'il a toutes les qualités du rouge ; mais cela signifie-t-il qu'il est couleur de rose , couleur de feu , de cerise ? Quelqu'un voyant du fruit demande

ce que c'est , on répond que ce *n'est pas une pêche* ; c'est comme si on répondoit que ce n'est ni un brignon , ni un pavier , ni toute autre sorte de pêche , mais on ne veut pas dire que ce fruit n'a rien de commun avec la pêche ; il pourroit avoir la même forme & la même couleur sans avoir le même goût , & par conséquent sans être le même fruit.

La raison fondamentale de cette différence , est que pour joindre une idée , il faut beaucoup plus que pour la séparer ; j'assurerai sans peine qu'un *louis* que je reçois , *n'est pas d'argent* ; je serois plus embarrassé pour assurer que c'est véritablement de l'or.

Pour mieux faire sentir la vérité de ces réflexions , il suffit de mettre le sujet d'une proposition à la place de l'attribut , & d'observer le changement qui en résultera ; il est bien clair qu'il ne s'en fait aucun dans la compréhension ; *les François sont braves*, ou *les hommes braves sont François*, marquent toujours que dans l'idée du

François il n'y a rien qui soit contraire à l'idée de brave.

Il est clair aussi qu'il ne s'en fait aucun dans l'étendue des termes, lorsque la proposition est négative; deux idées séparées entraînent la séparation des êtres individus auxquels elles s'appliquent; *tout ce qui est matière ne pense pas, tout ce qui pense n'est pas matière*, sont des propositions entièrement semblables, & dont la vérité ou la fausseté se tiennent. Il n'en est pas ainsi de la proposition affirmative; de vraie qu'elle étoit, elle deviendra fausse, si l'on met l'attribut en place du sujet en le prenant dans toute son étendue. En disant que *toutes les connoissances sont utiles*, je dis une très-grande vérité; mais en retournant la phrase pour avancer que *tout ce qui est utile, est dans les connoissances*, j'avance une chose absurde; car la vertu est encore plus utile que les connoissances, celles-ci mêmes sont pernicieuses sans celle-là.

Concluons que la vérité d'une pro-

position affirmative n'exige pas que son attribut soit pris dans toute son étendue ; qu'ainsi il n'est pas tel en vertu de l'affirmation seule , ou en vertu de la liaison des idées , puisque celle-ci peut subsister, quoique l'attribut soit restreint à une partie de son étendue.

Il peut néanmoins arriver que cet attribut soit pris dans toute son étendue , mais alors cela vient de la matière sur laquelle la proposition est établie , & non pas de la proposition même , qui devient souvent par-là identique , c'est-à-dire , dont les deux termes sont absolument les mêmes , & ne forment plus une véritable proposition ; je dis *souvent* , car il est possible que les deux termes aient la même étendue , sans pour cela qu'ils soient les mêmes. Dans ces deux propositions , *une tangente au cercle est perpendiculaire à l'extrémité du rayon , & une perpendiculaire à l'extrémité du rayon est tangente au cercle* , dans ces deux propositions , dis-je , les deux termes sont égaux quant à l'étendue,

l'étendue, & ne sont pas cependant le même terme; aussi ces sortes de propositions, dont la géométrie fournit quantité d'exemples, sont-elles simplement inverses, & non pas identiques, comme seroit celle-ci, *tout cercle est rond, tout ce qui est rond est cercle*, dans lesquelles il n'y a, à proprement parler, qu'une idée, savoir celle du cercle.

ARTICLE III.

De l'étendue de la Proposition.

L'ÉTENDUE d'une proposition se mesure uniquement par l'étendue du terme qui en est le sujet. En allant rendre visite à un de mes amis, je le trouve dans son lit, le poulx agité, le visage enflammé, tout le corps brisé; je me dis à moi-même, *un tel est malade*, voilà une proposition singulière: on envoie chercher le Médecin, qui est sorti pour aller chez un

autre ; je vois par-là *qu'il y a plusieurs malades*, voilà une proposition particulière : le Médecin arrive, & comparant l'état où il trouve mon ami avec la santé brillante dont il jouissoit il y a quelques jours, Vous devez, me dit-il, reconnoître par ce changement que *tous les hommes peuvent à chaque instant tomber malades*, voilà une proposition universelle : toutes ces propositions ont le même attribut, elles sont toutes affirmatives & vraies ; il n'y a de différence que dans le sujet, qui a tantôt plus, tantôt moins d'étendue, & qui la communique à la proposition.

La moindre étendue possible d'un sujet est un individu déterminé, que l'on désigne par le mot *Pierre, Jean* : celle qui vient ensuite se borne à un individu non déterminé, ou en embrasse plusieurs : on l'exprime par *quelqu'un* ou *quelques-uns* : enfin la plus grande ne souffre aucune restriction, & se rend par le terme *tout*.

Lorsqu'il ne peut souffrir aucune

sorte d'exception , il exprime une universalité métaphysique , & c'est ce qui arrive quand l'attribut convient nécessairement au sujet , comme quand je dis : *que tous les hommes s'aiment eux-mêmes.*

Lorsqu'il ne peut souffrir aucune exception , à moins que le cours des événements ne soit troublé , sans néanmoins que l'attribut convienne nécessairement au sujet , l'universalité est physique ; telle est cette proposition , *toute pierre jetée en l'air retombe* ; la chute n'est pas essentielle à la pierre , elle ne fait point partie de son idée , mais elle y est toujours unie.

Enfin si le terme *tout* souffre des exceptions , mais qu'elles ne s'étendent pas au plus grand nombre des individus , c'est une universalité morale ; si en parlant des guerres j'avance que *toutes sont injustes* , & en parlant de paix , que *tous les traités sont violés* , mon intention n'est pas de dire que jamais on n'ait eu raison de faire l'un , & que l'on n'ait jamais observé l'autre ; je me borne à pro-

tester que l'intérêt ou l'ambition , ou quelque autre motif , fait plus souvent prendre les armes que l'équité , & que l'on manque aux conventions plus souvent que l'on n'y est fidele.

Il est encore d'autres propositions qu'on nomme *indéfinies* , parce que leur sujet n'est accompagné d'aucune marque qui en spécifie l'étendue : pour la connoître , il faut examiner le rapport de l'attribut au sujet.

Lorsque leurs idées sont nécessairement liées , la proposition indéfinie rentre dans la classe des propositions métaphysiquement universelles ; j'entends dire que *les menteurs sont méprisables* , je devine sur le champ que l'on parle de tous sans exception , & je n'ai garde de douter de cette vérité.

Mais si les idées du sujet & de l'attribut ne sont pas essentiellement liées ensemble , la proposition indéfinie n'est plus que moralement universelle ; on répète sans cesse dans le monde que *les courtisans ne sont pas sincères* , ce propos ne tend pas cer-

tainement à exclure de la Cour les ames droites qui n'ont rien perdu de la franchise avouée par la raison ; on a seulement dessein d'en faire sentir le petit nombre.

Cette espece de proposition , que l'on nomme *indéfinie* , est celle qui mérite le plus d'attention , parce qu'elle est plus usitée que toutes les autres. Dans tout ce qui appartient aux mœurs , aux usages , aux passions , aux affaires , en un mot dans tout ce qui concerne le cours ordinaire de la vie , rien de plus commun que de se servir de termes indéfinis , & par conséquent rien de plus important , & en même temps rien quelquefois de plus difficile , que d'en estimer la valeur , & d'en discerner le faux ou le vrai.

Il faut pour cela entrer dans des détails , peser des circonstances , remonter aux causes , accumuler des effets , combiner toutes ces choses ensemble pour s'en faire des principes , ou juger de ceux que l'on avance ; sans cela il est à craindre que l'on

n'établisse comme des regles générales, ce qui est au rang des cas particuliers, que l'on ne prenne la plus légère probabilité pour une vraie certitude, & que l'on ne tombe ainsi dans des erreurs dangereuses ou ridicules.

La paresse cherche à éviter le travail; & empêche d'acquérir des notions suffisantes; la vanité se pare des plus superficielles, & croit cacher son ignorance par des maximes, des opinions & des systèmes dont les fondemens s'écroulent aussitôt qu'on les examine de près. Croire que ce qui arrive quelquefois, arrivera toujours, sans être certain de la manière dont les choses se passent; & sans prévoir aucun des obstacles qui peuvent les changer; regarder comme inséparables des idées qui ont été quelquefois liées ensemble; regarder comme incompatibles celles qui ne se trouvent pas éternellement unies; affirmer que les sociétés de Paris sont charmantes ou ennuyeuses, parce que l'on en a vu de telles; donner les

femmes dévotes pour des hypocrites
 & des ames fausses, parce qu'il s'en
 trouve quelques-unes qui le sont ;
 n'en pas admettre qui ne soient in-
 supportables, parce que l'on n'en con-
 noît pas ; ce sont autant de mépri-
 ses où personne ne tomberoit, si cha-
 cun avoit soin quand il parle ou quand
 il juge, de consulter avec réflexion
 & sans préjugé ses idées, & de ne
 pas se livrer légèrement à son hu-
 meur ou à son imagination.

Faute de prendre ces précautions,
 on voit continuellement la même
 proposition indéfinie opiniâtrément
 soutenue, & réfutée même de bonne
 foi, sans que l'on puisse décider qui
 a tort ou raison, ou plutôt avec rai-
 son & tort de part & d'autre ; les
Italiens sont jaloux & perfides, dira
 celui-ci, & il le prouve par quantité
 d'exemples que la mémoire ne man-
 que pas de lui fournir ; quelle in-
 justice ! s'écrie celui-là, un trait ou
 deux supposent ils toujours ce carac-
 tère affreux, & quand il convien-
 drait aux personnes que vous citez,

faudroit-il pour cea l'étendre à toute la nation ? N'ai-je pas vu dans cette nation des esprits droits & tranquilles , fideles à leurs engagements , amis de la paix & de l'humanité , vivant heureusement dans l'intérieur de leur famille , & ne la troublant jamais par des soupçons odieux & mal fondés ? Une telle dispute & quantité d'autres semblables ne seroient ni si longues ni si vives , si l'on étoit plus réservé à hazarder des jugemens , & si l'on ne les portoit qu'après avoir considéré mûrement & de sang froid toutes les faces de ce qui en est l'objet.

Il y a donc deux écueils qu'il faut également éviter par rapport aux propositions indéfinies , de les croire & de les avancer , ou de les contredire & de les défavouer trop précipitamment. Un homme qui lit l'histoire remarque que quelques Princes ont perdu ou pensé perdre leur autorité pour avoir sacrifié leurs Ministres à la vivacité , à la haine & à la prévention de leurs Sujets ; aussitôt voilà une

maxime établie dans la tête ; les *Souverains doivent être fermes*. On lui fait observer qu'il y a eu aussi des Princes qui n'ont apaisé des orages violents qu'en abandonnant leurs Ministres ; la première base de la politique est renversée ; il change de système , & passe à l'autre extrémité. Combien de gens qui prennent une confiance aveugle dans un remède , parce qu'il a réussi quelquefois entre les mains d'un Charlatan ; & qui crient partout contre une méthode conforme aux principes de l'art , parce qu'elle n'a pas guéri quelques maladies compliquées ! on se trompe ; mais on se trompe aussi. Toutes les fois qu'il s'agit des caractères , des vices , des vertus , en un mot du cœur humain , presque tous les discours , & peut-être tous les Livres , portent à faux , parce qu'ils sont remplis de propositions indéfinies qui renferment pour l'ordinaire une exagération : elle plaît à l'enthousiasme & à la malignité , qui ne présentent jamais les choses comme elles sont ; mais les Philosophes ,

c'est-à-dire , les gens sensés & les belles ames n'adoptent pas aisément ces sortes de généralités ; ils s'en tiennent aux faits bien avérés & bien approfondis , qui ne fournissent que des propositions particulières où il est rare de se tromper , & où l'on ne se trompe que bien volontairement.

L'expérience & l'observation multiplient ces propositions particulières ; il en résulte à la fin des propositions universelles ou des principes ; le nombre en est très-petit , & il ne regarde que les objets de la physique ou les fondemens de la morale ; dans l'une & dans l'autre on ne fait presque point usage des propositions indéfinies ; la morale est appuyée sur des notions invariables , la physique sur des loix qui ne souffrent guères d'exception : il est rare de s'y décider par le plus grand ou le plus petit nombre des événements.

Il faut mettre dans la classe des propositions indéfinies , celles dont le sujet est singulier en apparence , mais ne présente pourtant rien de

déterminé , parce que c'est un terme qui renferme un grand nombre ou une collection. Dans la relation détaillée d'une affaire , on trouve qu'*un tel Régiment a fait des merveilles , & a été détruit* ; il n'y a personne qui ne comprenne qu'il s'agit de la plus grande partie des soldats & des officiers , & que la réputation de ce corps n'en seroit pas moins brillante , quand bien même un des officiers subalternes se seroit mal conduit , ou que quelques soldats poltrons auroient tourné le dos à l'ennemi.

Il en faut dire autant du résultat de tout ce qui s'appelle *Assemblée* ; les états d'un Royaume ou d'une Province , les membres d'un Conseil ou d'un Parlement ont pris un parti ; on dit simplement , *la Province a statué ; le Conseil a décidé , le Parlement a jugé* ; tout cela montre bien quel a été l'avis dominant , & celui qui l'a emporté ; mais on ne peut pas en inférer que c'étoit une opinion générale , & qu'elle a été celle de tel ou tel qui a

donné la sienne , & qui peut-être en avoit une toute opposée.

Il faut pourtant excepter de cette règle les occasions où une Compagnie n'est censée avoir pris une détermination , qu'après une unanimité absolue ; mais ces circonstances sont si rares , qu'elles ne peuvent détruire ce que nous avons dit.

Il faut aussi observer qu'il y a certains termes collectifs dont les rapports sont fondés , non sur chaque individu qui entre dans la collection , mais sur l'assemblage & la réunion de tous ; qu'il y en a d'autres dont les rapports sont fondés sur chaque individu considéré séparément , & indépendamment de son union avec les autres ; d'autres enfin dont les rapports sont opposés aux individus qui composent la collection.

Ces différents termes collectifs , en devenant tour à tour le sujet d'une même proposition , la rendroient tout-à-fait différente quant à l'étendue.

Par les uns elle seroit véritablement universelle : ainsi quand je dis

que *l'Univers est destructible*, ce terme collectif est comme universel, parce qu'il n'a d'autre rapport avec l'attribut que celui de chaque individu auquel il s'applique, & comme tous ces individus ont le même rapport, leur multitude est comptée pour rien, elle est réduite à l'unité.

Par d'autres elle seroit indéfinie : en disant que *l'Univers est en mouvement*, ce terme, quoique collectif, n'emprunte pas son rapport avec l'attribut de la réunion ou de la division des individus auxquels il s'applique ; ces individus considérés l'un après l'autre m'offrent plus de mouvement que de repos, & cela suffit pour la proposition que j'avance.

Par la troisième sorte de termes collectifs, une proposition singulière est opposée à ce qu'elle étoit par les autres termes ; si je dis qu'*une armée est en marche*, je puis la diviser en plusieurs parties, & dire de chacune, qu'elle marche, ce n'est même que la marche de ces parties qui fait la marche de l'armée ; mais si je dis que

L'armée françoise est de cent mille hommes , je ne puis plus en retrancher un bataillon , ni le considérer à part , sans nuire à la vérité & sans changer la nature de la proposition ; son sujet est un tout pris en quelque façon d'une maniere indivisible ; la plus petite portion , comme la plus grande , auroit avec l'attribut un rapport tout-à-fait contraire ; il n'est pas là question de tel ou tel , du plus ou du moins , il est question de tout ou rien.

A R T I C L E I V.

Des Propositions composées & complexes.

SI une proposition n'a qu'un sujet & qu'un attribut , si ce sujet & cet attribut n'ont qu'un rapport entre eux , la proposition est simple ; il en est d'autres qui ont plusieurs sujets ou plusieurs attributs , on les nomme *propositions composées* ; d'autres

sont le sujet ou l'attribut, ou le rapport entre eux, est modifié de quelque façon ; elles s'appellent *propositions complexes* : toutes renferment plusieurs propositions & y sont équivalentes.

Lorsque dans une proposition qui a plusieurs sujets, les sujets sont joints ensemble par un rapport commun avec l'attribut, la proposition se nomme *copulative* ; par exemple, quand on dit, *les Russes & les Autrichiens ont pris Berlin*, cette proposition renferme deux sujets liés ensemble par le même rapport qu'ils ont avec l'attribut, & elle signifie autant que deux propositions séparées qui auroient un sujet différent, & dans lesquelles le même attribut seroit répété. On peut dire la même chose d'une proposition qui auroit deux attributs, & n'auroit qu'un sujet, telle que celle-ci, *le Maréchal de Saxe a battu les Anglois & les Hollandois*.

Lorsque dans une proposition qui a plusieurs sujets, l'un d'eux est joint avec l'attribut, & que l'autre en est sé-

paré, c'est une proposition *discretive*; ainsi le Joueur dit dans la comédie que *la fortune peut le faire perdre, & non pas le faire payer*. Si dans la proposition l'un des deux sujets est joint avec l'attribut, & l'autre séparé, sans déterminer lequel des deux est joint, & lequel des deux est séparé, c'est une proposition *disjonctive*: par exemple; quand on dit, *l'impulsion ou l'attraction des corps est la cause du mouvement*; la vérité de cette proposition exige une division ou une énumération exacte des choses, & une espee d'opposition entre elles. Lorsqu'à la vue d'un beau cheval j'affirme qu'*il est Danois ou Persan*, je ne dis pas lequel des deux il est, mais seulement qu'il est l'un des deux, qu'il n'est pas les deux ensemble, & qu'il n'est ni Espagnol, ni Limousin, ni de quelque autre pays ou espee que ce soit, D'où il s'ensuit que cette proposition sépare le sujet de tout ce qui n'est pas l'un des deux attributs, & qu'elle contient autant de propositions négatives, qu'il y a d'autres attributs possibles. Lorsqu'il

Lorsqu'il y a une dépendance entre les deux attributs d'une proposition, & que cette dépendance est comme de l'effet à la cause, c'est une proposition *causale*; celle-ci par exemple, *le commerce est utile aux Etats, parce qu'il les enrichit*. Cette proposition dit trois choses : 1^o. Elle joint l'idée du commerce avec l'idée du bien des Etats. 2^o. Elle joint l'idée du commerce avec l'idée des richesses. 3^o. Elle exprime que l'union de l'idée du commerce avec l'idée des richesses, est la cause de l'union de l'idée du commerce avec l'idée du bien des Etats. La vérité de chacune de ces trois choses est nécessaire pour la vérité de la proposition; & elle deviendrait fautive, dès qu'il se trouveroit quelque chose de faux dans l'une de ces trois parties.

S'il y a entre les deux attributs un rapport & une dépendance de simple condition, c'est une proposition *conditionnelle*, & elle affirme ou nie beaucoup moins de choses que la proposition causale. Lorsque je dis que si une armée de François passoit en Angle-

terre ; elle prendroit aisément Londres ; je ne prononce ni sur la descente de l'armée , ni sur la prise de la Ville. Je me borne à exprimer la liaison que je vois ou crois voir entre la descente de cette armée , & la prise de Londres. Il faut donc bien moins pour la vérité de cette proposition , que pour la vérité de la précédente ; l'une n'exprime qu'une liaison en général entre les deux attributs ; l'autre exprime non-seulement une liaison en général , mais une telle liaison en particulier , c'est-à-dire , la liaison d'une cause avec son effet. Elle exprime de plus la liaison de chaque attribut pris séparément avec le sujet.

Il sembleroit d'abord que les deux especes de liaison ou dépendance que nous venons de distinguer , ne sont pas différentes ; cependant quand on y réfléchit , on voit bien qu'elles le sont ; il est aisé de le faire sentir par un autre exemple. Si je disois , *on découvre clairement tout ce qui est dans cette galerie , parce que les fenêtres sont ouvertes* , cette proposition causale est

fausse ; l'ouverture des fenêtres n'est pas la cause qui me fait découvrir les objets , c'est la lumière ou le jour ; mais lorsque je dirai simplement , *on verroit ce qu'il y a dans cette galerie , si les fenêtres étoient ouvertes* , la proposition est vraie , parce qu'elle ne signifie plus que les fenêtres ouvertes sont la cause de ce que je vois , mais seulement que leur ouverture est nécessaire pour voir clair ; ou que la lumière étant supposée , il y a une liaison entre son entrée dans la galerie , & l'ouverture des fenêtres.

Dans les propositions complexes on peut distinguer deux sortes d'attributs , celui de la proposition , & un autre qui est uni tantôt au premier , tantôt au sujet , tantôt à la copule ; ce second attribut introduit dans la proposition une seconde proposition appelée *incidente* , parce qu'elle n'est pas l'objet principal dont il s'agit , & quelquefois sa vérité ou sa fausseté ne fait rien à celle de la proposition. Par exemple , quand je dis qu'*Henry IV , le meilleur des Rois , a été cruelle-*

ment assassiné, mon but est d'exprimer l'attentat commis contre la personne sacrée. Quand bien même il ne seroit pas vrai que ce Prince eût été aussi bon qu'il l'étoit, la proposition seroit toujours vraie, à moins que la suite & les circonstances du discours ne supposent que j'ai intention de faire sentir l'horreur de ce crime par l'opposition des grandes qualités du Prince sur lequel il a été exécuté. Si je disois qu'il a été assassiné tel jour, en tel endroit, de telle manière, ces particularités seroient bien autant d'attributs unis à l'idée d'assassinat, qui est lui-même l'attribut de la proposition, mais la vérité ou la fausseté n'en dépendroit pas, au moins quant au fond, quoique à parler rigoureusement il suffise qu'il y ait quelque chose de faux dans une proposition, pour qu'elle ne soit plus vraie, d'autant que ces circonstances n'étant pas ou ne devant pas être placées inutilement & sans dessein, il faut y avoir égard comme au reste, sur-tout quand il est question

de faits , & de faits intéressants.

Si le sujet d'une proposition complexe est un terme universel dont tous les individus sont unis avec l'attribut , & si l'un d'eux en est en même temps séparé , la proposition se nomme *exceptive* ; en disant qu'*Alexandre détruisit la ville de Thebes , & n'épargna que la maison de Pindare* , c'est comme si je disois , toutes les maisons des Thebains , mais non pas celle de Pindare , furent détruites par Alexandre : supposé que la maison de Pindare eût été détruite , ou que quelque autre ne l'eût pas été , la proposition cesseroit d'être vraie.

Lorsque dans une proposition le sujet est tellement uni avec l'attribut , que tout autre sujet en est séparé en vertu de la proposition , elle se nomme *exclusive* ; ainsi quand Virgile fait dire à Didon qu'*Enée seul pouvoit lui faire oublier la résolution où elle étoit de ne point s'unir à un second mari* , il affirme deux choses ; l'une qu'Enée pouvoit effectivement la faire changer de dessein ; l'autre , que le reste

des hommes ne le pouvoit pas : il falloit que tout cela fût exact , pour qu'il n'y eût rien de défectueux dans la proposition.

En examinant attentivement la nature des deux dernieres sortes de propositions , on voit bientôt qu'elles sont toujours renfermées l'une dans l'autre, qu'il n'est point d'exclusion sans exception , ni d'exception sans exclusion , & que toute la différence qui s'y trouve , c'est que par l'exclusion le grand nombre des individus est séparé ; par l'exception , au contraire , il est uni ; par l'exclusion il n'y a qu'un ou quelques-uns des individus d'unis ; par l'exception il n'y en a qu'un ou quelques-uns de séparés.

Il y a encore plusieurs autres especes de propositions complexes , dont il seroit inutile de faire le détail. Il suffit de sçavoir qu'elles ne sont complexes que par une modification qui tombe sur le sujet ou l'attribut , ou la copule ; que le vrai moyen d'en juger sainement , est d'observer d'abord ce que l'on affirme & ce que

l'on nie ; de quoi l'on affirme & de quoi l'on nie ; ensuite de détacher la modification , & de voir si elle convient ou ne convient pas à la partie à laquelle on l'a unie.

ARTICLE V.

Des Propositions opposées ou contradictoires.

IL y a des propositions qui paroissent opposées , & qui ne le sont pas ; il y en a qui paroissent plus opposées qu'elles ne le sont en effet. Pour ne pas s'y méprendre , il faut bien connoître en quoi consiste la véritable opposition , & quelles en sont les suites.

Rien n'est véritablement opposé que le *oui* & le *non* , & ils doivent tomber sur le même objet. On dira que *Pierre a de l'esprit* , je ne détruirai pas cette opinion en soutenant qu'*il est un lâche* ; ce ne seroit pas même

me la combattre, que d'affirmer qu'il a une mauvaise tête, parce que tout cela peut s'allier ensemble, si l'on prend l'esprit pour le talent de dire agréablement des frivolités, & de bien tourner des riens. Mais si après être bien convenu de ce que signifie un terme uni à un autre, je les sépare dans le même sens dans lequel ils étoient joints, voilà un démenti en forme & une contradiction manifeste. Elle exige donc que l'on n'affirme ni plus ni moins d'un côté, que ce qui étoit nié de l'autre; ce plus ou ce moins que l'on affirmeroit, & qui n'auroit pas été nié, empêche que ce ne soient les mêmes idées que l'on sépare & qui avoient été unies; ce sont des idées différentes par l'accroissement ou la diminution qu'elles ont éprouvé.

De là il résulte que deux propositions véritablement opposées ne sauroient être vraies ni fausses en même temps, puisque c'est un principe avoué par tout le monde, qu'une chose ne sauroit être & ne pas être.

tout à la fois ; & que s'il est vrai que deux idées se conviennent , il ne peut être vrai qu'elles se combattent ; ou s'il est faux qu'elles se conviennent , il ne peut être faux qu'elles repugnent l'une à l'autre.

Il en résulte encore que deux propositions particulières, dont l'une est affirmative & l'autre négative, ne sont nullement opposées. On avance devant moi qu'il y a des Médecins habiles, je répons qu'il y en a d'ignorants : tout cela peut être en même temps vrai, parce que les propositions n'ayant pas un sujet déterminé par lui-même, peuvent être entendues de différentes personnes, & ne pas s'appliquer aux mêmes individus.

On ne peut pas dire tout-à-fait la même chose de deux propositions universelles ; elles sont bien opposées en ce qu'elles contiennent des propositions singulières, qui ayant le même sujet se contredisent véritablement : mais si on les prend dans toute leur étendue & sans les détailler, l'unité du sujet disparoit, elles peuvent

vent être toutes deux fausses, & par-là cessent d'être véritablement opposées : ce sont deux extrémités entre lesquelles se trouve un milieu. Si quelqu'un étoit persuadé que *tous les grands sont heureux*, seroit-il besoin pour le détromper de lui faire voir que tous sont à plaindre ? Non sans doute, ce seroit aller trop loin. Si quelqu'un s'imaginait qu'*aucun homme n'est capable d'amitié*, faudroit-il pour le contredire parcourir toute l'espèce humaine, & montrer de la sensibilité dans tous les êtres qui la composent ? Ce seroit encore passer les bornes. Je dirois plutôt au premier : Vous croyez que *tous les grands sont heureux* ; vous mettez donc de ce nombre Denis le tyran, Néron, Cromwel, &c ? Choisissez de ces trois celui que vous voudrez, considérez-le de près, & vous ne serez plus dans l'erreur. Je dirois au second : Vous séparez donc l'idée de l'*amitié* de tous les individus de l'*homme* ? Mais entre ceux-ci j'apperçois Pilade & Damor, dont l'idée me présente celle de la

tendresse la plus active & du sentiment le plus sincère. Je ne puis penser comme vous ; à parler strictement, je fais même un pas de trop en déterminant les individus : je pourrois me contenter de dire simplement : *il y a quelque infortuné parmi les grands , il y a quelque ami parmi les hommes.*

En supposant seulement quelque grand infortuné , & quelque ami parmi les hommes , on ne pourra dire ni que tous les grands sont malheureux , ni qu'aucun n'est infortuné ; on ne pourra dire ni que tous les hommes sont capables d'amitié , ni que tous en sont incapables ; ce seroient autant de faussetés. Il est donc possible d'imaginer un cas où deux propositions universelles , dont l'une affirme & l'autre nie , soient toutes deux fausses ; mais il n'est pas possible de les imaginer toutes deux vraies : la raison en est , que la vérité d'une proposition universelle entraîne la vérité de toutes les propositions particulières qui y sont contenues , & que la vérité de ces propositions particulières dé-

unit la vérité de la proposition générale opposée. S'il est vrai que *tous les avarés sont insensés*, il est donc vrai que tel ou tel reconnu pour avaré, est insensé; & il n'en faut pas davantage pour empêcher de dire qu'*un avaré n'est déraisonnable*.

On n'aura pas de peine à comprendre pourquoi deux propositions universelles opposées peuvent être toutes deux fausses, & ne peuvent pas être toutes deux vraies, lorsque l'on se rappellera ce que nous avons dit ci-devant, qu'une proposition pour être vraie doit l'être dans toutes ses parties, chose impossible dans les propositions dont il s'agit, puisque les parties de l'une détruisent les parties & par conséquent la totalité de l'autre; qu'au contraire, pour qu'une proposition soit fausse, il suffit qu'elle le soit dans un point, chose très-facile dans les propositions énoncées plus haut, puisqu'une proposition moyenne détruit quelques parties & par conséquent la totalité des deux autres.

Comme les propositions rigoureusement opposées ne peuvent être toutes deux en même temps vraies, ni en même temps fausses, il est un moyen simple de juger d'une proposition en examinant la proposition opposée, souvent beaucoup plus facile à approfondir que l'autre. Si on disoit devant moi, qu'*aucune femme n'est propre au gouvernement*, sans m'arrêter à discuter cette proposition en détail, & à développer les idées qu'elle renferme, je citerois sur le champ le regne d'Elisabeth, Reine d'Angleterre, & par-là je détruirois ce que l'on auroit avancé.

Mais cette méthode n'a pas toujours lieu, parce qu'il est quelquefois plus mal-aisé que l'on ne pense de trouver la proposition opposée à celle que l'on examine. Il faut, pour y réussir, un point de justesse & de précision qui cause dans de certaines occasions beaucoup d'embarras à le saisir. Qu'un courtisan soutienne que parmi les Souverains qui regnent en Europe, *il y a quelques grands hom-*

mes , & qu'un frondeur assure qu'il n'y en a aucun , on croit d'abord que ces deux hommes se contredisent ; ils peuvent cependant tous deux avoir tort. Pour le leur démontrer , un troisieme assurera qu'il n'y a que tel Souverain qui soit digne de cet éloge ; ce troisieme peut se tromper en même temps que les deux autres : tous ceux qui citeroient des exemples comme lui, pourroient se tromper également. Ceux qui avanceroient des propositions plus étendues, y seroient encore moins opposés, & il faudroit peut-être chercher long-temps avant de trouver une proposition qui ne dise précisément que ce qu'il faut pour détruire les autres que nous avons alléguées , & dont la vérité les rendroit nécessairement fausses. Elles disent toutes trop ou trop peu pour être véritablement opposées ; il n'y a cependant point de proposition à laquelle ne réponde une proposition contradictoire , puisqu'il n'y a point de vérité qui ne détruise quelque fausseté.

Les propositions peuvent être opposées , ou par le sens ou par la forme ; elles le sont par le sens , quand à la place d'une idée on en met une qui la détruit ; par exemple , si après avoir dit que *les Hanovriens sont lâches* , je dis qu'*ils sont courageux* ; par la forme , quand après avoir uni une idée à une autre , je les sépare sans substituer une autre idée ; c'est ainsi que l'on disoit il y a quelque temps : *nous touchons au moment de la Paix* , & que l'on a dit ensuite : *nous ne touchons plus au moment de la Paix*. Mais de quelque façon qu'elles se combattent , soit par le sens , soit par la forme , les propositions universelles sont détruites par les particulières d'un genre opposé , les singulières en ajoutant ou en ôtant une particule négative ; quant aux propositions indéfinies & aux propositions particulières du nombre pluriel , on n'a pas trouvé encore d'autre moyen de les contredire , qu'en mettant à la tête ces paroles , *il n'est pas vrai que* , &c. ; formule qui montre bien que l'on étoit

dans l'erreur , mais qui n'indique pas la vérité qu'il faut mettre à la place.

Il y a des gens qui croient que l'on ne sçauroit contredire les propositions qui regardent les choses futures , sur-tout celles qui sont libres. Ce qui fait penser qu'elles ne sont pas susceptibles de contradiction , c'est que l'on ne regarde pas leur objet comme déterminé. Il l'est pourtant dans le fond , quoique nous l'ignorions , & qu'il puisse être autrement qu'il n'est. En effet , ce que l'on nomme *futurition* , n'est autre chose que l'existence dans un instant précédé par d'autres instans. Elle consiste dans un rapport purement extérieur d'un objet avec d'autres objets , ou avec ceux qui le considèrent ; la même chose est future par rapport à nous , & passée à l'égard de ceux qui la suivront , comme une chose qui est passée à notre égard , étoit future pour ceux qui nous ont précédés. La France sauvée à Dénain par le Maréchal de Villars, est une vérité bien déterminée en elle-même, soit qu'on la regarde
de

de l'instant où l'on se préparoit à la bataille, soit que l'on se place au moment où la victoire se déclara pour nous, soit que l'on se transporte au temps où les ennemis abandonnerent tout ce qu'ils avoient pris jusques-là. Les événements qui se succèdent, sont comme les hommes qui marchent sur la même ligne : ils sont en eux-mêmes ce qu'ils sont, indépendamment des rapports extérieurs ; l'un a cinq pieds, l'autre en a six, pour ceux qui le voient par devant ; comme pour ceux qui sont derrière : la distance & la position n'y changent rien. Cette notion, la plus claire qu'on puisse donner du présent, du passé, de l'avenir, nous fait comprendre la possibilité de connoître l'un, comme celle de se souvenir de l'autre, & en même temps que ces différences du temps ne sont établies que pour les êtres successifs & limités. Le plus ou moins d'idées des choses dont l'existence est considérée dans des instans qui la suivent, forme la mémoire ; le plus ou le moins d'idées des choses

dont l'existence est considérée dans les instans qui la précèdent, forme la prévoyance & le pressentiment; aussi-tôt que l'une ou l'autre de ces opérations est accompagnée d'un certain degré de vivacité, leur objet ne diffère presque pas des objets présents.



CHAPITRE TROISIEME.

DU RAISONNEMENT.

ARTICLE PREMIER.

De la nature du Raisonnement.

SI l'on connoissoit exactement toute l'étendue de deux idées ou de deux objets ; on découvreroit tout d'un coup leurs différens rapports ; mais cette connoissance directe est souvent incompatible avec les bornes de l'esprit humain. Il est obligé à chaque instant de comparer deux idées avec une troisième, & le rapport qu'elles ont avec cette troisième idée, sert à connoître le rapport qu'elles ont entre elles ; c'est ce que l'on appelle *raisonner* ; & ce talent qui paroît d'abord un très-grand avantage, n'est à le bien prendre qu'un dé-

faut & une imperfection. On me demande la hauteur d'une tour à laquelle je ne puis monter: je plante près d'elle un piquet qu'il m'est aisé de mesurer; je ne vois pas immédiatement le rapport de l'une à l'autre. Je saisis le moment d'un beau soleil, je mesure leurs ombres & je les compare; le résultat de la comparaison m'apprend ce que je cherchois. Voilà tout le secret d'une opération & d'une faculté de l'esprit que bien des gens mettent en œuvre sans en connoître la marche. Il est pourtant bon de savoir la méthode qu'il suit dans son procédé, il en devient plus sûr & plus ferme.

La définition que nous venons de donner du raisonnement, suffit pour appercevoir d'abord qu'il renferme trois idées & trois jugemens, ou bien trois termes & trois propositions. Les deux termes dont on cherche le rapport sont comparés successivement avec un troisième, voilà deux propositions que l'on appelle *prémises*; on compare ensuite ces

SUR LA LOGIQUE. TOT

deux termes entre eux, ce qui donne une troisieme proposition, appelée *conclusion*; son attribut se nomme le *grand terme*, son sujet le *petit terme*, le troisieme terme s'appelle le *moyen*; celle des prémisses qui contient le grand terme & le moyen, se nomme *majeure*; celle qui contient le petit terme & le moyen, s'appelle *mineure*. Il n'y a point de raisonnement qui ne renferme ces trois choses, ou en termes formels, ou de manière qu'il est aisé de les y trouver; aussi les regles qui conviennent à l'un regardent également tous les autres, parce qu'elles sont fondées sur des principes généraux & invariables. Si en établissant ces regles on choisit pour exemples des raisonnements qui renferment ouvertement trois propositions, c'est pour les faire comprendre avec plus de facilité; mais après les avoir bien comprises, on les étend sans peine à tout le reste.

ARTICLE II.

Des Loix du Raisonnement.

AVANT de développer les loix du raisonnement, il est nécessaire de se rappeler ce que nous avons établi en parlant des propositions, que l'attribut d'une proposition affirmative n'étoit jamais pris dans toute son étendue, & qu'au contraire celui d'une proposition négative étoit toujours pris universellement, c'est-à-dire que dans l'une on ne joignoit avec le sujet qu'une partie des individus auxquels l'attribut convient, & que dans l'autre on séparoit du sujet toute la collection des individus de l'attribut. Il faut de plus exposer les principes qui servent de base au raisonnement.

Le premier est, que deux choses semblables à une troisieme sont semblables entre elles.

Le second, que deux choses dont l'une est semblable à une troisième, & l'autre ne l'est pas, ne sont point semblables entre elles.

Le troisième, que deux choses peuvent être semblables entre elles, ou ne pas l'être, quoiqu'elles ne soient pas semblables à une troisième. L'évidence de ces principes dispense d'en donner la preuve; il ne s'agit plus que d'en faire l'application.

De ces principes il s'ensuit, 1.^o qu'aucun terme ne doit être plus étendu dans la conclusion que dans les prémisses; ils ne sont unis ou ne sont séparés entre eux dans celle-là, que parce qu'ils avoient été unis ou séparés dans celles-ci: une union qui est l'effet de l'autre, doit y être proportionnée & avoir la même mesure. Si deux habits sont de même couleur ou de même étoffe qu'un troisième, j'en conclurai bien qu'ils sont de même couleur ou de même étoffe entre eux, mais je ne pourrai pas en

conclure qu'ils sont de même taille & de même forme.

2°. Qu'il ne doit y avoir que trois termes dans le raisonnement ; s'il y en avoit davantage, le moyen terme ou le terme de comparaison seroit double, & alors les deux termes dont on cherche le rapport n'en ayant plus un semblable avec le même troisieme, on ne pourroit plus prouver par là qu'ils se ressemblent. Je suppose que la Seine soit de la même largeur que le Rhin, & que la Marne soit de la même largeur que le Rhône, est-ce une raison pour dire que la Seine & la Marne sont de la même largeur ?

3°. Que le moyen terme doit être pris au moins une fois universellement, puisqu'étant répété dans chaque prémisses, s'il étoit toujours pris particulièrement, il seroit pris pour différentes parties du même tout, & par là il seroit équivalent à deux termes ; ce qui en introduiroit quatre dans le raisonnement.

4°. Que les deux prémisses étant

affirmatives, la conclusion doit l'être aussi; dans deux prémisses affirmatives les deux termes ont été unis avec le moyen, dès-lors ils ne peuvent plus être séparés l'un de l'autre par une conclusion négative. Quand on a prouvé que toutes les passions troublent le repos de l'homme, & que l'ambition est une des passions, il n'est plus permis de douter qu'elle ne trouble le repos.

5°. Que de deux prémisses négatives on ne peut tirer aucune conclusion: Paris & Londres ne ressemblent point à Madrid; que s'ensuit-il de là? qu'ils se ressemblent? point du tout; ils peuvent être différents l'un de l'autre, & être en même temps différents de Madrid. Qu'ils ne se ressemblent pas? point du tout encore; ils pourroient se ressembler l'un à l'autre, & être très-différents de Madrid. C'est là ce qui arrive dans tous les raisonnements dont les prémisses sont négatives.

Il y a pourtant des raisonnements excellents, & qui paroissent tout-à-

fait négatifs. En voici un : *quant on n'a point d'amis , on n'est pas heureux ; les hommes faux & trompeurs n'ont point d'amis : ainsi les hommes faux & trompeurs ne sont pas heureux.*

La seconde proposition a tout l'air d'une proposition négative ; elle l'est en effet , si on la regarde comme isolée & ne faisant pas partie du syllogisme ; mais dès qu'elle en est membre , elle devient affirmative , & voici comment. Hors du syllogisme la particule négative de cette proposition est jointe à la copule , & produit une négation ; dans le syllogisme cette même particule n'est plus jointe à la copule , mais elle fait partie de l'attribut , & c'est comme si l'on disoit , *les hommes faux & trompeurs sont ceux qui n'ont point d'amis.* En effet , ces paroles *n'avoir point d'amis* , prises toutes ensemble , sont le moyen terme du raisonnement , & le sujet de la première proposition ; par conséquent elles doivent aussi être toutes employées pour le moyen terme dans la seconde proposition dont elles

font l'attribut à la particule négative qui s'y trouve fait donc partie de cet attribut, & ne tombe pas sur la copule. Par-là la proposition change de qualité ; le rapport qu'elle doit avoir avec l'autre prémisses, la rend affirmative ; elle seroit toute différente si elle n'avoit pas ce rapport.

68. Que l'une des prémisses étant négative, la conclusion doit l'être également. Quand l'une des prémisses est négative, & que l'autre ne l'est pas, l'un des termes est joint avec le moyen, & l'autre en est séparé : ils ne peuvent donc être joints ensemble en vertu de ces différents rapports qu'ils ont avec un troisième. De deux portraits l'un ressemble à l'original, l'autre ne lui ressemble pas ; j'en conclurai que les portraits ne sont pas semblables entre eux ; s'ils l'étoient, ils ressembleroient tous deux à l'original.

7°. Que l'une des prémisses étant particulière, la conclusion l'est de même. Qu'arriveroit-il en la supposant générale ? Si elle est affirmative,

les deux prémisses le sont aussi ; cependant son sujet étant universel par la supposition , & le moyen terme devant l'être de son côté , il faut trouver deux termes universels dans les prémisses ; & comment cela se peut-il alors ? tous leurs attributs sont particuliers , puisqu'elles sont affirmatives ; l'un des sujets l'est par supposition , puisque l'une est particulière. Si la conclusion est générale négative , c'est le même inconvénient ; ses deux termes sont universels , & doivent l'être dans les prémisses ; le moyen terme doit l'être aussi : il en faut donc trois dans les prémisses , & d'un autre côté il s'en trouve deux particuliers , puisque l'une est affirmative , & que l'autre est particulière. Si l'on disoit qu'il ne faut pas croire les *imposteurs* , & qu'il y a quelques *historiens imposteurs* , pourroit-on en conclure que *tous les historiens sont indignes de croyance* ? Il est visible que dans cette conclusion le terme d'*historien* a plus d'étendue qu'il n'en avoit dans les prémisses. Si l'on disoit d'un

autre côté, qu'aucun indiscret ne mérite la confiance d'un homme prudent; & que parmi les jeunes gens il y a quelques indiscrets, en pourroit-on conclure qu'aucun des jeunes gens ne peut mériter la confiance d'un homme prudent? On voit encore que dans ce raisonnement le terme de *jeunes gens* est universel dans la conclusion, & particulier dans la mineure, c'est-à-dire, plus étendu dans l'une que dans l'autre. Il faut nécessairement que dans tous les cas la même chose arrive à l'un des termes qui sont dans la conclusion, ou que le moyen terme ne soit pas toujours pris avec autant d'étendue qu'il doit en avoir: on peut en faire l'expérience en essayant de faire des raisonnements qui soient bons, & dont la conclusion soit générale, tandis qu'une des prémisses est particulière.

8°. Que de deux prémisses particulières on ne peut rien conclure. Si elles sont toutes deux négatives, c'est le cas dont nous ayons déjà parlé; si elles sont toutes deux affirmatives, tous les attributs sont particuliers,

que je l'apprends & que je le montre. En parcourant tous les raisonnements imaginables, on se convaincra de plus en plus qu'il n'y en a aucun qui soit exact, dans lequel on ne trouve ces deux choses, une prémisses qui renferme la conclusion, & une prémisses qui déclare que la conclusion est contenue dans l'autre; il y a même bien des occasions où cette voie est la plus courte pour découvrir le défaut d'un raisonnement.

Il y a plusieurs especes de propositions; & elles peuvent être disposées de plusieurs manières différentes dans le raisonnement; c'est ce que l'on appelle *modes*: le moyen terme peut occuper quatre places différentes dans les prémisses, & il en résulte quatre figures. Dans l'une il est deux fois sujet, dans l'autre deux fois attribut, dans celle-ci sujet & attribut, dans celle-là attribut & sujet. Elles ont chacune leurs regles particulieres, qui ne sont qu'une application des regles générales.

Ainsi après avoir dit que le moyen
terme

terme doit être pris au moins une fois universellement dans les prémisses, il n'y a personne qui ne devine que dans la figure où il est deux fois attribut, une des prémisses doit être négative, puisque sans cela le moyen terme seroit toujours pris particulièrement ; ensuite que la prémisse négative donnant une conclusion qui l'est de même, l'attribut de cette conclusion négative étant sujet de la majeure, dont le moyen terme est l'attribut, il faut que cette majeure soit générale, afin qu'un terme n'y soit pas moins étendu que dans la conclusion.

De ce qu'aucun terme ne doit être plus étendu dans la conclusion que dans les prémisses, il est évident que dans la figure où le moyen terme est deux fois sujet, s'il y a une proposition négative, ce ne peut être que la majeure, qui a le même attribut que la conclusion ; que par conséquent la mineure doit être toujours affirmative. Il s'ensuit encore que la mineure étant toujours affirmative, son

attribut qui est particulier, doit l'être dans la conclusion dont il est le sujet, & qui par-là se trouve nécessairement particulière.

Par la même règle dont nous venons de parler, on démontre assésent que dans la figure où le moyen terme est d'abord sujet, puis attribut, s'il y a une proposition négative dans les prémisses, ce ne peut être que la majeure, parce qu'alors elle a encore le même attribut que la conclusion, que par conséquent la mineure doit être toujours affirmative: de ce que la mineure est toujours affirmative, & que le moyen qui en est l'attribut n'est que particulier, il s'ensuit que la majeure dont il est le sujet, doit être générale; autrement le moyen terme ne seroit universel dans aucune.

Enfin des deux règles générales que nous venons d'appliquer aux trois premières figures, il s'ensuit que dans la quatrième, où le moyen est d'abord attribut, ensuite sujet, si la conclusion est négative, son attribut qui est alors universel demande

SUR LA LOGIQUE. 115

que la majeure dont il est sujet, soit générale. Si la mineure est affirmative, son attribut qui est alors particulier, demande que la conclusion dont il est sujet, soit aussi particulière. Si la majeure est affirmative, le moyen terme, qui en est l'attribut, exige que la mineure dont il est le sujet, soit alors générale, pour n'être pas toujours pris particulièrement.

Dans tout raisonnement il faut distinguer avec soin deux choses, le conséquent, & la conséquence. Le conséquent est la proposition déduite des deux autres, la conséquence est la liaison entre cette conclusion & les deux prémisses d'où on la tire. Il y a des cas où le conséquent est faux, quoique la conséquence soit juste, & des cas où le conséquent est vrai, quoique la conséquence soit nulle. Qui conque ditoit, *ce qui n'est pas limité est immense, l'Univers n'est pas limité, donc il est immense*, tireroit une conséquence juste, quoique le conséquent soit faux; il ne seroit pas pos-

fible de le nier ; après avoir accordé les deux autres propositions dont il est la suite nécessaire. Mais si écrivant de Paris à quelqu'un qui est à Versailles, je lui disois, *vous êtes où je ne suis pas, je ne suis pas à Versailles, donc vous êtes à Versailles*, j'avancerois trois propositions vraies en elles-mêmes, & cependant je tirerois une mauvaise conséquence, parce que la conclusion n'est nullement liée avec les prémisses. Cette différence vient de ce que toute la bonté du raisonnement dépend de la forme, ou de l'enchaînement des propositions, & qu'une proposition fausse peut fort bien être enchaînée à d'autres, tandis qu'une vraie ne l'est pas toujours à celles auxquelles on la joint. Il n'y a rien de si commun que de voir mal défendre une bonne cause, & agir conséquemment à des principes erronés : c'est précisément la distinction que nous venons de faire sentir, & qui produit celle des esprits justes d'avec ceux qui ne le sont pas.

ARTICLE III.

Des différentes especes de Raisonnement.

Nous avons mis le syllogisme à la tête de toutes les especes de raisonnemens, parce qu'il est le principal, & que tous les autres peuvent s'y rapporter; mais il se divise lui-même en plusieurs sortes. Outre le simple, dont nous avons expliqué les regles, il y en a de composés, c'est-à-dire, dont les prémisses sont des propositions composées, & dont on peut tirer plusieurs conclusions : on en compte trois sortes, les *disjonctifs*, les *conditionnels*, les *copulatifs*.

Les *disjonctifs* sont ceux dont la majeure présente plusieurs parties; dont la mineure en exclut quelques-unes, & la conclusion retient les autres, ou dont la mineure en retient quelques-unes, & la conclusion exclut les autres; par exemple, on di-

soit pendant la maladie de Mgr. le Duc de Bourgogne : ou les Médecins ou les Chirurgiens se trompent , ce ne sont pas les Médecins , disoit l'un , ce sont donc les Chirurgiens ; ce ne sont pas les Chirurgiens , disoit l'autre , ce sont donc les Médecins. Ces syllogismes ne diffèrent pas des syllogismes simples pour la forme ; leur défaut vient presque toujours de la première proposition , qui doit être une disjunctive exacte , dont les parties n'admettent point de milieu ; aussi est-il fort commun de voir ces sortes de raisonnemens défectueux par cet endroit.

Les syllogismes conditionnels sont ceux dont la majeure est une proposition conditionnelle , c'est-à-dire , telle que les parties dépendent l'une de l'autre , & qu'il est nécessaire de les admettre toutes deux ou de les rejeter toutes deux. Ainsi raisonne-roit un politique qui diroit : si les Russes & les Autrichiens avoient agi de concert & de bonne foi , le Roi de Prusse n'auroit pas pu leur résister , le Roi de Prusse leur a résisté , ils n'ont donc pas

SUR LA LOGIQUE. CXX

agi de concert & de bonne foi ; ou bien, ils n'ont pas agi de concert & de bonne foi ; il n'est donc pas étonnant que le Roi de Prusse leur ait résisté. La vérité de ces syllogismes dépend de la liaison nécessaire & réciproque qui se trouve entre les parties de la majeure ; l'une de ces parties s'appelle *antécédent* , l'autre *conséquent* ; lorsqu'ils sont inséparables, la conclusion ne sauroit manquer d'être juste.

Les syllogismes copulatifs sont ceux dont la majeure est une proposition copulative, dont on prend une partie dans la mineure, pour rejeter l'autre dans la conclusion ; tel seroit ce raisonnement : Une troupe ne peut pas être en même-temps en Westphalie & sur les côtes de France ; la gendarmerie est sur les côtes de France, elle n'est donc pas en Westphalie : ou bien, la gendarmerie est en Westphalie, elle n'est donc pas sur les côtes de France. On voit bien que la majeure de ces syllogismes étant négative, il faut absolument prendre une de ses parties dans la mineure,

& rejeter l'autre dans la conclusion.

L'Enthimême est un raisonnement composé d'une seule prémisse & de la conclusion ; l'autre prémisse est sous-entendue , & il est assez indifférent laquelle des deux on exprime ; c'est ainsi que dans la Fontaine la chauve-souris prise par les belettes se sauve par cet enthimême , *je suis oiseau , voyez mes ailes* , dans lequel on supplée aisément la proposition générale , *quand on a des ailes , on est oiseau*.

Le Dilemme est un raisonnement dans lequel la majeure a deux parties , dont chacune produit une conséquence également favorable ou défavorable ; on en trouve un bel exemple dans le Mahomet de M. de Voltaire , où Zopire parle ainsi à Omar , qui d'ennemi de Mahomet est devenu son Lieutenant.

S'il est un vrai Prophète , osas-tu le punir ?

S'il est un faux Prophète , ose-tu le servir ?

C'est comme s'il disoit : *ou Mahomet est un imposteur ou un faux Prophète ;*

dans le premier cas, Omar qui est son disciple, lui ressemble ; dans le second, Omar qui l'a combattu, se contredit lui-même en prenant son parti. Cette sorte de raisonnement est fort embarrassante pour celui contre lequel on l'emploie, parce qu'elle ne laisse que le choix des inconvénients ; mais pour lui donner toute sa force, il faut que la proposition principale soit une division bien régulière, il faut de plus que chaque partie de la division soit nécessairement liée avec la conclusion qu'on en tire : ainsi ce seroit mal raisonner, que de négliger de demander une place en se disant à soi-même : *si on la donne au mérite, il est inutile de solliciter, si on la donne aux sollicitations, il est inutile d'avoir du mérite.* Il est possible qu'on la donne au mérite & à la recommandation tout-ensemble, & dans ce cas ni l'un ni l'autre n'est inutile. Le milieu qui se trouve entre les parties de la proposition principale, empêche la liaison de ces parties avec la conclusion que l'on veut en déduire ; c'est

aussi par cet endroit que pèche le raisonnement des Fatalistes qui disent : si je dois périr dans cette maladie , j'aurai beau prendre des remèdes , je n'en serai pas plus avancé ; si je ne dois pas périr , j'aurai beau ne rien faire , je n'en ferai pas plus mal ; ils ne réfléchissent pas que leur guérison ou leur mort est peut-être attachée à l'observation ou à la négligence du régime & des remèdes bien placés. Il seroit bien plus sûr de raisonner ainsi : si je puis me guérir , ce ne peut être que par les remèdes ; si je ne me guéris pas par-là , du moins je ne me ferai pas abandonné moi-même. On voit que ces dernières conclusions sont mieux liées avec les propositions d'où on les tire , ou plutôt on voit qu'elles y tiennent véritablement , & que les premières n'y tiennent point du tout.

L'Epichérème est une espece de raisonnement dans lequel chaque proposition est accompagnée de sa preuve ; comme si l'on disoit : l'inquiétude détruit le bonheur , parce qu'elle ôte la tranquillité ; or l'ambition cause de

l'inquiétude ; parce qu'elle fait toujours craindre de tomber , par conséquent l'ambition détruit le bonheur. La belle harangue que Cicéron fit pour Milon ; n'est autre chose qu'un Epichérème ; elle se réduit à dire , qu'il est permis à un homme d'en tuer un autre qui lui tend des embûches , & à le prouver par toutes les raisons que fournit le droit naturel ; à dire que Clodius avoit dressé des embûches à Milon ; & à le prouver par des faits avérés & incontestables ; d'où l'Orateur conclut que celui pour lequel il plaide , est innocent du crime dont on l'accuse. On en peut dire autant de tous les discours , & même de tous les Livres bien faits.

La dernière espèce de raisonnement s'appelle *sorites*. C'est une suite de propositions enchaînées par forme de gradation , de manière que l'attribut de la première devient le sujet de la suivante , & ainsi des autres jusqu'à la conclusion qui renferme le sujet de la première proposition & l'attribut de la der-

niere: par exemple, on peut dire; dans un livre. il y a plus de lettres que de mots, plus de mots que de lignes, plus de lignes que de pages, plus de pages que de feuillets, & par conséquent il y a plus de lettres que de feuillets. C'est par un raisonnement semblable que Thémistocle prouvoit que son fils pouvoit tout dans la Grece: *Mon fils*, disoit-il, *peut tout sur sa mere*, *sa mere peut tout sur moi*, *je peux tout sur les Athéniens*, *les Athéniens peuvent tout dans la Grece*; par conséquent *mon fils peut tout dans la Grece*. Il n'est pas difficile de décomposer ce raisonnement & de le réduire à une certaine quantité de syllogismes simples; cette réduction même n'est pas nécessaire pour appercevoir la vérité ou la fausseté de la conclusion; elle cesse d'être juste pour peu qu'il y ait dans le cours du raisonnement une seule proposition qui ne soit pas liée avec celle qui la précède, ou avec celle dont elle est suivie.

ARTICLE IV.

Des Sophismes.

CE n'est pas assez de sçavoir comment on raisonne bien, il faut encore sçavoir les différentes manieres de raisonner mal, que l'on nomme autrement *sophismes*, soit pour les éviter, soi-même, soit pour les découvrir dans les autres, & leur faire sentir qu'on les découvre. Il y en a de plusieurs sortes.

La premiere consiste dans l'équivoque ou jeu de mots, c'est-à-dire à donner à l'un des termes de la conclusion un sens différent de celui qu'il a dans les prémisses; c'est ainsi que dans la comédie du Bourgeois Gentilhomme, l^e maître de musique & le maître de danse prouvent l'excellence & la nécessité de leur art. *Il n'y auroit jamais*, dit l'un, *ni guerres ni divisions parmi les hommes*, s'ils pouvoient s'ac-

corder entre eux ; or la science des accords c'est la musique ; donc la musique est nécessaire aux hommes. Pour réussir dans le monde , dit l'autre , il faut éviter les faux-pas ; or c'est par la danse que l'on apprend à les éviter ; c'est donc l'unique moyen de se bien conduire & de réussir. Cette espèce de sophisme est trop grossière pour l'employer sérieusement & de bonne foi ; on ne peut tout au plus s'en servir que par forme de plaisanterie , & sans autre dessein que de s'amuser ou de divertir les autres : espérer de convaincre ou persuader par-là , ce ne seroit pas faire des dupes , ce seroit plutôt l'être soi-même.

La seconde consiste à prouver autre chose que ce qu'il faut prouver ; par exemple , un Auteur moderne a prétendu que l'usage de la rime étoit nouveau ; un autre a cru le réfuter en assurant que les Grecs avoient toujours mis beaucoup d'harmonie & de cadence dans leur poésie ; que même avant Hérodote c'étoit leur manière d'écrire l'histoire : quel rapport y a-t-il

entre l'harmonie ou la mesure cadencée, & la rime ou le retour des mêmes sons ? C'est comme si on faisoit marcher des troupes du côté des Alpes pour combattre un ennemi qui seroit vers les Pyrénées.

Il n'est rien de si ordinaire que de raisonner ainsi ; dans la plupart des contestations on perd de vue le véritable point qu'il faudroit examiner, & faute d'en convenir ou de se le rappeler, on s'écarte de côté & d'autre, on tire des conséquences que chacun a droit de défavouer ; on dispute long-temps sans s'entendre, & l'on est d'accord aussitôt que l'on s'est entendu. C'est aussi le défaut dans lequel tombent ceux qui attribuent à d'autres des principes ou des opinions qu'ils n'ont pas, pour se faire un mérite & un plaisir de les combattre. A force de subtiliser on parvient quelquefois à faire prendre le change à ceux à qui on parle, & à moins d'être extrêmement sur ses gardes, on se trouve en contradiction avec soi-même pour avoir accordé quelque chose

dont on n'a pas d'abord prévu toutes les conséquences.

La troisieme est la pétition de principe , où l'on apporte en preuve la chose même que l'on a entrepris de prouver. Il y a eu un Philosophe qui raisonneoit ainsi pour démontrer que l'unité est un nombre : *ce qui étant ajouté à un nombre le rend plus grand , ce qui en étant ôté le rend plus petit , est de même nature que ce nombre : or telle est l'unité ; donc elle est nombre : c'étoit supposer manifestement ce qu'il falloit démontrer.* Les plus grands hommes ne sont pas exempts de ce défaut , sur-tout ceux qui se livrent à l'esprit de système. C'est ainsi que Leibnitz a cru prouver que parmi tous les êtres possibles il n'y en avoit pas deux parfaitement semblables , parce qu'alors Dieu n'auroit pas une raison suffisante pour tirer l'un du néant , & y laisser l'autre. C'est ainsi que Mallebranche a prétendu que nous voyons tout en Dieu , en supposant gratuitement que les essences particulières ne sont autre chose qu'une
portion

portion de l'essence divine. Cette manière de raisonner est fort commune; on se sert souvent, pour établir une proposition, d'autres propositions qui disent la même chose en des termes différents.

La quatrième est le cercle vicieux dans lequel on prouve deux choses l'une par l'autre, comme si l'on disoit d'un côté: *tout ce qui est étendu nécessairement a des parties sans fin*, or *la matière est nécessairement étendue*, donc *elle a des parties sans fin*; & si l'on disoit en même temps: *tout ce qui a des parties sans fin est étendu par sa nature*, or *la matière a des parties sans fin*, donc *par sa nature elle est étendue*. Il faut cependant observer que le cercle n'est plus vicieux lorsque chaque partie peut être démontrée d'une autre façon indépendamment de l'autre partie. Ainsi on prouve l'existence de Dieu par la création du monde, & la création du monde par l'existence de Dieu, sans tomber dans le cercle vicieux, parce que chacune de ces vérités peut se prouver séparément. La

Géométrie fournit de même plusieurs propositions qui se servent réciproquement de démonstration, & qui néanmoins sont rigoureusement démontrées.

La cinquième consiste à prendre pour cause ce qui ne l'est pas, ou à regarder comme essentiel ce qui ne convient que par accident. Il est arrivé quelque malheur dans un Empire, ou à un Prince, dans le temps qu'une Comète a paru; de-là toutes les Comètes ont été regardées comme autant de présages sinistres. Combien encore d'esprits foibles ont une confiance aveugle dans des remèdes & des secrets qui ont réussi par hazard, ou se laissent effrayer par des prédictions de Charlatan, parce que quelques-unes ont été suivies & justifiées par des événements que l'auteur n'avoit pas en vue, & qu'à coup sûr il ne pouvoit pas deviner! La même façon de raisonner fait attribuer à une chose bonne en elle-même, ce qui vient de l'abus que l'on en fait. Ne seroit-il pas ridicule & absurde de

condamner l'usage de croire plusieurs témoins qui déposent contre un coupable , parce qu'il s'en est trouvé d'assez méchants pour accuser des personnes innocentes ?

La fixieme est de donner dans la conclusion un sens relatif à un terme qui avoit un sens absolu dans les prémisses : par exemple , si l'on disoit que *Rousseau étoit bon Poëte , que Rousseau étoit Poëte comique , & que par conséquent c'étoit un bon Poëte comique* : un tel défaut dans le raisonnement est trop palpable pour être bien commun.

On doit porter le même jugement de la dernière sorte de sophisme dont nous allons parler. Elle consiste à séparer dans la conclusion des choses qui étoient unies dans les prémisses , ou à unir des choses qui étoient séparées ; ce qui s'appelle en d'autres termes , passer du sens composé au sens divisé , ou bien du sens divisé au sens composé : tel seroit ce raisonnement. *Il est impossible que ce que je vois ne soit pas tel que je le vois , je vois le*

*plus beau temps & le Ciel le plus serein ;
donc il est impossible que le temps ne soit
pas beau , & que le Ciel ne soit pas se-
rein. Tel seroit encore celui-ci : telle
personne se promene , telle personne peut
être assise , donc on peut se promener étant
assis. Dans le premier exemple , de ce
qu'une chose est nécessairement join-
te à une autre , on conclut qu'elle est
est nécessaire en elle-même , ce qui
est faux ; dans le second , de ce que
deux choses sont possibles séparè-
ment , on conclut qu'elles sont pos-
sibles en même temps ; ce qui n'est
pas moins absurde.*



CHAPITRE QUATRIEME.

De la Méthode.

ON peut appeller en général la *Méthode*, l'art de disposer ou d'arranger les connoissances d'une manière propre à nous procurer celles qui nous manquent, ou à communiquer celles que nous possédons ; il vaut peut-être mieux ne pas sçavoir une chose, que de ne pas la sçavoir bien, & c'est ne la pas sçavoir bien, que de la sçavoir sans ordre. Cet ordre peut s'observer de deux façons, ou en décomposant un objet & en examinant successivement toutes les parties qu'il renferme, ce qui est l'*analyse* ; ou en considérant chaque partie, & formant par leur union l'objet total, ce qui s'appelle *synthèse*.

Dans l'une, qui sert ordinairement à résoudre les questions & les problèmes, il faut être fort attentif à bien

faisir le véritable état de la question ; à n'omettre aucune des conditions essentielles à la chose proposée , à les bien séparer de celles qui sont ou peuvent être inutiles , à bien distinguer ce qu'il y a de connu , & les signes véritables auxquels on peut reconnoître ce que l'on cherche. Par exemple, on demande comment le Flûteur automate de M. de Vaucanson pouvoit jouer des airs & rendre des sons modulés. Pour résoudre cette question, on examine quels sont dans l'homme les organes qui forment le son, quelle est leur forme & leur disposition, quel est le mouvement & le jeu de ces organes propre à former les sons; quel est le mouvement & le jeu propre à former les sons de la flûte; comment on peut donner à une portion de matière la même forme, lui imprimer le même mouvement & le même jeu. Après avoir examiné ces différentes circonstances, on voit que le mécanisme qui s'observe dans l'homme, peut s'introduire dans une statue, avec cette dif-

férence, que dans l'homme le principe du mouvement est naturel, & que dans la statue il ne l'est pas. On en peut dire autant de l'automate qui digère : ceux qui sont versés dans l'anatomie connoissent l'action de l'estomac & des viscères dans la digestion ; ils voient par là la possibilité de produire le même effet à l'aide du mouvement & des liqueurs. Mais malgré cette possibilité spéculative, l'exécution réelle n'en est pas moins un prodige d'industrie.

Dans l'autre, qui sert plus ordinairement aux découvertes, on examine des vérités particulières, on les rapproche les unes des autres, & par là on remonte à une vérité ou une proposition générale. Par exemple, un Astronome observe le globe de la lune ; à l'aide de son télescope il voit un corps opaque & solide, dans lequel il découvre des bois, des montagnes & plusieurs autres choses semblables qui se trouvent dans celui que nous habitons ; il conclut de là

que la lune peut être habitée ainsi que la terre.

Dans ces deux méthodes il importe extrêmement de ne rien admettre qui ne soit bien clairement prouvé, de ne passer d'une vérité à une autre qu'après s'être bien assuré de leur liaison & de leur rapport, & de prendre en remontant les mêmes précautions qui ont été prises en descendant. Si je voulois prouver que Louis XV. est de la famille de saint Louis, je serois obligé de vérifier les mêmes faits & de suivre la même marche, soit que je voulusse commencer par saint Louis & finir par Louis XV., soit que je voulusse rétrograder depuis Louis XV. jusqu'à saint Louis.

Ce qui est indispensable dans les Ouvrages de science & d'érudition, ne l'est pas moins dans les Ouvrages d'esprit & de goût ; leur solidité, peut-être même leur véritable agrément, dépend de l'ordre & de l'enchaînement des choses que l'on y présente, de la distribution des parties, de la liaison des idées, du passa-

ge bien ménagé d'un mouvement ou d'une vérité à une autre, en un mot de l'assortiment & de l'ensemble du tout. Il n'y a pas jusqu'aux conversations & aux entretiens où il est possible de suivre une méthode, en allant toujours au but par le chemin le plus court & le plus simple. Pour cela il ne faut rien supposer, rien avancer, rien admettre, qui ne soit d'une évidence sensible ou d'une vraisemblance reconnue; il faut bien expliquer ce qu'est chaque chose, & ce que signifie chaque terme, exposer tous les sens dont il est susceptible, & marquer exactement celui auquel on s'arrête; bien faire sentir toutes les branches dans lesquelles une proposition se partage, en suivre & en démêler toutes les ramifications, & par là mettre chaque chose à la place qui lui convient. Je me suppose, par exemple; introduit dans le laboratoire d'un Alchymiste; voici comment je m'y prendrai pour le dégouter de son fourneau & de sa chimère; Vous vous flattez de faire de

l'or ; qu'entendez-vous par faire de l'or ? est-ce tirer d'un morceau de matière les parties d'or qui y sont contenues ? Non sans doute. Est-ce changer en or les parties qui n'en sont pas ? Mais avant d'espérer ce changement , vous êtes-vous bien convaincu que l'or n'est pas un corps simple & élémentaire , c'est-à-dire , homogène & immuable ? & quand bien même il ne différeroit des autres corps que par la forme , sur quel fondement croyez-vous trouver la forme nécessaire pour cette transmutation ? Elle dépend à coup sûr , selon vous , d'un certain degré de mouvement que vous cherchez ; avant d'y atteindre il y a une infinité de degrés de mouvement qui se présenteront à vous , & qui ne produiront pas ce que vous désirez. Je vais encore plus loin , j'admets pour un moment avec vous la possibilité réelle de cette découverte , je vous en donne même le secret ; les ingrédients , les préparatifs , les opérations , les dangers ne vous coûteroient-ils pas autant & plus

que vous ne tireriez du succès le plus brillant & le plus avantageux? Calculez donc votre temps, votre peine, votre dépense, & le résultat de ce calcul sera d'éteindre le feu qui consume vos richesses & votre santé. Après avoir ainsi analysé cette proposition, *qu'il n'est pas possible de faire de l'or*, je pourrois reprendre d'une autre façon, & la démontrer syntétiquement. Voyez, dirois-je, depuis combien de temps, & combien de gens travaillent & se ruinent à chercher le degré de mouvement nécessaire pour donner à la matière la forme qui constitue l'or; parmi cette quantité prodigieuse de changements qu'elle a éprouvés, aucun n'a approché de l'état où il faut la réduire pour qu'elle soit ce que l'on appelle de l'or. Il faut donc croire que ce n'est pas la forme extérieure qui rend l'or ce qu'il est; il y a donc dans les parties de ce métal quelque chose d'immuable, & sur lequel nous n'avons aucun pouvoir; il est donc inutile & par conséquent ridicule de prétendre en changer la

nature. On voit bien que pour réfuter l'Alchymiste de ces deux façons, je le fais toujours parcourir le même espace, soit en commençant par un échelon, soit en commençant par l'autre, & que je ne change rien aux deux termes, ni à celui d'où je pars, ni à celui où je veux le conduire.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est d'avoir une méthode sûre & constante dans les principes que l'on admet & les connoissances que l'on acquiert. L'Auteur de la nature a donné à tout le monde les moyens d'en acquérir ; ses bienfaits, quoique inégalement distribués, sont universels ; l'usage que l'on en fait ne l'est pas, & il est peu de personnes qui sçachent mettre en œuvre les facultés dont elles jouissent. Au moment que la raison d'un enfant vient à se développer, combien de choses dont il se trouve déjà instruit ! ses idées s'étendent & se multiplient chaque jour, ou plutôt à chaque moment ; elles sont bonnes en elles-mêmes, mais la combinaison qu'on lui en fait faire

ne l'est pas toujours : passant tour à tour de la lumière aux ténèbres, les objets qu'il voit briller, s'évanouir & reparoître autour de lui, lui inspirent alternativement de la confiance & de l'étonnement. Cet arrangement est de la nature ; il est bien, & continueroit de l'être, si les hommes n'y mettoient pas du leur ; les ténèbres, par elles-mêmes n'offrent qu'un état doux & paisible ; les nourrices y transportent des idées étrangères, telles que des spectres, des phantômes ; tout se bouleverse aussitôt dans la tête de cet enfant, où il se fait un amas bizarre & faux de choses qui ne doivent pas aller ensemble, & par là ce qui étoit destiné à réparer les forces, à suspendre l'usage des sens, à calmer l'ame, la tourmente, l'agite & la fatigue sans cesse par la vivacité des sentiments qui s'y réveillent.

A mesure que l'homme avance en âge, il se rend lui-même le mauvais service qui lui a été rendu dans son enfance. La curiosité le fait courir après de nouvelles connoissances, la pré-

cipitation le fait tomber dans de nouvelles erreurs ; il veut sçavoir , il amasse indifféremment toutes sortes d'idées & de jugements , & faite de les choisir avec discernement , ou plutôt de les disposer en ordre , il accumule des richesses qui lui deviennent inutiles , & souvent même dangereuses ; avec un peu de travail & de soin il posséderoit un trésor précieux ; mais partagé entre les devoirs , les plaisirs & les affaires , il néglige la plus essentielle : il s'occupe de tout , excepté de lui-même , & fermant les yeux sur un dérangement d'autant plus à craindre qu'insensiblement il s'étend à tout , il s'accoutume à confondre l'utile avec le nécessaire , l'accessoire avec le principal , & finit par mettre quelquefois de niveau la plus légère bien-séance avec la plus étroite obligation. Une petite réforme pourroit égarnir toutes ces méprises ; il ne s'agit que de distribuer ses principes & ses connoissances en différentes classes , & d'attacher à chacune de ces classes une espece d'étiquette

pour en désigner le rang & la valeur. Nous allons en dire quelque chose, & ce que nous dirons sur la théorie, pourra servir de modèle pour arranger les maximes de conduite que ce n'est pas ici le lieu de traiter.

Toutes nos connoissances se réduisent à ce qui se passe au dedans de nous, & à ce qui se passe au dehors ; au dedans de nous on trouve les sensations qui nous apprennent l'état de notre ame & la manière dont elle est affectée, comme le froid & le chaud, la joie & la douleur ; au dedans de nous on trouve encore les idées qui sont autant d'images des objets distingués de notre ame, & des rapports de ces objets. Quoique ces connoissances ne soient pas les mêmes, elles sont également certaines, & on peut leur donner à toutes le nom de *connoissances métaphysiques* ; quelque chose qui arrive, quelque supposition que l'on fasse, je ne scaurois me tromper sur ce que je sens & ce que je vois ; on aura beau me disputer & me contredire, on.

ne me persuadera jamais que le chagrin qui trouble mon ame, n'existe pas dans elle; & que le tableau que mon esprit se forme, n'existe pas dans lui: le soutenir, ce seroit prétendre que la même chose peut être & ne pas être en même temps. Quoique nous soyons quelquefois dans l'indécision sur ce que nous voyons & ce que nous voulons; quoique nous jugions de certains objets tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, parce que les différentes faces de ces objets font sur nous des impressions différentes, chacune de ces impressions est cependant très-marquée: je ne sçais pas à quoi je me déterminerai finalement, mais je sçais à chaque instant ce que je veux & ce que je ne veux pas; ce que je crois voir, mes yeux ne le voient pas toujours, mais mon esprit le voit, & c'est pour moi comme s'il existoit réellement. De là l'opinion commune & bien fondée, qu'un homme est heureux aussitôt qu'il croit l'être; cette infallibilité convient également aux idées des rapports

rapports entre les nombres & les figures que renferment les mathématiques : on y marche toujours au milieu d'une foule de vérités lumineuses, dont l'éclat dédommage bien ceux qui s'y livrent, des plaisirs des sens au dessus desquels ils s'élèvent. Quoique la foiblesse des hommes & des instruments n'ait pas permis d'atteindre dans la pratique à cette précision rigoureuse qui est inséparable de la théorie, on reconnoît néanmoins sans peine combien l'application, toute imparfaite qu'elle est, procure d'avantages à la société par rapport à la navigation & au commerce que l'astronomie a rendus plus sûrs, par rapport aux travaux que la mécanique a rendus plus faciles, par rapport aux héritages & aux possessions que l'arpentage a mieux fixés ; en un mot par rapport aux arts utiles & agréables, qui font tous les jours de nouveaux progrès. Toutes les idées & les connoissances qui regardent ces sortes d'objets, ont un double aspect ; tandis que l'esprit les considère dans

un état d'abstraction , & sans y joindre aucune qualité sensible , comme la blancheur , la chaleur , &c. ou dans un état de simple possibilité, sans faire mention de leur existence , ce sont des connoissances métaphysiques ; & par conséquent exemptes de toute erreur ; lorsque l'esprit veut revêtir ces objets de qualités sensibles , ou les regarder comme existants , alors ce sont des connoissances de la seconde classe , que j'appelle *connoissances physiques*.

Je respire un parfum délicieux , j'entends une voix mélodieuse , je goûte des mets exquis ; je suis bien certain que mon ame est affectée de la manière du monde la plus agréable ; suis-je certain , & puis-je me répondre d'autre chose que de l'impression que je sens ? Il y avoit à Athenes un fou qui étant seul au Théâtre , croyoit voir & entendre jouer les plus belles pieces. En rêvant , on se persuade souvent faire ou éprouver mille choses qui sont sans fondement. Il est arrivé que des per-

hommes dont on avoit coupé le bras, sentoient la même douleur que si l'amputation n'eût pas été faite. Tout le monde sçait qu'un bâton plongé dans l'eau, paroît brisé, & tout le monde sçait qu'il ne l'est pas. Dans le fond, plus je réfléchis, plus j'examine, moins je vois une liaison nécessaire entre les impressions que je sens en moi-même, & les objets que je suppose au dehors. Ces objets n'en peuvent être tout au plus que l'occasion, & personne n'ignore qu'un Être tout-puissant peut produire immédiatement & sans occasion tout ce qu'il veut dans un être qui lui est soumis par une dépendance absolue & universelle. Me voilà donc tout d'un coup réduit aux seules sensations & aux seules idées ; j'existe, jepense, je veux, je conçois qu'une pyramide est le tiers d'un prisme de même base & de même hauteur : y a-t-il jamais eu des prismes & des pyramides ? J'ai cru qu'en allant à la chasse je voyois voler autour de moi des perdrix & des faisans, courir des cerfs & des

sangliers; qu'en me promenant à Versailles ou à Saint-Cloud, j'étois dans le plus beau château, dans les plus belles allées, dans les plus beaux bosquets, dans le séjour de l'agrément & de la grandeur : Quel égarement ! peut-être de tous ces objets enchanteurs dont je paroïs environné, n'y en a-t-il aucun qui soit réel : peut-être suis-je le seul existant, peut-être même n'y a-t-il en moi d'existant que le sentiment & l'image de tout ce que j'ai cru appercevoir : je dis, peut-être, pour marquer que je n'affure pas que cela est ainsi, ni que cela est autrement ; cependant il importe de chercher quelque moyen de sçavoir au juste à quoi s'en tenir ; voici le moment de bien consulter ses idées, & d'en tirer parti.

Les impressions que je sens ne viennent pas de moi, puisque je fais de vains efforts pour en écarter quelques-unes, & pour en conserver d'autres. L'être qui me cause ces impressions, & qui ne me donne pas le pouvoir d'en disposer à mon gré, se pro-

pose un but quand il les excite en moi, & ce but ne sçauroit être de me jouer, de me tourmenter à pure perte; à l'approche du feu, mon premier mouvement est quelquefois d'avoir peur & de reculer; à la vue d'autres objets, mon premier mouvement est d'être bien aise, & de vouloir approcher : pourquoi cette différence de mouvemens ? Si j'étois un être seul & simple, il seroit bien singulier que sans cause & sans raison je fusse sujet à ce mélange & à cette alternative bizarre de frayeurs & de desirs. Je ne puis concilier cette idée avec celle que je me forme de l'Etre tout-puissant & sage qui produit en moi ces sentimens & ces impressions ; sans doute il a voulu m'avertir qu'il y a hors de moi des êtres qu'il faut que je cherche, & d'autres qu'il faut que j'évite : un tel avis porte avec lui-même sa certitude & son utilité. Si je me trompe, c'est sur la foi d'un garant auquel je dois me fier ; ce n'est pas moi qui me décide à croire & à juger, c'est lui qui m'y

porte, ou plutôt qui m'y force d'une manière à ne pouvoir ni résister ni varier. Quelque chose que je fasse, je ne sçaurois m'empêcher de frémir au bruit d'un éclat de tonnerre, & de sourire à la vue d'un objet qui me plaît, & quand bien même je pourrois me corriger sur chaque chose en particulier, il m'est impossible de réformer mon jugement sur le général. Je ne puis donc m'en prendre à moi-même s'il y a de l'illusion ; & comme il faudroit l'attribuer à l'Etre suprême, qui par sa nature en est incapable, je me tiens sûr qu'il n'y en a point, & qu'il ne peut y en avoir.

Par ce raisonnement je vois s'évanouir le songe dans lequel je craignois d'être enseveli ; la vérité reprend sa place & ses droits dans mon esprit ; elle ramène avec elle tous les objets dont je m'étois cru privé un moment ; ni le spectacle de la nature, ni la lecture des livres utiles & agréables, ni l'entretien des personnes sçavantes & aimables, ne sont plus pour moi des chimères, je jouis de

mes sens & de mes organes, j'ai retrouvé mes amis, mes parents, ma société, tout ce qui m'entouroit ; & quand bien même quelques-unes des impressions que je sens, pourroient être un instant inutiles & trompeuses, je ne me persuaderai jamais qu'elles puissent l'être continuellement.

Il n'y a nulle comparaison entre nous, & ce fou d'Athenes dont l'imagination blessée se représentoit des êtres fantastiques. Il étoit seul de son espèce ; une partie de ses sens pouvoit le détromper sur ce qu'il croyoit appercevoir par les autres ; la différence qu'il y avoit entre lui & ses concitoyens, devoit le faire soupçonner qu'il étoit atteint de quelque maladie, que sa machine ou son esprit étoit altéré, & cette idée seule, s'il avoit eu un instant l'usage de la raison, étoit un moyen suffisant pour le défabuser. Pour nous, plus nous réfléchissons sur nos impressions & le jugement qui en est la suite, plus nous sommes portés à nous confir-

rienter dans ce jugement ; tous les hommes sont affectés de même , tous pensent de même sur la cause ou l'occasion de ce qui les affecte ; cet accord général , indélibéré , permanent , s'il nous trompoit , annoncerait dans toute l'espèce humaine une altération ou un défaut qui retomberoit sur le Créateur , & compromettrait tout ensemble sa sagesse , sa justice & sa bonté.

Il n'est pas douteux que l'illusion des songes nous affecte quelquefois aussi vivement que la réalité des objets , mais ce prestige n'est que passager , & se trouve détruit à l'instant du réveil. Quelque frappé que l'on ait été par l'enchantement , la réflexion fait bientôt revenir à soi , & en faisant de sang froid la comparaison de ces deux états , de leur durée , de leurs circonstances , de leur ordre , de leur suite , il n'est personne qui ne se rende compte à soi-même du peu de fond qu'il faut faire sur l'un , & de la confiance qu'il est permis & même raisonnable d'avoir en l'autre.

L'exemple de la douleur sentie après le bras coupé, & du bâton qui paroît brisé dans l'eau, prouve bien qu'il ne faut pas toujours s'en tenir au témoignage d'un seul sens, ou à la première impression, parce qu'il est possible de se tromper dans tel cas particulier, & sur tel ou tel objet: encore cette erreur est-elle sans conséquence & de peu de durée; il est aisé de s'en tirer, soit en consultant les autres sens, qui ne seront pas toujours d'accord avec le premier, soit en réfléchissant sur toutes les circonstances de l'impression qui a été faite; au contraire, lorsque tout porte à croire ce que l'on a cru d'abord, & que rien n'en détourne, comment ne pas se livrer sans crainte à un penchant qu'il seroit inutile de combattre, & qui est le même dans tous les hommes?

Il n'y a pas à la vérité une liaison nécessaire entre les impressions qui sont dans nous, & les objets qui les excitent; il est très-possible que l'Être suprême qui agit sur nous, y pro-

duise sans occasion ce que nous éprouvons ; mais il n'est pas possible qu'il nous porte d'une manière aussi vive , aussi constante , aussi peu volontaire , à juger que ces impressions sont occasionnées par quelque chose qui est au dehors ; notre jugement devient alors autant son ouvrage que le nôtre ; sa vérité , sa sagesse , sa bonté sont intéressées à nous garantir de l'erreur ; il se manqueroit à lui-même en nous tendant un piège , sans fournir les moyens de ne pas y tomber.

Cette vérité générale & incontestable , qu'il existe hors de moi quelque chose , & même plusieurs choses , ne m'apprend pas avec une égale certitude qu'il existe tel ou tel objet en particulier ; pour en être sûr , il faut plusieurs conditions ; lorsqu'elles se trouvent réunies ensemble , il ne me reste plus aucun doute , & comme je suis entraîné malgré moi par la force de leur témoignage , s'il étoit illusoire , l'illusion viendroit encore de l'Etre suprême , qui ne me laisse

pas le pouvoir de refuser mon consentement.

La première condition est , que les organes ne soient pas naturellement viciés ou altérés par quelque accident ; il y a des maladies qui donnent à tous les objets la couleur du visage du malade ; il y a une multitude de défauts qui peuvent affoiblir le témoignage de chaque sens-en particulier ; il faut alors s'en défier , & il est aisé de reconnoître ces défauts , soit par la douleur dont ils sont accompagnés , soit par la différence qu'ils mettent entre nous & le reste des hommes , soit enfin par l'impres- sion uniforme qu'ils reçoivent de tous les objets dont la variété peut nous être connue d'ailleurs : ainsi ceux dont les yeux font paroître tout jaune , doivent sentir ou avoir senti dans eux-mêmes une indisposition réelle , un dérangement douloureux ; & ils doivent moins se croire eux-mêmes que les autres , qui s'accordent unanimement à distinguer plusieurs couleurs.

La seconde, est qu'il y ait une proportion exacte , soit de distance , soit d'analogie, entre l'organe & l'objet qu'il fait appercevoir : cette proportion n'existe pas , ou est détruite ; toutes les fois qu'en changeant quelque chose d'extérieur , l'objet ne paroît plus tel qu'il paroïssoit auparavant. Au premier coup d'œil on juge que les étoiles sont plus petites que le soleil , & qu'un ciron ne diffère pas d'un grain de sable ; avec le secours d'un télescope il est facile de se convaincre que les étoiles sont bien plus grandes ou du moins plus éloignées que le soleil , & avec le secours d'un microscope il est facile de distinguer le grain de sable , du petit animal qui étoit imperceptible.

La troisieme, est que le témoignage des sens soit constant & invariable ; si j'ai été ébloui par une lueur momentanée sur laquelle je n'ai pas eu le temps de fixer mon attention ; si mon oreille a été frappée d'un son passager que je n'ai pu examiner , ce n'est pas assez pour assurer que j'ai

vu un éclair & entendu le tonnerre ; il faudra donc suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'aie éprouvé plusieurs fois la même chose ; après cette répétition j'aurai droit d'être persuadé de ce qui se passe hors de moi , & de l'affirmer.

La quatrième est, que tous les sens s'accordent autant qu'il est possible à déposer la même chose , ou au moins que le témoignage de l'un ne soit pas contredit par le témoignage de l'autre ; si l'on me présente , par exemple , une orange de cire bien travaillée , je ne croirai pas sur le témoignage de mes yeux que c'est une orange véritable , l'odorat , le goût , le toucher me convaincroient bientôt du contraire ; on peut de même par le toucher découvrir sans peine qu'un bâton qui est plongé dans l'eau , n'est pas brisé , quoiqu'il paroisse l'être.

Enfin il faut que le témoignage des sens ne soit pas contredit par la raison , c'est-à-dire , qu'il n'annonce rien d'opposé aux idées pures & simples ; ainsi quand par impossible tous

les sens déposeroient qu'il y a une partie égale au tout, je devrois n'y ajouter aucune foi, parce que je suis arrêté par une impossibilité évidente. Il faut donc, lorsqu'il s'agit de quelque chose d'extraordinaire & de singulier, prendre le temps de peser mûrement, & d'examiner de sang froid toutes les faces & toutes les apparences, afin d'éviter avec une égale attention les deux extrêmes où tant de gens tombent; les uns trop difficiles & trop méfiants, ne veulent rien croire de ce qui est au dessus de leur portée; les autres trop légers & trop crédules, regardent comme merveilleux tous les effets dont ils ignorent la cause.

En un mot le témoignage des sens consiste uniquement dans l'action des autres corps sur le nôtre, & comme cette action ne se fait que par le toucher, on pourroit à la rigueur réduire tous les sens à celui-là; on leur donne pourtant d'autres noms, selon que l'action est immédiate ou non, & selon les différentes parties de no-

tre corps dans lesquelles elle se passe ; dans la vue , le corps apperçu ne touche pas immédiatement le nôtre ; c'est par le moyen de la lumière ou de l'air qui est entre deux : il en est de même de l'ouïe ; dans l'odorat , l'organe est bien immédiatement affecté ; mais ce n'est que par quelques parties détachées de l'objet extérieur ; il n'y a que le goût & le toucher , proprement dits , dont l'action soit immédiate ; c'est donc une affaire de calcul de sçavoir quelle créance méritent cette action diversifiée , ou ces différentes manières d'agir. Lorsqu'elles concourent toutes à nous mener au même but , il n'est pas douteux qu'il faut s'y livrer sans crainte ; lorsqu'elles sont séparées ou opposées , c'est à la raison à comparer , à prendre la balance , & à choisir. L'inégalité de ces témoignages n'empêche pas qu'ils n'aient tous de la force , & ils en ont plus ou moins suivant une infinité de circonstances qu'il est impossible de détailler.

Il est un autre genre de témoignage

aussi important que celui dont nous nous venons de parler , & sur lequel est fondée la troisieme classe de nos connoissances , qui sont *les connoissances morales*. Ni mes idées ni mes sens ne m'apprennent l'existence de César & de Pékin ; les sens l'ont appris à d'autres hommes , & à l'aide des sens ces autres hommes peuvent me communiquer ce qu'ils en sçavent. Nous avons dit qu'il y avoit un moyen de se transmettre les idées par des sons articulés dont la valeur & la signification sont convenues ; il y a encore un autre moyen , qui consiste dans certains caracteres ou certaines figures qui sont pour les yeux, ce que les sons articulés sont pour les oreilles. J'entends un voyageur faire la description de Pékin , je lis dans un livre le portrait & les actions de César ; que dois-je penser , que dois-je croire de tout cela ? C'est ce qu'il s'agit d'approfondir.

Pour être certain de ce que les sens me rapportent , il faut observer bien des regles ; il est possible que je les néglige ,

néglige ; & par conséquent que je me trompe ; voilà un premier sujet de crainte & de doute ; même pour moi. Pour donner à un autre la connoissance que j'aurois ; il faut de plus de la sincérité & de la bonne foi de ma part, il est possible que j'en manque ; voilà un second sujet d'embarras & de perplexité pour lui : avant de sçavoir à quoi s'en tenir ; il doit donc examiner si j'ai pris les précautions suffisantes pour n'être pas trompé ; & s'il n'y a pas quelque raison de me soupçonner de vouloir tromper. Il doit fixer les yeux sur les obstacles qui ont pu m'empêcher d'atteindre à la vérité , & sur les motifs qui peuvent m'engager à la déguiser ; il ne peut s'instruire de tout cela qu'en étudiant mes passions & mes préjugés : toutes ces choses connues & balancées , s'il est persuadé que j'ai fait , pour saisir le vrai , tout ce qu'il voudroit avoir fait lui-même dans de semblables circonstances , que je lui parle comme il voudroit parler , s'il étoit à ma place ; alors je suis

pour cet homme , par rapport à un fait , soit prochain , soit éloigné , ce qu'un organe bien disposé seroit pour lui par rapport à un objet présent. Il devient , pour ainsi dire , témoin lui-même par mes sens & par ma raison dont il fait usage. S'il y avoit plusieurs personnes qui fussent capables & à portée de constater le même événement , qui fussent intéressées à le vérifier , que leurs passions , leurs préjugés , leurs caractères , leurs positions devroient mettre en opposition les unes avec les autres , & qui malgré cela s'accordassent à déposer unanimement , il faudroit en conclure que la force de la vérité seule a pu les réunir , & la certitude deviendrait très-grande ; elle acquerrait de nouveaux degrés à mesure que les lignes collatérales & parallèles des témoins seroient étendues & multipliées ; chaque témoin particulier ayant sa valeur propre , celle d'une ligne augmenteroit par le nombre de ceux qui la composent ; & de l'assemblage de toutes les lignes

il résulteroit un poids considérable, auquel il seroit difficile de résister. Pour mettre le comble à la certitude, il ne faudroit plus que des monuments actuels & incontestables, qui auroient une liaison évidente avec l'événement qui excite la curiosité. Je n'étois pas à Metz quand une maladie cruelle fut sur le point d'enlever Louis XV à la France; mais je connois beaucoup de personnes qui pouvoient aisément le sçavoir, à qui il étoit bien difficile de le cacher, qui étoient particulièrement intéressées à s'en instruire; il en existe d'autres qui eussent dû faire l'impossible pour persuader que cela n'étoit pas; toutes ont été d'accord sur ce malheur affreux. Je puis lire dans tous les Ecrits de ce temps-là l'horreur dont tout le monde étoit saisi; je puis demander compte à une foule de témoins du spectacle attendrissant qu'offroit la consternation répandue dans la Capitale; je puis aller dans les Temples voir les monuments augustes que l'allégresse & la recon-

noissance publiques firent ériger pour sa convalescence ; je n'aurois même besoin que du nom de *Bien-aimé* , que la tendresse des Citoyens lui donna pour lors & lui a conservé. Un événement si intéressant en lui-même , attesté par les contemporains de tout âge , de tout pays , de toute secte , de tout parti , gravé dans les fastes de la Patrie , & consacré par la douleur de tous les Sujets , est au dessus du plus léger soupçon ; & il faudroit avoir renoncé aux lumieres du bon sens , pour n'en être pas aussi persuadé que de sa propre existence. Tous les autres faits un peu importants approchent plus ou moins de la certitude de celui-là , selon qu'il y a lieu de leur appliquer plus ou moins des conditions & des caracteres qui en démontrent la vérité. Il y a une infinité de nuances & de degrés dans ce calcul moral , depuis la vraisemblance & la probabilité , jusqu'à une conviction parfaite & indubitable. La possibilité d'un fait une fois admise ou prouvée , qu'il soit fréquent

& commun , ou rare & singulier , peu importe ; il est du ressort des sens , c'est à eux à décider de son existence & de sa réalité ; leur témoignage en ce point est de la même valeur , doit suivre les mêmes loix , & être pesé dans la même balance , pour l'apparition d'une comète qui ne se montre pas quelquefois dans un siècle , comme pour la nouvelle & pleine lune qui arrive tous les mois.

Tels sont dans l'ordre physique , dans l'ordre moral , dans l'ordre métaphysique , les points fixes auxquels il faut s'attacher ; c'est sur ces fondemens que doit porter tout l'édifice de nos connoissances ; il ne peut être régulier que par l'enchaînement & la suite de nos raisonnemens ; la justesse de ceux-ci dépend de la liaison des jugemens , & l'exactitude des jugemens dépend de la liaison des idées ; le tout dépend d'une grande attention à veiller sur soi-même , & à s'en défier , à ne pas trop compter sur ses lumières , & à en chercher de nouvelles , à captiver ses

166 ESSAI SUR LA LOGIQUE.

sens & à modérer son imagination ; à bien réfléchir sur ce que l'on sent & sur ce que l'on voit , & à ne juger qu'après avoir bien réfléchi , à bien observer la marche de son esprit , & à suivre scrupuleusement ses opérations, pour les ratifier si elles sont bonnes , & les rectifier si elles ne le sont pas ; en un mot , à ne rien épargner du côté des soins , de la culture & de l'exercice , pour améliorer ce qu'il y a de bon en lui , & réformer ce qu'il peut avoir de mauvais.

A P P R O B A T I O N.

J Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre , *Principes de certitude , ou Essai sur la Logique* , dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Attichy-sur-Aisne le 24 Août 1762.

Signé FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé Jean-Baptiste DESSAIN Junior, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Principes de Certitudes, ou Essai sur la Logique*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES voulant traiter favorablement l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de vendre, faire vendre & débiter ledit Ouvrage, & de le faire imprimer autant de fois que bon lui semblera pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, confor-

inertent à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FAYDEAU DE BROU ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Décembre mil sept cent soixante-deux, & de notre Règne le quarante-huitième.

Par le Roi en son Conseil,
LEBEGUE.

Registré sur le Registre IV de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 801, fol. 357, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1705. A Paris le 7 Décembre 1762.

LEBRETON, Syndic.

De l'Imprimerie de BUTARD, à la Vérité.

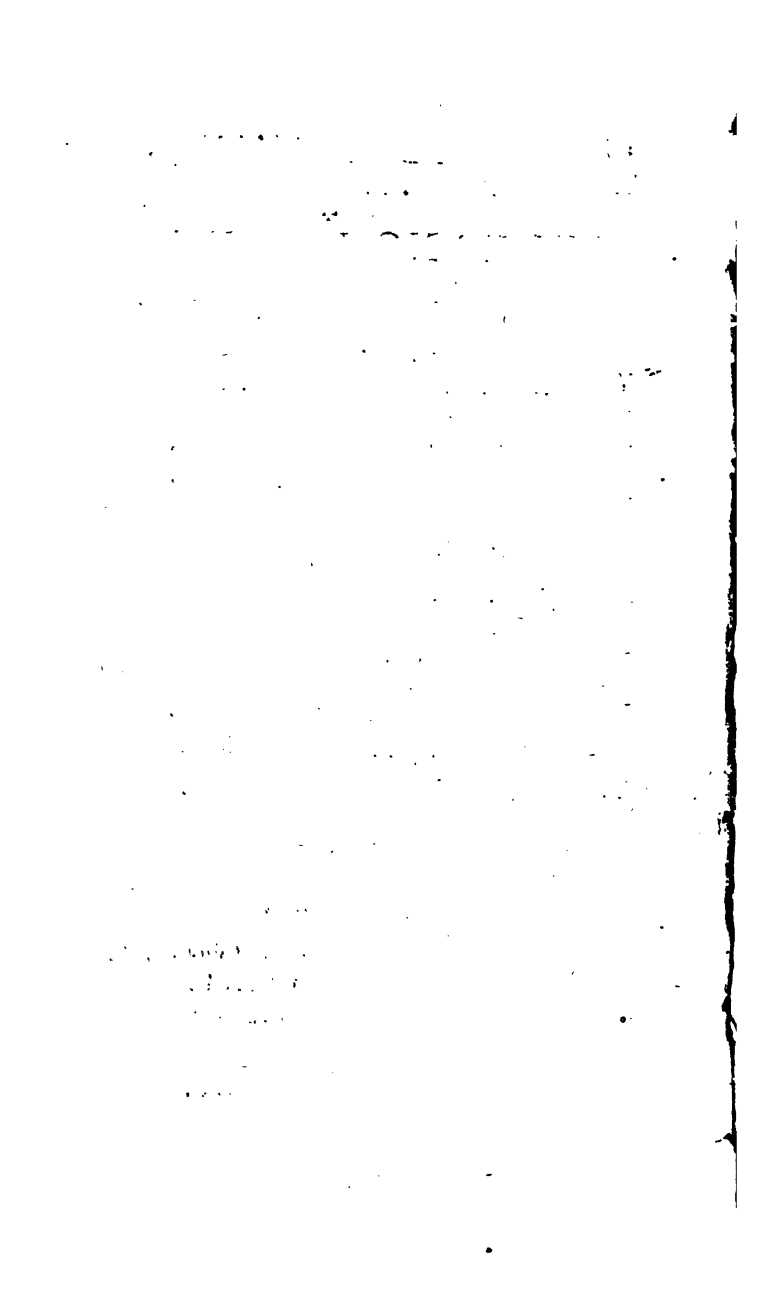


LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez *DESSAIN* Junior,
1763.

- L**A Mort d'Adam, Tragédie, traduite de
l'Allemand, *in-12. fig.* 1 liv. 10 f.
Le Joueur, Tragédie Bourgeoise, traduit de
l'Anglois, *in-12.* 1 liv. 10 f.
Vie de Philippe Strozzi, traduite du Toscan,
in-12. 2 liv. 10 f.
Odes Anacréontiques de M. de Sauvigny,
in-12. 1 liv. 10 f.
Régime de vivre de Pythagore, traduit de
l'Italien, *in-8^e.* 2 liv. 10 f.
Recherches sur la maniere d'agir de la Saignée,
par M. David, *in-12.* 2 l. 10 f.
Lettres sur l'Enthousiasme, *in-12. br.* 1 l. 10 f.

*Le même Libraire fait vente & prise de
Bibliothèques, les achete en entier ou en partie.*



INTRODUCTION

TO THE

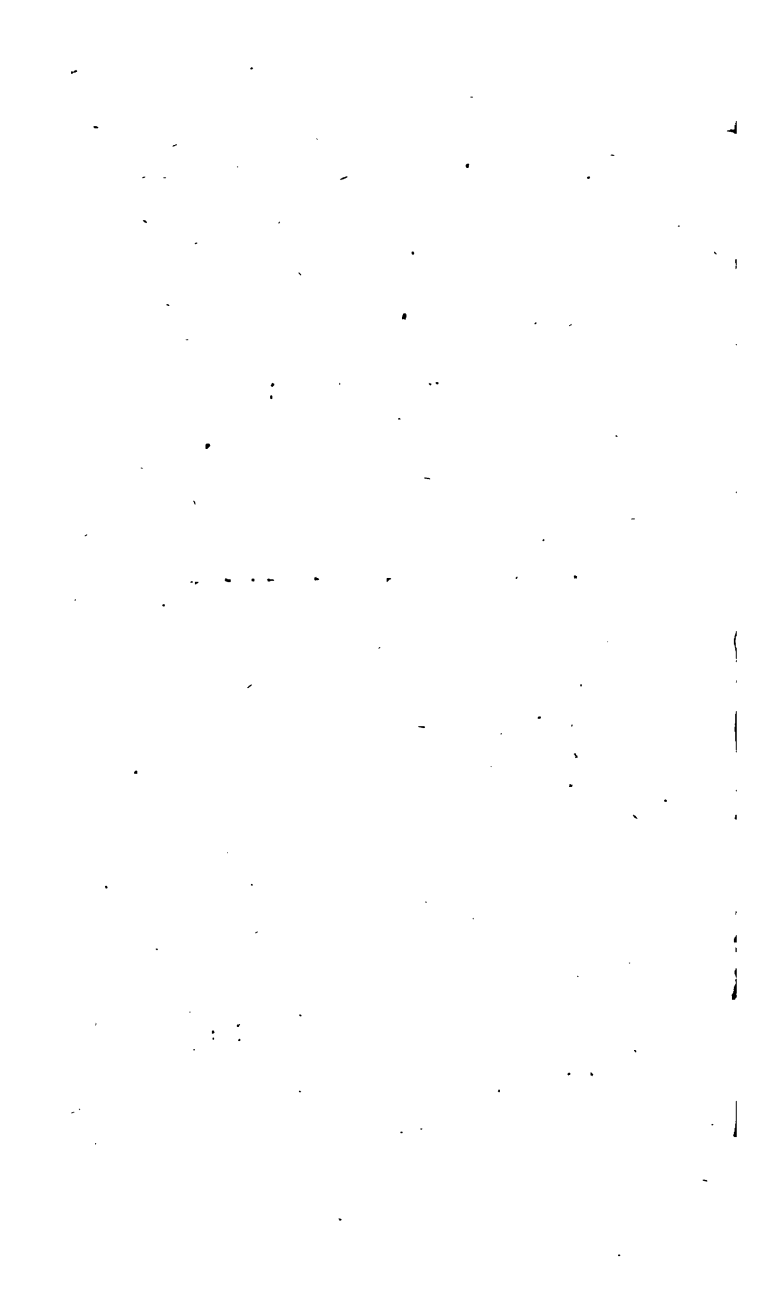
ART of THINKING.

per Henry Home Ltd 1/2/11.

INTRODUCTION
TO THE
ART of THINKING.

Henry Holmes Holmes

EDINBURGH:
Printed for A. KINCAID and J. BELL.
MDCCLXI.



P R E F A C E.

EDUCATION, though of great importance to the public, as well as to individuals, is no where carried on in any perfect manner. Upon the revival of arts and sciences in Europe, the learned languages, being the only inlets to knowledge, occupied almost the whole time that commonly can be spared for education. These languages are and will always be extremely ornamental; but though they have become less essential to education than formerly, yet the same plan continues without much variation. We never think of making improvements, because custom and familiarity hide the defects of the established plan.

THE faculty of reflecting and forming general observations, is capable

vi P R E F A C E.

pable of great improvements by proper exercise. This branch of education, though capital, is not cultivated with due care. Nature, in her course, begins with particulars, and ascends gradually, to what is general and abstract. But nature is ill seconded in the ordinary course of education. We are first employed, it is true, in languages, geography, history, natural philosophy, subjects that deal in particulars. But, at one bound, we are carried to the most abstract studies; logics, for example, and metaphysics. These indeed give exercise to the reasoning faculty; but it will not be said that they are the best qualified for initiating a young person in the art of reasoning. Their obscurity and intricacy unfit them for that office. Here then is evidently a void, which must be filled up, if we wish that education should be successful. To improve the faculty of abstracting,

P R E F A C E. vii

abstracting, and gradually to lead us from particular facts to general propositions, the tender mind ought at first to be exercised in observations of the simplest kind, such as may easily be comprehended. To that end, the subject ought, by all means, to be familiar ; and it ought also to be agreeable and instructive.

In the present collection, human nature is chosen for the subject ; because it is of all the most familiar, and not less instructive than familiar. In this subject, there are indeed many intricate parts, that require the maturest understanding. But this little essay is confined to the rudiments of the science, and no maxim or observation is admitted, but what is plain and easily apprehended. Apothegms that resolve into a play of words, which swell every collection ancient and modern, are carefully rejected.

Witticisms

viii P R E F A C E.

Witticisms may be indulged for the sake of recreation ; but they are improper where instruction is the aim.

BUT, as said, it is not sufficient that the subject be familiar and instructive ; it ought also to be agreeable, in order to attract young minds. Unconnected maxims, however instructive, will not in youth be relished without seasoning ; and as the best seasoning for such a work, are stories and fables, a number of them are here selected with some care. These serve not only to attract a young reader, but are in reality the finest illustrations that can be given of abstract truths.

FABLES in Æsop's manner tend no doubt to instruction when they suggest some moral truth ; and accordingly place is here given to such of them as contain an obvious moral. I am however

P R E F A C E. ix

ever far from thinking such fables the most proper in the dawn of reason ; for to disguise men under the mask of goats and bulls, tends to little other purpose than to obscure the moral instruction. Stories, real or invented, where persons are introduced in their native appearance, serve much better for illustration ; and of such accordingly I have not been sparing.

THERE is another reason, still more weighty, for preferring stories of this kind. If they improve the understanding, they more eminently improve the heart. Incidents that move the passions make a deep impression, especially upon young minds. And where virtue and vice are delineated, with the consequences they naturally produce, such impressions have a wonderful good effect ; they confirm us in virtue, and deter

x P R E F A C E.

deter us from vice. This indeed is the most illustrious branch of education; but as it falls not under the present plan, I must deny myself the satisfaction of expatiating upon it.

THIS trifle was compiled with a private view, and it proved of some use. But if in any degree useful, why should it lurk in a corner? It will be substantially useful, if it but move others to labour upon the same plan. Education may well be deemed one of the capital articles of government. It is intitled to the nursing care of the legislature; for no state ever long flourished, where education was neglected. And even in a private view, not a single branch of it is below the attention of the gravest writer.

C O N -

C O N T E N T S.

C H A P. I.

Pag.

Observations tending to explain human nature, — — — I

C H A P. II.

Prejudices and biases founded on human nature, — — — 34

C H A P. III.

Peculiarities that depend on character and condition, — — — 41

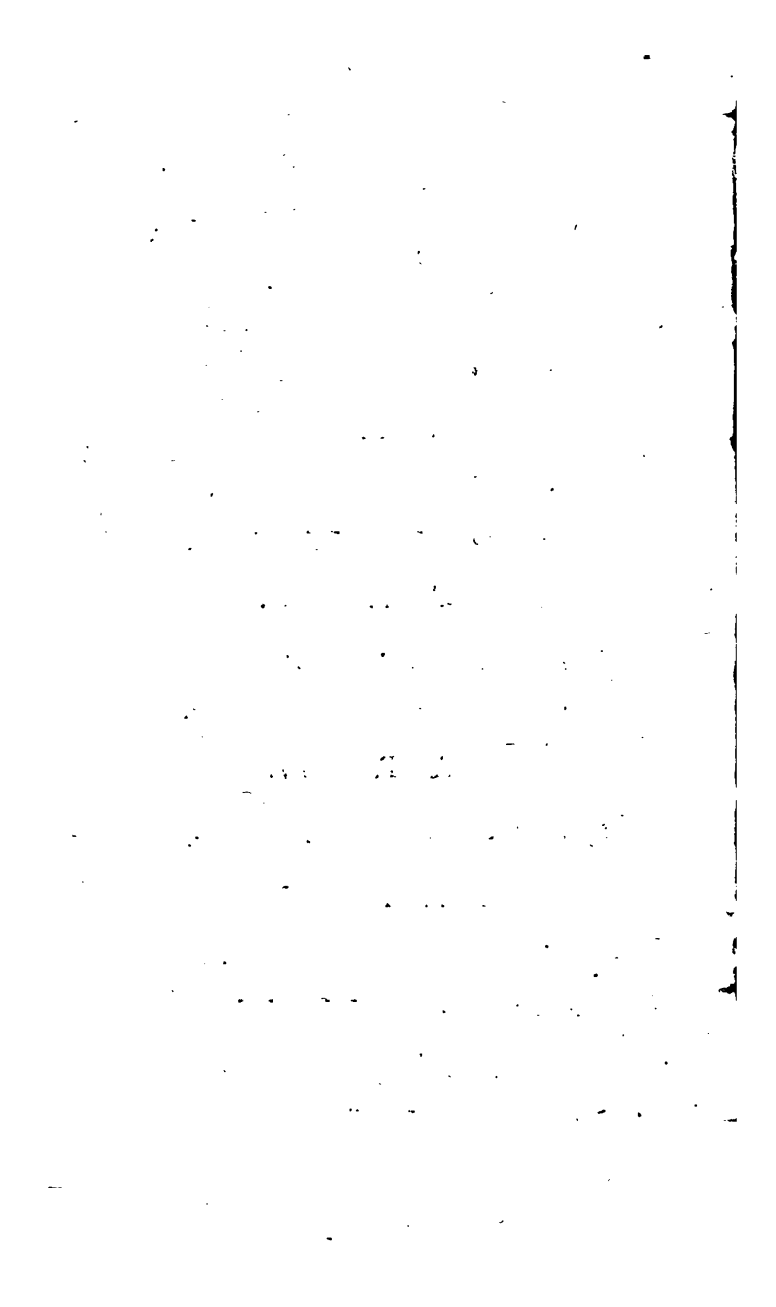
C H A P. IV.

Rules for the conduct of life, — — 46

C H A P. V.

Exhortations to virtue, and dissuaves from vice, — — — 68

Illustrations, historical and allegorical, — — — — 83



INTRODUCTION

TO THE

ART of THINKING.

CHAPTER I

Observations tending to explain human nature.

Nature of Man.

MANKIND through all ages have been the same: the first times beheld first the present vices. Yet who would imagine, that there is such contrariety even in the same character? It was Nero, who signing a sentence against a criminal, wished to the gods he could not write.

A

Principle

Principle of Liberty.

1. So fond of liberty is man, that to restrain him from any thing, however indifferent, is sufficient to make that thing an object of desire.

Principle of Society.

So prone is man to society, and so happy in it, that to relish perpetual solitude, one must be an angel or a brute.

2. In a solitary state no creature is more timid than man; in society, none more bold.

Every one partakes of the honour that is bestowed upon the worthy.

Moral Sense.

3. No man ever did a designed injury to another, without doing a greater to himself.

Man's chief good is an upright mind, which no earthly power can bestow, nor take from him.

If you should escape the censure of others, hope not to escape your own.

No man is thoroughly condemned by others, but who is first condemned by himself.

A

A man is more unhappy in reproaching himself when guilty, than in being reproached by others when innocent.

The evil I bring upon myself is the hardest to bear.

Seldom is a man so wicked but he will 4.
endeavour to reconcile, if possible, his actions with his duty. But such chicaning will not lay his conscience asleep. It will notwithstanding haunt him like a ghost, and frighten him out of his wits.

In great crimes, the man's own con- 5.
science proves often to be the strongest witness against him.

Our powers and faculties much limited.

It is a true observation, that no man ever excelled in two different arts. It is as certain, there never was a man, who might not have excelled in some one art. How is it then that their number is so scanty? Plainly from the folly of deeming ourselves capable of every thing, and of despising what costs us least trouble.

We are often mistaken for men of pleasure, because we are not men of business; and for men of business, because we are not men of pleasure. A great genius finds leisure for both; an inferior genius for neither.

Those who have great application to trifles, have seldom a capacity for matters of importance.

Pain affects us more than pleasure.

Happiness is less valued when we possess it, than when we have lost it.

Different pains compared.

6. The pains of the mind are harder to bear than those of the body.

Passion.

A passion that ingrosses the mind, leaves no room for any other.

The plainest man animated with passion,
affects

affects us more than the greatest orator without it.

We ought to distrust our passions, even when they appear the most reasonable.

Our opinions swayed more by feeling than by argument.

Every man esteems his own misfortune 7. the greatest.

The present misfortune is always deemed the greatest: And therefore small causes are sufficient to make a man uneasy, when great ones are not in the way.

That reason which is favourable to our 9. desires, appears always the best.

Change of condition begets new passions, 10. and consequently new opinions.

In matters of demonstration, it argues a weakness of judgment to differ: not so in matters of opinion; for these are influenced by affection perhaps more than by reason. A plain man, sincere and credulous, will build upon very weak testimony; while the diffident and suspicious will scarce be satisfied with the strongest. It is the pro-

vince of reason and experience to correct these extremes.

11. It is idle as well as absurd, to impose our opinions upon others. The same ground of conviction operates differently on the same man in different circumstances, and on different men in the same circumstances.

12. A man is no sooner found less guilty than expected, but he is concluded more innocent than he is.

13. Slight persecution makes converts: severe persecution, on the contrary, hardens the heart against all conviction.

We judge of most things by comparison.

A man does but faintly relish that felicity which costs him nothing: Happy they whom pain leads to pleasure.

Joy suggests pleasant thoughts, and grief those that are melancholy.

A new sorrow recalls all the former.

A man is always in a hurry to defend
his weak side.

It is in some measure pleading guilty, to
be over hasty or solicitous in making a
defence.

He acknowledges the fact, who turns
angry at an aspersiön.

Who incessantly vaunts of his probity and
honour, and swears to gain belief, has not
even the art of counterfeiting.

Custom.

Custom is the great leveller. It corrects
the inequality of fortune, by lessening e-
qually the pleasures of the prince, and the
pains of the peasant.

Chuse what is the most fit, custom will
make it the most agreeable.

Custom bestows ease and confidence e- 14.
ven in the middle of dangers.

Our opinions are greatly influenced by 15.
custom.

Magnanimity.

Magnanimity.

A great mind will neither give an affront, nor bear it.

16. A firm mind becomes rather more inflexible by poverty. If any thing can mollify and render it more sociable, it must be prosperity.

Courage.

Who hath not courage to revenge, will never find generosity to forgive.

Cowards die many times: the valiant never taste of death but once.

Fear.

An unknown evil is the most terrible.

Ignorance is the mother of fear, as well as of admiration. A man intimately acquainted with the nature of things, has seldom occasion to be astonished.

Men of a fearful temper are prone to suspicion and cruelty.

Fear

Fear begets apprehension, the parent of suspicion ; and suspicion begets hatred and revenge.

There is scarce a passion, but is able to 17. conquer the fear of death : revenge, love, ambition, grief, all triumph over it. Death, then, should be no such terrible enemy, when it submits to so many conquerors.

He must fear many whom many fear.

Chearfulness.

A cheerful countenance betokens a good heart.

I love wisdom that is gay and civilized. Harshness and austerity are unnatural, and therefore to be suspected.

In the cheerfulness of life, death is 18. least terrible.

In those gentlemen whom the world forsooth calls wise and solid, there is generally either a moroseness that persecutes, or a dulness that tires you. If the good sense they boast of, happen to be serviceable to you once in your life, it is so impertinent as to disturb you every day.

Modesty.

Modesty.

It is pure hypocrisy in a man of quality to decline the place due to his rank: it costs him nothing to take the lowest seat, when he is sure the highest will be pressed upon him. Modesty shows greater resignation in those of middle rank: if they throw themselves among the croud, if they take up with a disadvantageous situation, they are sure to remain there; they may be squeezed to pieces, there is no mortal to take notice of them.

Prudence.

Few accidents are so unhappy but may be mended by prudence: few so unhappy but may be ruined by imprudence.

Candour, Dissimulation.

It betokens as great a soul to be capable of owning a fault, as to be incapable of committing it.

Hypocrisy

Hypocrisy is a homage that vice pays to virtue.

It is more difficult to dissemble the sentiments one has, than to feign those he has not.

It is harder than is commonly thought, to dissemble with those we despise.

Ambition.

Ambition is one of those passions that is never to be satisfied. It swells gradually with success; and every acquisition serves but as a spur to further attempts.

Pride.

None are so invincible as your half-witted people: they know just enough to excite their pride, not enough to cure it.

A proud man is like Nebuchadnezzar: he sets up his image to be worshipped by all.

A man of merit in place, is never troublesome by his pride. He is not elated with the post he fills, because of a greater
he

he has not, of which he knows himself worthy.

Anxiety and constraint are the constant attendants of pride.

The same littleness of soul that makes a man despise inferiors, and trample on them, makes him abjectly obsequious to superiors.

Pride, which raises a man in his own opinion above his equals, is easily disobliged, but not easily obliged; favours from inferiors being conceived as duties, omissions as crimes. The vain are easily obliged, and as easily disobliged. It is a rare case to meet with one that is easily obliged, but not easily disobliged; because few have a less opinion of themselves than they deserve. To those only it belongs who are possessed of thorough good sense, not to be easily obliged nor easily disobliged.

Pride is worse to bear than cruelty.

Pride, more than defect of judgment, breeds opposition to established principles. We chuse rather to lead than to follow.

Vanity.

Vanity.

Self-conceit is none of the smallest blessings from heaven.

Vanity, where it makes a man value himself upon good actions, is no despicable quality.

The good humour of some, is owing to an inexhaustible fund of self-conceit.

Flattery is a false coin, which our vanity makes current.

We fancy that we hate flattery when we only hate the manner of it.

Generally we speak ill of others, rather out of vanity than malice.

Avarice.

Money stimulates avarice, does not satisfy it. 20.

The miser is a friend to none, but a bitter enemy to himself.

Affectation.

Men make themselves ridiculous, not so
B much

much by the qualities they have, as by the affectation of those they have not.

Positiveness.

He who deals in blaming others for being positive, gives them their revenge, for they conclude him so.

A dogmatical tone is a sure sign of ignorance. I am fond to dictate to others what I have learnt a moment before; and because it is new to me, I conclude it is so to all the world. Knowledge thoroughly digested becomes habitual: the possessor by degrees forgets, that things now so familiar were ever unknown to himself or to others. The vanity of novelty is gone, and he talks of the most abstruse points, with coolness and indifference.

Loquacity.

He generally talks most who has least to say.

He that says all he knows, will readily say what he doth not know.

There

There is who is witty, and instructs many, and yet is unprofitable to himself. Such is wise in words, but foolish in deeds.

To say little and perform much, is the characteristic of a great mind.

As the climbing up of a sandy hill is to the aged, so is a wife full of words to a quiet man.

Industry.

A man who gives his children a habit of industry, provides for them better than by giving them a stock of money.

Justice and Injustice.

Weighty is the anger of the righteous.
He threatens many who injures one.

Benevolence.

Benevolence is allied to few vices; selfishness to fewer virtues.

Mistake not the selfish, as if they only understood their own interest. On the con-

trary, none err more widely from it. The good-natured man is the truly selfish. Benevolence procures a stock of friends and well-wishers, of greater value than a stock of money. These will be of constant use and satisfaction: many times they bring relief in pinching necessity, when riches prove vain and unserviceable.

Gratitude.

Faith and gratitude are mostly to be expected from those of your own rank.

22. To the grateful every favour becomes double; the ungrateful lose the single through the pain of a return.

Wrongs are engraved on marble, benefits on sand. They are sometimes acknowledged, rarely requited.

He who complains heavily of favours withheld, will be ungrateful when they are bestowed. The man who cannot distinguish liberality from justice, will never think himself bound to be grateful.

You may sooner expect a favour from
him.

him who has already done you one, than from him to whom you have done it

It is hard to find one that a man of spirit would be obliged to. For some men are as fordid in bestowing favours as in making bargains. They expect profit equally from both.

Too great hurry in repaying an obligation is a species of ingratitude.

Friendship.

Entire friends are like two souls in one body : they can give or receive nothing ; all is common betwixt them. Cares and good offices do not even merit to be put to account : names that denote division and difference, such as, benefits, obligation, intreaties, thanks, gratitude, are odious to them.

Something to be wished like home that is not home, like alone that is not alone, found in a friend only, or in his house.

A fordid mind is incapable of friendship.

It is not easy to love those we do not e-

steem. It is harder still to love those who have more merit than we have.

23. The difficulty is not so great to die for a friend, as to find a friend worth dying for:

Beware equally of a sudden friend, and a slow enemy.

The friendship that is formed insensibly, and without professing much, is generally lasting.

You are not to believe a professing friend, more than a threatening enemy. As no man intends mischief who forewarns you of it, so no man will serve you who says he is your servant.

Few have the courage to correct their friends, because few have the courage to suffer correction.

24. The boldest attempt of friendship is not when we discover our failings to our friend, but when we discover to him his own.

It is more difficult to give judgment betwixt friends than betwixt enemies.

25. Breach of friendship begets the bitterest enmity.

Love.

Love.

Nothing more excites to every thing 26.
noble and generous, than virtuous love.

That love which increases by degrees, is so like friendship, that it can never be violent.

When a man has a passion for an ill-favoured woman, it must needs be violent.

Men often go from love to ambition, but seldom return from ambition to love.

You may find many women who never were engaged in any gallantry; but it is rare to find a woman who never was engaged but in one.

In the first passion, women have commonly an affection for the lover: afterwards they love for the pleasure of loving.

The beginning of love is in the power of every one: to put an end to it, in the power of none.

Absence cools moderate love, but inflames what is violent; just as the wind blows out a candle, but kindles a fire.

Coldness in friendship has generally a
cause:

cause: in love there is commonly no other reason for loving no more, than having loved too much. Decay of love, as well as its commencement, appear from the trouble and confusion lovers are in when left together.

There is no reason for blaming inconstancy as a crime. It is no more in one's power to love or not to love, than to be in health or out of order. All that can be demanded from the fickle is, to acknowledge their change, and not to add deceit to inconstancy.

True love is more frequent than true friendship.

27. As nice as we are in love, we forgive more faults in that than in friendship. Expostulations betwixt friends end generally ill, but well betwixt lovers.

If one may judge of love by many of its effects, it resembles hatred more than friendship.

Favourites.

Favourites.

Show me a weak prince, I'll show you his favourites.

The great grow weary of favourites, 28. when they have nothing more to bestow on them:

Hatred against favourites proceeds from the love of favour, and is envy in disguise.

Resentment.

Unjust resentment is always the fiercest. 29.

It is a miserable thing to be injured by one of whom we dare not complain.

Nothing more easy than to do mischief: nothing more difficult than to suffer without complaining.

Hatred.

It is an ordinary good to be loved by all sorts of people; but a great evil to have one enemy: So much a stronger passion
is

is hatred than love, and so much more opportunity is there of doing ill than good.

When we hate too violently, we make a meaner figure than those we hate.

Envy.

30. Envy flames highest against one of the same rank and condition.

31. An envious man will sacrifice his own interest to ruin another.

He bears envy best, who is either courageous or happy.

32. Envy cannot exist in perfection without a secret esteem of the person envied.

Self-partiality.

33. Every man, however little, makes a figure in his own eyes.

If we did not first flatter ourselves, the flattery of others would not hurt us.

34. Self-partiality hides from us those very faults in ourselves which we see and blame in others.

Our enemies approach nearer truth in the judgment

judgment they form of us, than we ourselves do.

The coward reckons himself cautious, the miser frugal.

Ingratitude is of all crimes what in ourselves we account the most venial, in others the most unpardonable.

Men generally put a greater value upon the favours they bestow, than upon those they receive.

A man will lay hold of any pretext to 35.
lay his faults upon another.

It is as hard to be wise in one's own concern, as it is easy in the concern of another.

To laugh at men of humour, is the privilege of the serious blockhead.

None are more loath to take a jest, than they who are the most forward to bestow it.

He that trusts the most to himself, is but the more easily deceived, because he thinks he cannot be deceived.

Were wisdom to be sold, she would give no price : every man is satisfied with the share he has from Nature.

Praise,

Praise, Blame.

How comes it that man, so much a self-admirer, should regard more the opinion of the world than his own? If by some deity we were commanded to declare publicly every secret intention of our hearts, how should we abhor the dire necessity? Is it that we are more afraid of an evil reputation, than of an evil conscience?

We take less pains to be virtuous, than to persuade the world that we are.

Men are not always averse to discover their failings. One complains of the badness of his memory, satisfied to give you a hint of his judgment. You need not be afraid of accusing one for heedlessness; for his want of attention to trifles, supposes that his application is wholly bestowed upon matters of importance. A man of great genius fortified with extensive experience, may safely say, that he knows no book, and that he has quite neglected his studies.

It shows a littleness of mind, and a consciousness of inward defect, to be at pains
to

to gain consideration by expense and show.

Who would preserve the admiration of the public, must carefully conceal the measure of his capacity. As a river strikes us with dread only while we are ignorant of its ford, so a man attracts our veneration only while the bounds of his ability are undiscovered. It is our fancy of the vastness of his merit, that bestows on him esteem and pre-eminence.

It is difficult to possess great fame and great ease at the same time. Fame, like fire, is with difficulty kindled, is easily increased, but dies away if not continually fed. To preserve fame alive, every enterprise ought to be a pledge of others, so as to keep mankind in constant expectation.

Nothing so uncertain as general reputation. A man injures me from humour, passion, or interest; hates me because he has injured me; and speaks ill of me because he hates me.

A small infidelity to ourselves, takes more from our esteem than a great one to others. A small favour to ourselves will weigh more than a great one to others. How

C precarious

precarious must the opinions of men be of one another?

Those who are the most faulty, are the most prone to find faults in others.

Those who are incapable of doing wrong, are little apt to suspect others.

All the world is plagued with cold jesters: we tread every where upon such insects. A good jester is uncommon; and even he who is born such, finds it a hard task to maintain his character long; for he that makes others laugh, seldom makes himself be esteemed.

The number of offenders lessens the disgrace of the crime; for a common reproach is no reproach. Hence in populous cities, the frequency of adultery, drunkenness, robbery.

True praise is frequently the lot of the humble; false praise is always confined to the great.

Prosperity, Adversity.

Who is insolent in prosperity, will in adversity be faint-hearted.

Bear

Bear adversity, that you may learn to 36.
bear prosperity. Adversity never distressed
any one, whom prosperity did not blind.

Who cannot bear great affliction, will ne-
ver bear small.

Nothing is so apt to corrupt the heart as 37.
sudden exaltation.

Adversity is the best school of virtue. 38.

The more a man is exalted, the more 39.
liable he is to a reverse of fortune.

Reproof in adversity hath a double sting.

Regulation of our desires.

Seldom would we desire with ardour,
were we thoroughly acquainted with what
we desire.

Who is allowed more liberty than is rea-
sonable, will desire more than is allowed.

Many lose the relish of what they possess,
by desiring what they possess not.

The rich are generally the most neces-
sitous.

It is far more easy to suppress the first
impure desire, than to satisfy all that fol-
low.

In all well-instituted commonwealths, care has been taken to limit mens possessions. There are many reasons, and one in particular which is not often considered, that when bounds are set to our desires by having as much as the laws will permit, private interest is at an end, and we have no remaining occupation but to take care of the public.

— The practice that came to prevail in Rome, of distributing magistracies without respect to age, was a wide step towards the ruin of that commonwealth. They who in youth tasted of supreme honours, had nothing left them to desire, but a continuance of the same for life. The desire was inflamed by obstructions in the constitution of the state. These obstructions could not be surmounted, but by trampling upon the laws. The great men went to arms, and the commonwealth was annihilated.

Happiness and misery depend mostly
on ourselves.

It is not what we possess that makes us
happy,

happy, but what we enjoy : it is not what we want that gives us pain, but what we desire. In desiring nothing, one is just as happy, as he who has all conveniencies. How many things may there be wanting to the greatest prince?

To sleep in health and wake in plenty ; to live in the esteem and affection of every one : what is wanting to make such a one happy? Why, contentment. No wonder then so many are miserable.

If you live according to nature, you'll seldom be poor ; if according to opinion, never rich.

Poverty falls heavy upon him only who esteems it a misfortune.

Adversity borrows its sharpest sting from our impatience.

Those who are the most in love with the world, are the most sensibly jilted by it.

Virtue and good behaviour are naturally productive of good fortune. 406

Our good and evil proceed from ourselves. Death appeared terrible to Cicero, indifferent to Socrates, desirable to Cato.

Against the traverses of fortune, which

put us out of humour with the world, a solid attachment to virtue and philosophy is our only shield.

The man whom no body pleases, is more unhappy than he whom no body is pleased with.

The most unhappy of all men is he who believes himself to be so.

Education.

41. Men commonly owe their virtue or their vice to education as much as to nature.

Plato reproving a young man for playing at some childish game; You chide me, says the youth, for a trifling fault. Custom, replied the philosopher, is no trifle. And, adds Montaigne, he was in the right; for our vices begin in infancy.

There is no such fop as my young master of his lady-mother's making. She blows him up with self-conceit, and there he stops. She makes a man of him at twelve, and a boy all his life after.

To women that have been conversant in the world, a gardener is a gardener, and a mason

maſon a maſon. To thoſe who have been bred in a retired way, a gardener is a man, and a maſon is a man. And then every thing proves a temptation to thoſe who are afraid.

Peculiarities of age and ſex.

The young are ſlaves to novelty, the old to cuſtom.

No preacher is ſo ſucceſſful as time. It gives a turn of thought to the aged, which it was impoſſible to inſpire while they were young.

Friendſhip, love, benevolence, pity, and all the ſocial paſſions which figure in the generous warmth of youth, loſe ground inſenſibly upon the approach of age; while the ſelfiſh paſſions are continually gaining ground; witneſs paſſimony in particular. Hence Ariſtotle well obſerves, that friendſhip among the old is founded more frequently upon intereſt, than upon affection.

The errors of young men are the ruin of buſineſs: the errors of old age have no worſe

worse consequence than to delay or prevent things from being done.

Unmarried men are the best friends, the best masters, the best servants, but not always the best subjects; a wife and children being hostages to the public.

Women engage themselves to the men by the favours they grant: men disengage themselves from the women by the favours they receive.

Government.

However desirable authority may appear, yet, considering the weakness of man, and the intricacies of government, it is more agreeable to the nature of most men to follow than to lead. It gives great ease to have our road traced out, in which we may walk at leisure, not burdened with the concerns of others.

As the councils of a commonwealth are generally more public than those of a monarchy; so, generally, they are more fair and honest.

A disinterested love for one's country can only subsist in small republics. This affection

affection lessens as it is extended; and in a great state vanisheth.

Cruel laws may depopulate a city, but will scarce reform it.

It is an observation of Thucydides, that men are more enraged at an unjust judgment, than at a private act of violence.

Our imaginary wants, which, in number, far exceed the real, arise from viewing others in a better condition than ourselves. Hence in a state where all are equally oppressed without any respect of persons, there shall be less discontent and heartburnings, than in a milder government, where the subjects are unequally burdened.

Courtier.

All the skill of a court, is to follow the prince's present humour, talk the present language, serve the present turn, and make use of the present interest for advancement.

There is no other study in the court of princes, but how to please; because there a man makes his fortune by making himself agreeable. Hence it comes, that courtiers
are

are so polished. But in towns and republics, where men advance their fortune by labour and industry, the last of their cares is to be agreeable ; and it is that which keeps them so clownish.

C H A P. II.

Prejudices and biases founded on human nature.

WE esteem things according to their intrinsic merit : it is strange man should be an exception. We prize a horse for his strength and courage, not for his furniture. We prize a man for his sumptuous palace, his great train, his vast revenue ; yet these are his furniture, not his mind.

The riches, nay the dress of the speaker, will recommend the most trifling thoughts : his motions and grimaces appear of importance. It cannot be, we think, but that the man who enjoys so many posts and preferments,

ferments, who is so haughty and high-spirited, must know more than the common people.

Let a man of the most moderate parts be raised to an exalted station, and our heart comes to be insensibly filled with awe, distance, and respect. Let him sink down again among the croud, and we are surprised what hath become of his good qualities and imagined worth.

Let not the pomp that surrounds great men dazzle your understanding. The prince, so magnificent in the splendour of a court, appears behind the curtain but a common man. Irresolution and care haunt him as much as another, and fear lays hold of him in the midst of his guards.

The true conveniencies of life are common to the king with his meanest subject. The king's sleep is not sweeter, nor his appetite better.

A rich man cannot enjoy a sound mind nor a sound body, without exercise and abstinence; and yet these are truly the worst ingredients of poverty.

The pomp which distinguishes the great
man

man from the mob, defends him not from the fever nor from grief. Give a prince all the names of majesty that are found in a folio dictionary, the first attack of the gout will make him forget his palace and his guards. If he be in choler, will his principedom secure him from turning pale and gnashing his teeth like a fool? The smallest prick of a nail, the slightest passion of the soul, is capable to make tasteless the monarchy of the world.

Leisure and solitude, the most valuable blessings that riches can procure, are avoided by the opulent; who, weary of themselves, fly to company and business for relief. Where then lies the advantage of riches over poverty?

Wisdom is better than riches; nevertheless the poor man's wisdom is despised, and his words are not heard.

A civility from a superior is equivalent to a real service by an equal: how much, then, is it the interest of the great to be affable?

The least coldness or incivility from our betters, makes us hate them. But they
need

need not be in pain ; the first smile sets all to rights.

Weak mortal ! a great man in his passion calls your friend a fool. I do not pretend you should tell him he is mistaken, I only beg you to think so.

To gain a breach, conduct an embassy, govern a people, are shining actions. To sell, pay, love, hate, laugh, rejoice, converse, properly or honestly, to be firm to a true interest, to be fair and candid, are things more rare, more difficult, and yet less conspicuous.

The virtue of Alexander appears to me less vigorous than that of Socrates. Socrates in Alexander's place I can readily conceive : Alexander in that of Socrates I cannot. Alexander will tell you, he can subdue the world : it was a greater work in Socrates to fulfill the whole duties of nature. Worth consists most, not in great, but in good actions.

We are apt to reckon as nothing the virtues of the heart, while we idolize the talents of the body or mind. One shall say of himself coldly, and without thinking to

D offend

offend modesty, that he is constant, faithful, honest, grateful; yet dare not acknowledge that he has vivacity, or that he has white teeth, or a good complexion.

Beauty of mind, firmness of soul, disinterestedness, extensive capacity, make real merit. And yet they are not the aptest to raise admiration. I have known an advice given by a man of figure, which would have proved the ruin of a great state: I have known a contrary one followed after mature deliberation, that proved its preservation, without so much reputation to the author, as he would have gained by defeating a party of six hundred horse. Events of this kind strike the eye and imagination of every one: good sense and refined policy are obvious to few, because they are not discovered but by a train of reflection.

Cry to the multitude, There goes a learned man; every one is struck with admiration and respect. Cry, There goes a good man; no mortal regards. We are curious to know whether he understand Latin and Greek; but whether he have become a better man, no body inquires. Yet one should
 imagine,

imagine, the principal end of learning, is not merely to know, but to know for some end or purpose.

To how many stupid souls, has a cold silent mien procured the opinion of capacity?

It is a common failing, that one will sooner renounce a large sum owing to him, than give a small sum out of his hand.

Guicciardin observes, that prodigality in kings, though accompanied with avarice and extortion, is more praised, than parsimony, though accompanied with justice.

Nothing mends a man's character so much as death. Is it that he grows better toward his latter end? By no means. But circumstances are changed: emulation and envy are at an end, and compassion has taken possession. It belongs to the generous and impartial heart, to consider others in the same light as if they were dead. But this is a rule too severe for the generality. It is much if one observe it with regard to his companions.

The admiration bestowed on former
D 2 times,

times, is the bias of all times. The golden age never was the present age.

Things remote, whether in time or place, make little impression. A small reward will satisfy a great service long past. Artful people therefore never pay beforehand, or while the work is fresh in memory. The interest of their money, is not the only thing that is saved by such delay.

Report gives more scope to the imagination than ocular inspection. Had we been present when Caligula's horse was made a consul, we would have been less astonished, than we are by the historical relation.

The more powerful, though it is he that is injured, is commonly deemed the aggressor.

Death, whether it regard ourselves or others, appears less terrible in war, than at home. The cries of women and children, friends in anguish, a dark room, dim tapers, priests and physicians, are what affect us the most on deathbed. Behold us already more than half dead and buried.

CHAP.

C H A P. III.

Peculiarities that depend on
character and condition.

THE easiness and indifference of some persons hath an air of weakness, readily misapprehended for want of courage; especially on ordinary occasions, which are not of importance to disturb their quiet. But let these same persons be engaged in some interesting scene, what will make a noise in the world, and glory will soon discover their true temper.

Unacquaintedness with danger, makes the fiery brave, the phlegmatic fearful. This apprehends too much, that too little.

Some run headlong into danger, because they have not courage to wait for it.

The irresolute never prosecute their views, so long as they have any excuse left for delaying.

When it becomes necessary for the irresolute to act, they feel a great difference

betwixt inclination and will, betwixt will and resolution, betwixt resolution and the choice of proper means, and betwixt this choice and the proceeding to action.

A man is never entirely ingrossed by pleasure, who can mix business with it. He quits and retakes it at will; and in the use he makes of it, finds a relaxation of mind, not a dangerous charm to corrupt him. It is not so with the austere and rigid; who, whenever by a change of circumstances, they taste of voluptuousness, are enchanted with its sweets; and nature being in them wearied with hardships and inconveniencies, abandons itself wholly to delight. They contract an aversion to the severities of their past life; what appeared virtuous, now appears gross and morose: and the soul which imagines itself to be undeceived of an old error, is enchanted with its new state.

Some persons are with their friends, as the generality of women with their lovers; whatever services you have done them, they cease to love you when you cease to please them: disgusted also, like them, with
long

long acquaintance, they are fond of the pleasures of a new friendship.

It is a miserable state, to have few things to desire and many to fear ; and yet that is commonly the much-envied case of princes. Without desire, the mind languishes ; with fear, it never can be serene.

The honour received by princes from their dependents, is not true honour ; the respect is paid to the royalty, not to the man. Grandeur deprives a prince of the liberal commerce of society : he sees no face about him without a mask.

With respect to the opulent, the greatest pleasures of sense turn disgustful by excess, or grow languid for want of difficulty.

Men in high prosperity are in a ticklish state ; many accidents to disorder and discompose, few to please.

One would hardly wish for uninterrupted prosperity, when he reflects, that pride, anger, vain-glory, and detraction, are its ordinary attendants.

The enjoyments of a plentiful fortune, and the gladness of prosperity, furnish so much mirth, that it is common to see an exuberant

exuberant laugh bestowed upon a monkey, a dwarf, or upon a cold jest. But men of inferior fortunes, laugh not but where there is occasion.

It is folly to trust to the gratitude of men in high station. What they receive, is considered as a service, not a favour. Nor is this surprising. The natural intercourse certainly is, that superiors should bestow, and inferiors be thankful.

It is a showy thing, to build a palace, lay out a garden, or appoint an equipage. This the great understand, this they pique themselves upon. But to fill a heart with joy, restore content to the afflicted, or relieve the necessitous, these fall not within the reach of their five senses; they do not comprehend, they have no relish for such actions.

An ancient philosopher observed, that the sons of princes learned nothing to purpose but to manage the great horse, which knows not to flatter, but will as readily throw the king as the peasant.

Inlist me among the troops a private
man,

man, I am Therſites. Place me at the head of an army, I am Achilles himſelf.

No man ever fought well who had a halter about his neck.

Admiration is the paſſion of the vulgar, ariſing, not from the perfection of the object, but from the ignorance of the ſpectator. The moſt refined genius is the moſt reſerved upon that point.

I have ſcarce known a peaſant that was troubled with one moment's thought how he ſhould paſs his laſt hour. Nature teacheth him not to think of death before it comes, and then he behaves with a better grace than Ariſtotle himſelf, whom death diſtreſſed doubly, in itſelf, and in anxious foreſight.

Few are able to reflect that they have been young, and how difficult at that time it was to preſerve temperance or chaſtity. They condemn the follies of youth, as if they had never taſted of them. It gives them pain another ſhould poſſeſs thoſe pleaſures they are no longer in a capacity to enjoy. It is a ſentiment of envy.

CHAP.

C H A P. IV.

Rules for the conduct of life.

TAKE counsel of thine own heart, for there is none more faithful.

Let fame be regarded, but conscience much more. It is an empty joy to appear better than you are, but of the utmost consequence to be what you ought to be.

We content ourselves with appearing to be what we are not, instead of endeavouring to be what we appear.

In important actions, we are guided less by conscience than by glory : and yet the shortest way to arrive at glory, is to act upon a principle of conscience.

If it be beneficial to store up ideas of gardens, buildings, landscapes, how much more to store up ideas of virtuous characters and meritorious actions? If the former tend to serenity and chearfulness of temper, the latter produce the same effect, together with

with one more important, that of improving us in virtue.

Before you set your heart upon any thing, consider whether it give an additional happiness to the possessor.

The gratification of our desire, is often 44 the worst thing that can befall us.

Examine well the counsel that falls in with your desires.

Let your conduct be the result of deliberation, never of impatience. 45

The shortest way to be rich, is not by enlarging our estate, but by contracting our desires. And to be contented with a little, takes from our pain rather than our pleasure.

There is no condition that doth not fit well upon a wise man. I shall never quarrel with a philosopher for living in a palace; but will not excuse him if he cannot content himself with a cottage. I shall not be scandalized, to behold him in the apparel of kings, provided he have not their ambition. Let Aristippus possess the riches of Croesus, it matters not; he will throw them away so soon as they incommode him.

Let

Let Plato sit down at the table of Dionysius the tyrant, sometimes he will eat nothing but olives. The sordid meal of the Cynics, did neither contribute to their tranquillity nor to their modesty. Pride followed Diogenes into his tub; and there it was he had the presumption to command Alexander, the haughtiest of all men.

46. In the conduct of life, let it be one great aim, to show that every thing you do proceeds from yourself, not from your passions. Chrysippus rewards in joy, chastises in wrath, doth every thing in passion. No person stands in awe of Chrysippus, no person is grateful to him. Why? Because it is not Chrysippus that acts, but his passions. We shun him in wrath as we shun a wild beast; and this is all the authority he hath over us.

We should consider often where we can chuse but once.

A word dropt by chance from your friend offends your delicacy. Avoid a hasty reply; and beware of opening your discontent to the first person you meet.

When

When you are cool, it will vanish and leave no impression.

In prosperity remember adversity, and in adversity forget not prosperity.

Reflect but on the common lot of humanity and the misfortunes that have befallen others, and you will find your own not of the first magnitude. 47:

When we sum up the miseries of life, the grief and vexation bestowed on trifles make up a great part of the account, trifles which overlooked or neglected, are nothing. How shameful such a weakness? The more shameful that it is so easily overcome.

By being soured with our misfortunes, we draw the knot the harder. The true method is, neither to be obstinately stubborn against misfortunes, nor sluggishly to succumb under them. Let us leave nature a little to her own work; she understands it best. We may be ready to lend a helping hand; but it will be a difficult task to restrain her altogether from her bias.

It is no small step toward tranquillity, to accustom our thoughts to the most agree-

E

able

able prospects of human life, and to make the best of misfortunes when they come, instead of giving way to the uneasiness they bring along. Scarce any thing is so untoward, but some good may be drawn from it.

We may learn as much from the faults of our friends, as from their instructions.

When you discant upon the faults of others, consider whether you be not guilty of the same. The best way to gain knowledge of ourselves, is to convert the imperfections of others into a faithful mirror for discovering our own.

Labour to unite in thyself the scattered perfections of the several nations thou travellest among. Of one, who with more application than judgment frequented a library and commonly excerpted the greatest trifles, it was said, that he weeded the library. Thus many travellers weed foreign countries, bringing home German drunkenness, Spanish pride, French levity, and Italian deceit. As for the good herbs, German industry, Spanish loyalty,
French

French courtesy, and Italian frugality, these are left behind.

To let a man into the knowledge of our passions, is plainly to put ourselves in his power, and to furnish him with weapons that will subdue us.

Guard your weak side from being known. 48.
If it be attacked, the best way is to join in the attack.

A prudent man will lean more to another's counsel than to his own. But he will be aware of the counsel that is suggested by self-interest. 49.

That man cannot fail to be ridiculous, 50.
who follows implicitly every advice that is given him.

Let not a run of fortune carry you off your feet to desert prudence: you may succeed once and again, but behold the end.

Time is requisite to bring great projects to maturity. Precipitation ruins the best-contrived plan: patience ripens the most difficult.

Apply yourself more to acquire knowledge than to show it. Men generally take

great pains to put off the little stock they have ; but they take little pains to acquire more.

51. Never quit certainty for hope.

Matters of great importance, and of very small, ought to be dispatched at present.

52. Trust not to others what you can do yourself. A man is always careful in his own affairs.

Rather suffer yourself to be put in the wrong when you are in the right, than put yourself in the right when you are in the wrong.

Lend not to him who is mightier than thyself : if thou dost, count it lost.

He must be imprudent indeed, who makes his physician his heir.

A wise man will beware of excelling in trifles. He will be known by them, at the expence of more valuable talents.

Most men who arrive at greatness, assume new titles to authorise a new power. The great art is, to assume new powers under usual names and appearances.

A right-turned mind will chuse the company

pany of free spirits, who frankly check or control, rather than of those who are full of distance and deference. Nothing can be more tiresome, than fawning persons, who have not, or show not, any will of their own.

Over-delicacy makes a man seek for companions that can please him in every thing. It is far better to seek for things that can please him in every companion.

Avoid evil-doers : in such a society the virtuous at last become almost ashamed of themselves.

Company is extremely infectious : there is no medium ; we must imitate vices, or abhor them.

Dangerous it is to contract familiarity with persons of a perverse mind, or false heart. Behave to them with reserve, as to entire strangers, and you will shun a multitude of rocks, in your voyage through life.

Shun the proud and arrogant ; but without letting them perceive it ; otherwise you provoke dangerous enemies.

Listen not to all that is spoke, lest

thou hear thy servant curse thee, says Solomon. It is scarce credible what uneasiness is created in life by an -useless curiosity, as when we pry into secrets that are better unknown. Could we procure some magic glass, wherein to view all that malice which is in any way at work against us, it were better to break it than to use it. Curiosity loads the mind with suspicion, a violent enemy to prudent conduct, rendering it unsteady and perplexed. It also frequently rivets evils that otherwise would have blown over. For it is dangerous to provoke the consciences of men, who so long as they think themselves concealed, are easily changed for the better; but if once discovered, become irreconcilable. It was esteemed consummate prudence in Pompey, to burn all the papers of Sertorius, without casting a single glance upon them.

53. If you will preserve tranquillity, banish tale-bearers and slanderers. Be not inquisitive about what others say of you, nor into the mistakes of your friends. For this is to gather sticks to burn your own house.
- Were

Were there none that listen to tales, there would be no tale-bearer.

Common reports, if ridiculous rather than dangerous, are best confuted by neglect. Seriously and studiously to endeavour a confutation, gives suspicion that there may be somewhat at bottom. Fame hath much of the scold: the best way to silence her, is to be silent yourself: she will soon be out of breath with blowing her own trumpet.

Shut your ears equally against the man who flatters you, or condemns others, without reason.

Be aware of whoredom before father or mother, of lying before the prince, of unrighteousness before the judge, of offence before the congregation, of unfaithfulness before a friend, and of theft before a neighbour.

There are matters that in decency ought never to be exposed bare-faced. Necessity often pardons stretches in action, but words can never be necessary. The world will excuse us for doing an action, when it will not excuse us for justifying it.

Vaunt

Vaunt not of the favours you bestow : leave this to the receiver, whose acknowledgements will be the best test of your generosity, and of his gratitude.

If you would teach secrecy to any one, begin with yourself. How can you expect another will keep your secret, when you yourself cannot ?

The closeness of the heart in matters of importance, is best concealed by an openness in trifles.

54. An inflexible temper has much to suffer and little to gain.

Never dispute for victory, but for instruction ; and yield to reason from whom-ever it comes.

Never suffer your courage to exert itself in fierceness, your resolution in obstinacy, your wisdom in cunning, nor your patience in fullness.

Prosecute not a coward too far, lest you make him turn violent to your destruction.

Great and bold undertakings are dangerous to the adviser : he must lay his account, either with the anger or the envy of his prince.

If

If the spirit of the ruler rise up against thee; leave thy place; for yielding pacifieth great offences.

Press not upon the mighty, lest thou be shut out: but go not far off, lest he forget thee.

Solid merit is a cure for ambition itself. A man of this character, aiming at great things, cannot confine his ambition to riches, preferments, fortune, or favour. He finds nothing solid in these to fill his heart, or to deserve attention. His great ambition would be to merit that sort of glory which arises from pure and disinterested virtue. But this is not understood among men, and he gives it up.

Instead of looking down with contempt upon the crooked in mind or body, we should with thankfulness look up to God who hath made us better.

Be reserved in discourse: it may be of great advantage, and never can be hurtful.

A man's fortune is oftener made by his tongue than by his virtues, and oftener overthrown by it than by his vices.

Curse

Curse not the king, no not in thy thought, nor the rich in thy bedchamber; for a bird in the air shall carry the voice.

Speak contemptuously of none at ordinaries, nor at public meetings; lest some friend there, force you to a base recantation, or engage you in an indiscreet quarrel.

Let it be a defect to speak favourably of all sorts of people; it is, however, what one would not change for some virtues. It is agreeable, it is prudent, being the surest way to guard against the obloquy of others.

Speak not ill of an enemy: it will be ascribed to prejudice, not truth.

55. He will probably find a good wife, who seeks nothing else.

56. If it be your purpose to bring a man over to your side, try to bribe his inclinations.

If you will deal with a man, you must know his temper, and so lead him; or his ends, and so persuade him; or those he is attached to, and so govern him.

All are idolaters, some of glory, some of

of interest, some of love: the art is to find out the idol. This is the master-key to the heart; it gives easy entrance, and of consequence absolute possession.

The most artful way of leading others, is to put on a shew of being led by them. The celebrated Hambden was so civil, so modest, so humble, that he seemed to have no opinion but what he derived from others. By this means he had a wonderful art of governing men, and of leading them into his principles and views; whilst they believed that he wholly depended on them.

To show precipices on all sides, is the best means to bring weak persons into your path.

We engage others more effectually by promises than presents. While men are kept in dependence, they strive to merit favour.

The fear of not saying enough to persuade, makes many say too much to be believed.

Where a man naturally generous and candid, has been tempted to neglect his duty, or to do any wrong; if you would reform 57.

form him, the most effectual method is, to conceal the fault.

For a trifling benefit to yourself, never offend another. To be kind to others, will afford you more satisfaction.

58. Beware of giving provocation, for the strongest are not always secure against the weakest.

59. It is inhuman to make sport of what is destructive to others.

To measure all reason by our own, is a plain act of injustice : it is an incroachment upon the common rights of mankind.

60. Do always what you yourself think right, and let others enjoy the same privilege. The latter is a duty you owe to your neighbour ; the former, as well as the latter, are duties you owe to your maker.

The first ingredient in conversation is truth ; the next, good sense ; the third, good humour ; the last, wit.

The best method to succeed in conversation, is, to admire little, to hear much, to seem distrustful of your own reason, but to set that of others in the fullest light.

Let thy discourse appear rather as easily drawn

drawn, than fondly issuing from thee; that thou mayst not betray thy weakness to hold, nor inclination to talk, but desire to gratify thy friends.

To be an Englishman in London, a Frenchman in Paris, a Spaniard in Madrid, is no easy matter; and yet it is necessary.

A man entirely without ceremony, had need of great merit in place of it.

From equals one is in danger of too great familiarity, and therefore it is good to keep some state; from inferiors one shall be sure of respect, and therefore it is good to be somewhat familiar.

In seconding another, it is good to add somewhat of your own. If you approve his opinion, let it be with a distinction; if you follow his counsel, let it be with alledging farther reasons. In this way you will preserve both your superiority, and the good will of others.

He who restrains himself, and gives others liberty, will always pass for a well-bred man.

Subdue the restless temper that leads you to aim at pre-eminence in every little cir-

F cumstance

cumstance of life : it infallibly poisons society.

With respect to our equals, it is less imprudent to act like a master, than to speak like one.

We make so disagreeable and ridiculous a figure with the monosyllable *I*, *I did*, *I said*, that it were better to forswear it altogether.

Seldom do we talk of ourselves with success. If I condemn myself, more is believed than expressed; if I praise myself, much less.

I am aware how improper it is to talk much of my wife; but never reflect how improper it is to talk much of myself.

What a strange thing it is, that men should remember the smallest particular of their affairs, when at the same time they forget how often they have tired others with the tedious recital of them.

Scarce any show themselves to advantage, who are over-solicitous of doing so.

To make another's wit appear more than your own, is, in conversation, a wholesome rule. It is an essential rule, to let others

thers take notice of your wit, and never yourself.

The great error in conversation is, that most men are fonder of speaking, than of hearing. Few show more complaisance than barely to pretend to hearken, whilst their eyes and minds are roving from what is said, to what they themselves would say; not considering, that to seek one's own pleasure so passionately, can never be the way to please others.

To be complaisant to the lowest, is one way to become a match for the highest.

Nothing so nauseous as undistinguished civility. It is like a hostess, who bestows her kindness equally upon every guest.

That firmness of mind and moderation of temper, so praise-worthy in those who bear their misfortunes patiently, we approve and admire; and yet so selfish we are, as to think ourselves privileged, upon all occasions, to burden our friends with our misfortunes.

We ought to look upon our own possessions as every man's, and upon every man's as our own.

Bestow your favours upon the meritorious, and every person will be grateful.

Put a plain coat upon a poor man's back, and it will better become thee, than the most gorgeous upon thy own.

Benefits too loosely bestowed, and too frequently, are apt, at last, to be looked upon as debts.

True liberality consists, not so much in giving largely, as in giving seasonably.

Give less than is expected! rather not give at all: you lose the gift, and gain no favour.

He makes but a half denial, who denies quickly.

61. Nothing is greater, than to bestow favours upon those who have been wanting to us; nothing meaner, than to receive any from them.

62. Even self-interest is a motive for benevolence. There are none so low, but may return a good office.

63. Good neighbourhood supplies all wants.

Nothing can hurt the reputation and fortune of a man who maintains his credit in his own society.

It

It is as great ingratitude to publish the favours of a mistress, as to conceal those of a friend.

It is as great cruelty to pardon every crime, as to pardon none. 646

Better not to accuse, than to suffer the guilty to escape punishment.

The worst actions appear not so ugly, as disguising and dissembling them will be. In confession, every one is circumspect: but the circumspection is ill placed; it ought to be in action. A habit of sincerity in acknowledging faults, will be a good guard against committing what one is ashamed to acknowledge.

One must be acquainted with his failings, before he can think of a remedy; and concealing them from others, is a step towards concealing them from ourselves.

Solicitude in hiding failings, makes them appear the greater. It is a safer and easier course, frankly to acknowledge them. A man owns that he is ignorant: we admire his modesty, and cannot imagine that he is deficient in knowledge. He says he is old; we scarce think him so. He declares him-

self poor ; we cannot believe that he has just nothing at all.

65. Never indulge revenge to your own hurt.

The most subtle revenge is, to overlook the offence. The intended affront recoils, and torments our adversary with the sting of a disappointment.

66. It gives fresh vigour to an adversary, that he can give you pain. It lays open your weak side, and shows him where to direct a second blow.

67. The most profitable revenge, the most rational, and the most pleasant, is, to make it the interest of the injurious person not to hurt you a second time.

Some promise through shame, and get an enemy for nought.

68. Let it be your chief object in life, to gain a sincere friend ; for friendly sympathy, inflames every joy, and softens every affliction.

No man continues long to respect his friends and benefactors, who allows himself freely to talk of their faults.

It is fit to know the vices of your friend, but not to hate them.

The

The nature of man is such, that it is not possible to avoid all occasions of complaint and discontent among relations and neighbours. How are we to behave when the seeds of discord are sown? We must learn to bear and forbear, by calling to mind, that if a relation has his failings, we are not entirely exempt.

You are a fool! You dream! and such like, are expressions one may easily bear from his friends. Among free spirits, I love freedom: let the words go the full length of the thought. In a manly society, familiarity is agreeable, because it hath nothing effeminate nor ceremonious.

By all means shun to judge in a controversy betwixt two of your own friends.

Nothing tends more to unfaithfulness, 69. than distrust: to doubt a friend, is to lose him. Believe a man honest, and you make him so.

If a man be forced to break off a friendship, he ought to withdraw insensibly, and without noise.

Beware equally of rash blame and rash praise.

To

To praise one's friend aloud, rising early, has the same effect as cursing him, says Solomon. Moderate and seasonable praise, dropt occasionally, is of great service to the reputation and fortunes of men: immoderate, noisy, and fulsome panegyric, rather doth harm.

70. A man of thorough integrity will never listen to any reason against conscience.

It was a saying of Socrates, That we ought to eat and drink in order to live, instead of living, as many do, in order to eat and drink.

C H A P. V.

Exhortations to virtue, and diffuafives from vice.

A Good-natured man has the whole world to be happy in. Whatever good befalls his species, a worthy man advanced, a modest man encouraged, the indigent relieved, all these he looks upon as
remoter

remoter blessings to himself. Providence makes him amends for the narrowness of his fortune, by doing for him, what he himself would do in power and riches.

There are three stages of life; the present, the past, and the future. The present is momentary, the future dubious, the past only certain. It is lost to the busy, who have no time to look back; and to the wicked, who have no inclination. That man must keep a strict watch over his actions, who proposes pleasure in reflection. He who indulges the thirst of ambition, the stubbornness of pride, the savageness of conquest, the shame of deceit, the misery of avarice, and the bitterness of prodigality, must for ever be an enemy to memory. The past, no longer in the power of fortune, is, to the virtuous only, a constant source of enjoyment. What satisfaction, in looking back with approbation? what uneasiness, in looking back with shame and remorse? This, above every consideration, establishes the preference of virtue, and sets it at an infinite distance from vice. Let us consider every good action, as adding to

a stock that will support us for a lifetime, in chearfulness and good humour ; a stock that may be liberally used, without diminution. Let us consider every vicious action, as contracting a debt beyond our power of paying, and which, therefore, will distress us for ever.

A wicked man cannot have any true love or esteem for himself. The sense of his depravity must disgust him.

None but the virtuous dare hope in bad circumstances.

You have obliged a man : very well ! what would you have more ? Is not the consciousness of doing good a sufficient reward ?

Pleasures, unless wholly innocent, never continue so long, as the sting they leave behind them.

In a just account of profit and loss, an unlawful gain is a greater misfortune than a real loss. This is but once felt ; that scarce ever wears out, but is the source of continual affliction.

Usurpers and tyrants generally do justice upon themselves for the injuries they do others.

others. Conscience performs the office of the executioner, punishing their public crimes by private remorse, and by tormenting them with never-ceasing fears and jealousies.

The ungrateful rejoice but once in the favours they receive; the grateful always. Compare their lives: the one is sad, and solicitous, as a deceiver, and breaker of faith; the other chearful and open, pleased with the favour, more pleased when he makes the return.

Though ingratitude may escape courts of law, don't think it escapes punishment. What punishment can be more severe than public hatred, and private remorse? Stung with the consciousness of the sneaking vice, he dares accept a benefit from none, dares bestow it upon none, is pointed at by all, or believes himself to be.

How many are they, who spare nothing 71.
to support their luxury; and yet think much to bestow a trifling sum upon a poor relation in want? But why this hard-heartedness? Do they not proceed from the same stock? Did not those riches once belong
to

to their common ancestors? and could these ancestors suppose a small pittance would be refused to any of their descendents? Could they imagine, any of their heirs would be of so cruel a disposition, as to suffer their relations to perish with cold and hunger?

Behold the wheel of fortune incessantly turning round. Those poor relations whom you at present despise, may they not possibly, in their turn, be raised to offices and dignities? Your grandchildren may possibly need their assistance.

A man is not more happy by the wealth he enjoys, than by what he bestows.

72. The avaricious have no enjoyment of what they retain: the liberal enjoy even what they give away.

You who bestow, have the advantage; the receiver becomes attached to your interest, and you establish a sort of sovereignty over him.

He who, in prosperity, gives to every one without discretion, will, in adversity, find every one without gratitude.

73. It is the infatuation of misers, to take gold and silver for things really good; where as,

whereas they are only some of the means by which good things may be procured.

Wisdom hid, and treasure hoarded up, 74.
what profit is there in them ?

Parimony is enough to make the master of the golden mines as poor, as he that has nothing. For a man may be brought to a morsel of bread, by parimony, as well as by profusion.

The fable of Tantalus is fitly applied to the miser. He has a continual drought, continual craving of nature ; and yet there is a pain, a torture, in parting with the smallest sum, even to answer his pinching necessities. He beholds plenty, it is within his reach ; he greedily grasps at it, but the evil spirit will scarce allow him a drop to cool the tip of his tongue.

Poverty wants much, avarice every thing. Money is an useful servant, but a most tyrannical master.

To the avaricious, what can befall worse than long life ?

The gift of the covetous shall do thee no good, for he looketh to be repaid many fold. He giveth little but upbraideth

G much ;

much; he openeth his mouth like a town-cryer. To-day he lendeth, to-morrow he asketh again. Such a one is hated of God and man.

Prudence is of everlasting use: for how few are so virtuous as they wish to appear?

To the unprepared, every misfortune is extreme; the prepared hardly feel any so.

No man is so foolish, but he may give good counsel at a time: no man so wise, but he may err if he take no counsel but his own.

The man who lets go the rein and gives himself up to inclination, is not his own friend, more than his own master. When once a man can command himself, he may, when he will, command others.

75. He twice subdues, who subdues himself in victory.

That man only, who mistakes the false and fleeting goods of fortune for his own, and values himself upon them, will be tormented when they forsake him.

He whose ruling passion is love of praise, is a slave to every one who has a tongue for detraction.

What

What a slavery must he be under, who is a slave to fortune? Exert yourself, and proclaim liberty, to which no other road leads, but a bold neglect of the goods of fortune. If you shake off idle fears, assert independency, and encourage cheerfulfulness serenity and openness of heart, your happiness is built upon a rock; the winds blow, tempests roar, but behold it remains unshaken.

Of our short lives, how short a space do we live? The temper that leads to put great weight upon trifles, and consequently to raise great trouble and vexation out of nothing, is the chief ingredient of that bitter mixture which makes life unhappy.

Folly is a bad quality; but never to endure it in others, is the greatest of follies.

An ingenuous confession stands in the next place to innocence.

Did men bestow the pains to mend, that they do to conceal their failings, they would spare themselves the uneasiness of dissimulation, and in time acquire real merit.

Chuse ever the plainest road, it always

answers best. For the same reason, chuse ever to do and say what is the most just, and the most direct. This conduct will save a thousand blushes, and a thousand struggles, and will deliver you from those secret torments which are the never-failing attendants of dissimulation.

A thorough dissimulation is the forest task a man can undertake, where the passions to be hid are, malice, hatred, or revenge; which, like savage beasts, are continually breaking their chains, to the destruction of their keeper. What anxiety and torture is the lot of the deep dissembler, who, to secure a pitiful revenge, forces his temper to caress and fawn upon his bitter enemies? His resolution equals that of the Lacedemonian youth, who, to save a discovery, suffered the fox to eat into his bowels. Pity it were, that a quality so noble, should be so meanly employed. But, seriously, is it so politic, to commit this violence upon nature, for the ruin of an enemy? Don't we give him too great advantage over us, when we sacrifice the repose of our lives, only to do him a mischief?

To

To get rid of an enemy; it is, believe me, a more refined stratagem, to get rid of the passion that makes him our enemy. Let us throw the fox out of our bosom; for in this case, there is neither shame nor danger in the discovery.

Envy and wrath shorten life; and anxiety bringeth age before its time.

Who overcomes wrath, overcomes his strongest enemy. 76.

He who is angry in haste, will repent at leisure. 77.

To have your enemy in your power, and yet to do him good, is the greatest heroism.

Wounds may be bound up, and words forgiven; but he who betrays the secrets of his friend, loses all credit.

Modesty, were it to be recommended for nothing else, leaves a man at ease, by pretending to little: whereas vain-glory requires perpetual labour to appear what one is not. If we have sense, modesty best sets it off; if not, best hides the want.

That man will never be proud, who con-

siders his own imperfections, and those of human nature.

Humour that is forced against the natural bent of temper, must be ridiculous. If we follow nature, our best guide, we shall at least not be absurd. But so prevalent is vanity, and the apish humour of imitation, that we never doubt to practise with applause, whatever we see another succeed in. So some grave men, moved with the success of humorous drolls, forget their character, and to be wits, turn buffoons.

Whose only motive to action is vanity, what gains he by putting on a mask? To praise a cripple for his handsome shape, is an injury. If the world commend your valour, when you know yourself a coward, it is truly not you they talk of, they mistake you for another.

When a man yields to our impetuosity in reasoning, we may conclude it more to the force of our words, than of our arguments; and how then must he undervalue us in his heart? Let us reflect whether we can bear to be despised, and then be angry if we dare.

When,

When, even in the heat of dispute, I yield to my antagonist, my victory over myself is more illustrious, than over him, had he yielded to me.

What a deal of time and ease that man gains, who is not troubled with the spirit of curiosity ; who lets his neighbours alone to themselves, confines his inspection to his own affairs, and takes care of the point of honesty and conscience ?

Get once over the fear of death, and other evils will make but a slight impression.

Fear and grief are cowards ; give way, and they push on ; resist, and they retire.

Prepossession in favour of the great is so blind, and we are so disposed to admire what they say and do, that would they be but good and virtuous, it might go the length of idolatry.

The refined luxuries of the table, beside 78. enervating the body, poison that very pleasure they are intended to promote. For by soliciting the appetite, they exclude the greatest pleasure of taste, that which arises from the gratification of hunger.

A parliament or a court of justice, assembled

bled about the most important affair, is not so serious or solemn, as a company of gamblers engaged in deep play. Hazard, that blind and savage deity, presides over the circle, and gives forth her sovereign and irreversible decrees. Profound honours are paid her, by an attentive and solemn silence. All other passions are suspended, love is forgot, reputation laid aside, hypocrisy throws off the mask, and the smooth and flattering air is no longer seen upon the courtier. Sad severity reigns upon their countenances, and each becomes an implacable enemy to his fellows.

The half of my time is gone, why torment myself about the remainder? The most shining fortune, merits not the anxiety it gives me in the acquisition, nor the artifices I must recur to, nor the frequent disappointments I must endure. Behold a few more years, and that grand colossus is no more to be seen, than the creatures he overshadows. If I have repose, and a retreat which I can call my own, why seek for more in this life?

Remember the uncertainty of life, and
restrain

restrain thy hand from evil. He that was yesterday a king, behold him dead, and the beggar is better than he.

Life is short and uncertain; we have 79.
not a moment to lose. Is it prudent to throw away any of our time in tormenting ourselves or others, when we have so little for honest pleasures? Forgetting our weakness, we stir up mighty enmities, and fly to wound as if we were invulnerable. Wherefore all this bustle and noise? Fate hangs over us, and charges to our account, even those days we spend in pain. The hour you destine for another's death, is perhaps destined for your own. The best use of a short life, is, to make it agreeable to ourselves and to others. Have you cause of quarrel with your servant, your master, your king, your neighbour? forbear a moment, death is at hand, which makes all equal. What has man to do with wars, tumults, ambushes? You would destroy your enemy; you lose your trouble, death will do your business while you are at rest. And after all, when you have got your revenge, how short will be your joy,
or

or his pain? While we are among men, let us cultivate humanity ; let us not be the cause of fear, nor of pain, to one another. Let us despise injury, malice, and detraction ; and bear with an equal mind such transitory evils. While we speak, while we think, death comes up, and closes the scene.

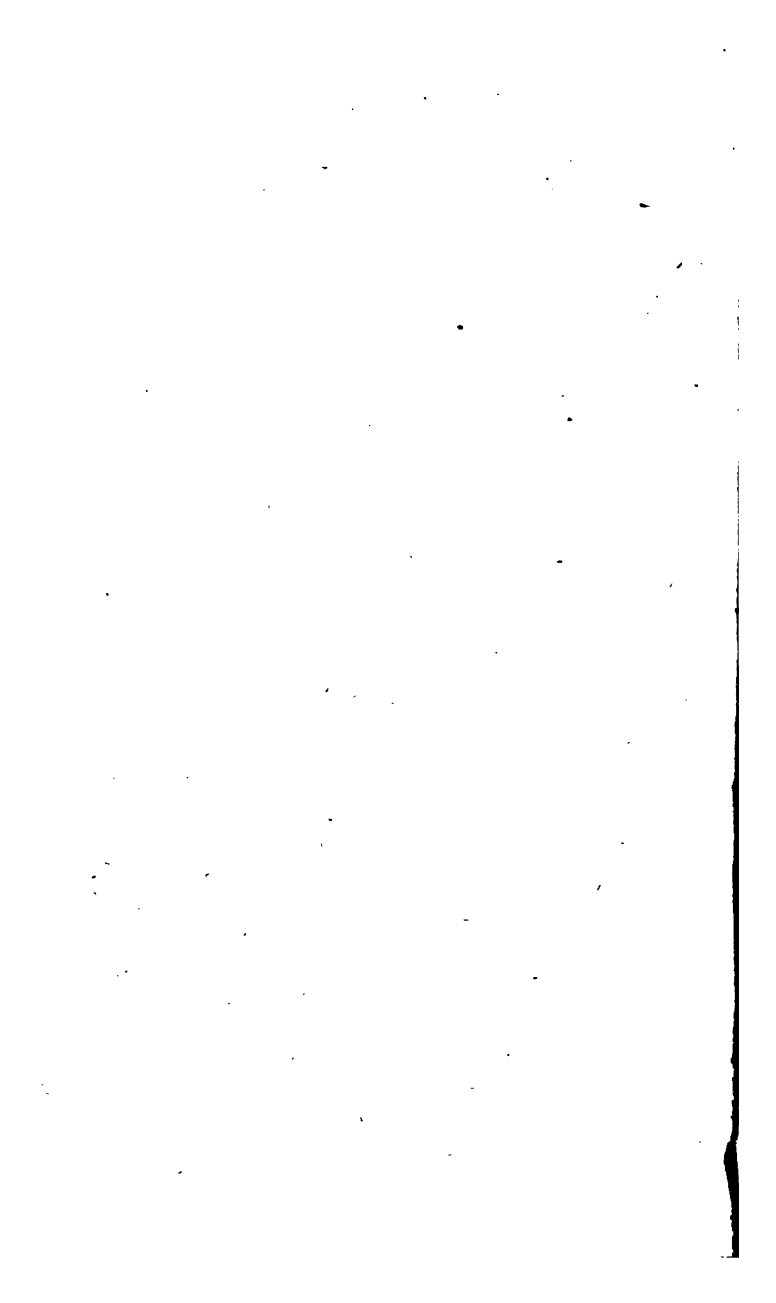
IL.

ILLUSTRATIONS,

HISTORICAL

AND

ALLEGORICAL.



ILLUSTRATIONS.

1.

A Sovereign, in a progress through his kingdom, was informed, in one of his capital towns, of a singular fact, That one of the inhabitants, a man seventy years old, had never been without the walls. The man was called to the King; and being poor, obtained a pension; but upon the following provision, That he should forfeit his pension if ever he set his foot out of the town. But here even custom could not prevail over love of liberty. The man did not continue long at ease, his confinement became insupportable, and he lost his pension in six months.

2.

The Pretorian bands were at first billeted through the city of Rome. It was Sèjanus who contrived barracks for them.

H

And

And the following reason is given by Tacitus, " That their union might inspire them
" with courage, and others with fear."

3.

The cruelty and wickedness of Tiberius became a punishment upon himself; nor could he refrain expressing to the senate the agonies of his mind. Tacitus observes, that in the same manner as the body is torn with lashes, the mind is torn with lust and cruelty.

Dionysius tyrant of Syracuse was always bewraying his unhappiness. Damocles, one of his flatterers, descanting upon his magnificence, his power, his riches; Dionysius said to him, " These things seem to delight
" you; make a trial of my place, by way
" of experiment." Damocles was instantly arrayed in a purple robe, was attended with the King's guards, to him all bowed the knee, and in every respect he was treated as King. In the midst of his pomp, Dionysius ordered a naked sword to be hung from the ceiling, by a horse-hair, directly
over

over the royal throne, where Damocles was sitting at a feast. From that moment Damocles lost his stomach, his joy vanished, and he begged to be restored to the security of his former condition. Dionysius thus tacitly acknowledged, that his happiness was poisoned by a constant terror he was under, of the punishment he deserved for his cruelty and injustice.

4.

Rhadamistus plotting, by favour of the Romans, to get possession of the kingdom of his uncle Mithridates, got the king under his power by the strongest protestations of friendship, promising that he should run no risk either of poison or the sword. Rhadamistus kept his word in the literal sense, by stifling the king to death.

5.

Bessus the Pæonian being reproached as cruel, for pulling down a nest of young sparrows, and killing them, justified him-

self, saying, that these little creatures never ceased accusing him falsely of his father's murder. And thus was the parricide discovered, which had been perpetrated in the most secret manner.

6.

* Upon the flight of the Persians after the battle of Arbela, Quintus Curtius relates, that a number of them were drowned in the river Lycus. He adds the following reflection, that in shunning any danger, it is common to run headlong into a greater. For, says he, when fear has once filled the mind, there is no room for another passion, not even for one of the same kind. We are blind to all dangers save what at first raised our terror.

7.

A fat parson, who had long dozed over

* This illustration belongs to the following maxim, where the figure ought to have been placed, *viz.* "A passion that ingrosses the mind, leaves no room for any other."

sermons

sermons in his pulpit, and strong beer in his parlour, happened one Sunday, after a plentiful crop of tythes, to exert himself mightily. His text was, the patience of Job. Deeply impressed with his own discourse, he, for the first time, acknowledged to his spouse at supper, that he was somewhat choleric, but that hereafter he was resolved to practise himself what he had preached to others. But now, my Jewel, says he, let us refresh ourselves with a sip of the best. Remember the favourite barrel, may not this be a proper time to give it vent? The obedient wife, ravished with his good humour, flew to the cellar. But alas, the barrel was staved, and quite empty. What should she do? There was no hiding. My dear, said she, with despair in her eyes, what a sad accident has happened! I am sorry, replied the parson gravely, if any one has met with a misfortune; for my part, if it relate to me, I am resolved to bear it with Christian patience.—But where is the beer all this while? “Alack-a-day, that is the very thing. How it has happened, I cannot

H 3 “understand,

“ understand, but it is all swimming on the
 “ ground.” What do pious resolutions
 avail, when the hour of temptation comes?
 The parson fell into a violent passion, ra-
 ved, exclaimed. My life, says she, do
 but reflect upon your sermon, think of the
 patience of Job. Job, said he, don’t talk
 to me of Job’s patience; Job never had a
 barrel of such beer.

8.

At the siege of Cremona, its beautiful
 amphitheatre was reduced to ashes; by what
 accident, whether by the fire of the be-
 siegers, or besieged, was uncertain. The
 inhabitants of the colony, low minds be-
 ing prone to suspicion, believed it to be
 done by some of their neighbours, through
 envy of a structure, the most capacious of
 the kind in Italy. Tacitus relating this
 accident *, observes, that during the siege,
 while the city was threatened with greater
 misfortunes, the destruction of this edifice

* Histor. l. 2. § 21.

was little regarded, but that after the citizens were restored to security, they mourned the loss, as if nothing more fatal could have befallen them.

9.

One asking a lazy young fellow, what made him lie in bed so long? I am busied, says he, in hearing counsel every morning. Industry advises me to get up, Sloth to lie still; and so they give me twenty reasons *pro* and *con*. It is my part to hear what is said on both sides; and by the time the cause is over, dinner is ready.

10.

La Motte, l. 5. fab. 17.

Martin fervoit un financier.
Un jeune etudiant étoit le fils du maître;

Et le valet & l'ecolier
Étoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois ensemble ils raisonnoient:
De quoi? des maîtres & des peres.
Sur le tapis sans cesse ils les tenoient.

Les

Les maîtres sont de vrais Corsaires,
Disoit Martin ; jamais aucun égard pour
nous ;

Aucune humanité : pensent-ils que nous
sommes

Des chiens, & qu'eux seuls ils sont
hommes ?

Des travaux accablans, des menaces, des
coups,

Cela nous vient plus souvent que nos
gages.

Quelle maudite engeance ! Eh ! mon pau-
vre Martin,

Les peres sont-ils moins sauvages ?

Disoit l'étudiant. Reprimandes sans fin,

Importune morale, ennuyeux verbiages :

Fous qu'ils sont du soir au matin,

Ils voudroient nous voir toujours sages.

Forçant nos inclinations,

Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de
robe :

Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on
s'y dérobe,

Pour céder à leurs visions.

Non, il n'est point d'espece plus mau-
vaise.

Que

Que l'espece de pere, insiste l'ecolier.

Et Martin soutenant sa these,

Pour les maîtres veut parier.

Aussi long-temps qu'ensemble ils demeu-
rerent,

Ce fut leur unique entretien.

Mais enfin ils se separerent ;

Chacun fit route à part. Martin acquit du
bien,

D'emplois en emplois fit si bien

Qu'il devint financier lui-même ;

Eut des maisons ; que dis-je ? eut des pa-
lais ;

Table exquise & d'un luxe extrême,

Grand équipage, & peuple de valets.

L'ecolier d'autre part hérite de son pere ;

Augmente encor ses biens ; prend femme ;
a des enfans ;

Le temps coule ; ils sont déjà grands :

Martin devenu riche, il le fit son compere :

Aussi bons amis qu'autrefois,

Ils raisonnoient encor. Quelle étoit leur
matiere ?

Les valets, les enfans. O la pesante croix,

Dit Monsieur de la Martiniere,

(Car

(Car le nom de Martin étoit cru de trois
doigts);

Quel fardeau que des domestiques !
Paresseux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médifans i-
niques,

Ils mangent notre pain & se moquent de
nous.

Ah ! dit le pere de famille,
Parlez-moi des enfans : voilà le vrai cha-
grin.

Ils ne valent tous rien, autant garçon que
fille ;

L'une est une coquette, & l'autre un liber-
tin.

Nul respect, nulle obéissance ;
Nous nous tuons pour eux, point de recon-
noissance.

Quand mourra-t-il ? ils attendent l'in-
stant ;

Et se trouvent alors débarassés d'autant.

Ces gens eussent mieux fait peut-être
De n'accuser que l'homme, & non point les
etats :

Il n'est bon valet ni bon maître,

Bon

Bon pere, ni bon fils ; mauvais dans tous
les cas :

Il fuit la passion, l'interêt, le caprice ;

Ne laisse à la raison aucune autorité :

Et semblable à lui-même en sa diversité,

C'est toujours égale injustice.

I I.

La Motte, l. 2. fab. 9.

DEux de ces gens coureurs du monde,
Qui n'ont point assez d'yeux &
qui voudroient tout voir ;

Qui pour dire, j'ai vû, je le dois bien sça-
voir,

Feroient vingt fois toute la terre ronde :

Deux voïageurs, n'importe de leur nom,

Chemin faisant dans les champs d'Arabie,

Raisontoient du Caméléon *.

L'animal singulier ! disoit l'un : de ma vie

Je n'ai vû son pareil ; sa tête de poisson,

Son petit corps lezard, avec sa longue queue,

Ses quatre pattes à trois doigts,

Son pas tardif, à faire une toise par mois,

* Ce qu'on dit ici du Caméléon est rapporté par
des voïageurs.

Par dessus tout, sa couleur bleuë...

Alte-là, dit l'autre; il est verd;

De mes deux yeux je l'ai vû tout à l'aise,
Il étoit au soleil, & le gosier ouvert,
Il prenoit son repas d'air pur... Ne vous
déplaîse.

Réprit l'autre, il est bleu; je l'ai vû mieux
que vous,

Quoique ce fût à l'ombre: il est verd;
bleu, vous dis-je:

Dementi; puis injure; alloient venir les
coups,

Lorsqu'il arrive un tiers. Eh! Messieurs,
quel vertige!

Holà donc; calmez-vous un peu.

Volontiers, dit l'un d'eux; mais jugez la que-
relle

Sur le Caméléon; sa couleur, quelle est-
elle?

Monsieur veut qu'il soit verd; moi je dis
qu'il est bleu.

Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,

Dit le grave arbitre, il est noir.

A la chandelle, hier au soir,

Je l'examinai bien; je l'ai pris, il est nôtre,

Et je le tiens encor dans mon mouchoir.

Non,

Non, disent nos mutins, non, je puis vous
répondre

Qu'il est verd; qu'il est bleu; j'y donne-
rois mon sang.

Noir, insiste le juge; alors pour les confon-
dre,

Il ouvre le mouchoir, & l'animal sort blanc.

Voilà trois étonnez, les plaideurs & l'arbi-
tre ;

Ne l'étoient-ils pas à bon titre ?

Allez enfans, allez, dit le caméléon ;

Vous avez tous tort & raison.

Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les
vôtres;

Dites vos jugemens ; mais ne foyes pas fous

Jusqu'à vouloir y soumettre les autres.

Tout est caméléon pour vous.

12.

Freinshemius, in his supplement to Quintus Curtius, informs us, that the Persians, who had been terrified with the fortune and warlike preparations of Philip of Macedon, were laid asleep by his death, contemning the youth and inexperience of Alexander ;

I

but

but that the repeated news of his victories drove them to the other extreme, and inspired them with terror, not more bounded than their contempt had been formerly. This is an instance of what may be termed vibration of passion, rising, pendulum-like, on the one side, to the same height from which it falls on the other.

13.

It must appear singular, that the Parisians, an immense body of people, could, merely upon account of difference in religious principles, be animated with such hatred against their lawful sovereign, as to suffer, with patience, the utmost distresses in the long siege they endured, *anno* 1590. Vast numbers died of famine, and the dead became the ordinary food of the living. Davila informs us, that it was a common practice among the German soldiers who guarded the town, to kill children and eat them. And yet, during that severe persecution, not a whisper of yielding, though they were offered all security for their religion.

gion. It was the Duke of Parma who raised the siege; and after his return to Flanders, the siege was converted into a blockade, which preventing any regular supplies, reduced the Parisians to considerable straits, though far from what they had formerly suffered. It was during this time of moderate persecution, that they lost courage, became impatient, and were willing to submit upon any reasonable terms. When the town was vigorously attacked, the inhabitants were not less vigorous in its defence, and their obstinacy was inflamed by bigotry, and hatred to the Reformed religion. During the blockade, being suffered to live idle, they had nothing to animate their opposition; and as in the interval betwixt the siege and the blockade, they had tasted of plenty, they could not think without abhorrence upon their former miseries.

The Jews, while they suffered the severest persecution in all Christian countries, continued obstinate in their religion. In England, being now treated with humanity, they daily become converts to Christianity; not being able to bear with patience, the

flight contempt their religion lies under, nor the unfociableness of their ceremonies, which oblige them to eat separately from others.

14.

A merchant at sea, asked the skipper, what death his father died? My father, says the skipper, my grandfather, and my great-grandfather, were all drowned. Well, replies the merchant, and are not you afraid of being drowned too? Pray, says the other, what death did your father, grandfather, and great-grandfather die? All in their beds, says the merchant. Very good, says the skipper, and why should I be afraid of going to sea, more than you are of going to bed?

15.

To show how much nations are attached to their customs, Herodote relates, that Darius King of Persia having assembled the Greeks who were under his command, demanded of them, what money they would
take

take to eat the dead bodies of their parents, as the Indians did : and it being answered, that it was not possible they ever could abandon themselves to so great inhumanity, the King, in the presence of the same Greeks, demanded of some Indians, what money they would take, to burn the dead bodies of their parents, as the Greeks did. The Indians expressing the utmost horror, intreated the King to impose upon them any thing less unjust.

The aged among the Hottentotes are treated with great humanity so long as they can do any work : but when they can no longer crawl about, they are thrust out of the society, and put in a solitary hut, there to die of age, or hunger, or to be devoured by wild beasts. If you expostulate with the Hottentotes about this custom, they are astonished you should think it inhuman. “ Is it not a cruelty,” they ask you, “ to suffer persons to languish out an uncomfortable old age, and not put an end to their misery, by putting an end to their days ? We think it the greatest humani-

“ ty to hasten the conclusion of such a
“ life.”

16.

Prosperity in the greater part of men fosters pride, and adversity, humility. Upon a firm and magnanimous temper their effects are directly opposite : prosperity is attended with moderation, adversity with pride, and sometimes insolence. Scipio Africanus, in the very blaze of his glory, utterly rejected certain honours decreed him by the people, because these honours were contrary to law. But the same Scipio, in adversity, when the popular clamor turned against him, insolently trampled upon law, by refusing to submit to a fair trial. And he went so far as to violate the sacred tribunitian power, when the tribunes were executing the prætor's sentence against his brother.

17.

John Commenius, Emperor of Trebi-
fond,

fond, on his deathbed, left his son and heir, a child not four years old, under the tuition of his brother David. David, an ambitious prince, being tempted by this favourable opportunity, seized the crown, after putting his nephew to death. But he did not long enjoy the purchase of an act so perfidious. He was attacked by Mahomet Emperor of the Turks; and after being led prisoner to Constantinople, it was left in his choice to die, or to change his religion. Considering the character of this man, could one foresee that he would rather die than become a Mahometan? From this example we see, that ambition may prevail over conscience, and yet that conscience may prevail over the fear of death.

Among the captives taken by Mahomet the Great upon the surrender of Negropont, was Anne Erizzio, a young Venetian. Mahomet, charmed with her beauty, made an offer of his heart. The lady resolutely said, that she was a Christian, and a virgin; and that she abhorred more than death

death the debaucheries of his seraglio, and the poisoned smoothness of his promises. All means were used in vain to gain her. Magnificent habits, costly jewels, were rejected with disdain. Mahomet irritated with unexpected resistance, fell from love to hatred, and cut off her head in a transport of fury. And thus our heroine, by the sacrifice of a frail life, acquired immortal glory.

18.

Hence that beautiful sentiment of Terence, in the Eunuch, where he makes Chærea say, after enjoying his mistress, "Nunc tempus profecto est, cum perpeti me possum interfici; ne vita aliqua hoc gaudium contamineat ægritudine." And Cæsar, after attaining all his wishes, and subduing his country, spoke indifferently about life, "Se satis vel ad naturam, vel ad gloriam vixisse."

19.

Vertot reports of Mahomet the Great, that

that though he had conquered two empires, twelve kingdoms, and about three hundred cities; yet these were so far from satisfying his ambition, that toward the close of his life he was deeply engaged in new enterprises. This is vouched by the inscription he ordered to be ingraved upon his tomb, which, without the least hint of his former victories, is as follows: "My ambition was the conquest of Rhodes and of proud Italy." None of our passions are so oppressive and tyrannical as ambition and avarice. They know no end, and are never to be satisfied.

20.

Nicotris, Queen of Babylon, ordered a monument to be raised for her with the following inscription: "If any king who reigns in Babylon after me, shall be in distress for want of money, let him open this sepulchre, and take what is needful. But let him not disturb my ashes, unless he be really in want; for it will be a violation." The sepulchre remained untouched

untouched till the kingdom came to Darius son of Hystaspes. His avarice having moved him to open the monument, he found nothing but the dead body, with the following words: "Your avarice has procured you infamy instead of riches. Had you not been insatiable, you would not have violated the sepulchres of the dead."

A certain farmer having a choice apple-tree in his orchard, made an annual present to his landlord of the fruit that grew on it. The landlord was so fond of the apples, that nothing would serve him but to have the tree transplanted into his own garden. The tree, upon the removal, withered and died.

21.

A farmer who had lived comfortably upon his honest labour and industry, called his sons to him upon deathbed, and informed them that there was a treasure hid in his vineyard. Immediately upon his death

death the sons fell to work. They turned the ground over and over, and not a penny to be found. But the profit of the next vintage explained the father's meaning.

22.

Topal Osman, who had received his education in the seraglio, being in the year 1698 about the age of twenty-five, was sent with the Sultan's orders to the Bashaw of Cairo. He travelled by land to *Said*; and being afraid of the Arabs who rove about plundering passengers and caravans, he embarked on board a Turkish vessel bound to Damietta, a city on the Nile. In this short passage they were attacked by a Spanish privateer, and a bloody action ensued. Topal Osman gave here the first proofs of that intrepidity, by which he was so often signalized afterwards. The crew, animated by his example, fought with great bravery; but superior numbers at last prevailed, and Osman was taken prisoner, after

ter being dangerously wounded in the arm and thigh.

Osman's gallantry induced the Spanish captain to pay him a particular regard: but his wounds were still in a bad way when he was carried to Malta, whither the privateer went to refit. The wound in his thigh was the most dangerous; and he was lame of it ever after; for which he had the name of *Topal*, or cripple.

At that time Vincent Arnaud, a native of Marseilles, was commander of the port at Malta; who, as his business required, went on board the privateer so soon as she came to anchor. Osman no sooner saw Arnaud, than he said to him, "Can you do a generous and gallant action? Ransom me, and take my word you shall lose nothing by it." Such a request from a slave in chains was uncommon; but the manner in which it was delivered, made an impression upon the Frenchman; who turning to the captain of the privateer, asked what he demanded for the ransom. He answered 1000 sequins*. Arnaud turning

* Near L. 500.

turning to the Turk, said, "I know nothing
 " of you; and would you have me risk
 " 1000 sequins on your bare word?"
 " Each of us act in this (replied the
 " Turk) with consistency. I am in
 " chains, and therefore try every method
 " to recover my liberty, and you may
 " have reason to distrust the word of a
 " stranger. I have nothing at present but
 " my word to give you; nor do I pretend
 " to assign any reason why you should trust
 " to it. I can only say, that if you incline
 " to act a generous part, you shall have no
 " reason to repent." The commander up-
 on this went to make his report to the Grand
 Master Don Perellos. The air with which
 Osman delivered himself, wrought so up-
 on Arnaud, that he returned immediately
 on board the Spanish vessel, and agreed
 with the captain for 600 sequins, which he
 paid as the price of Osman's liberty. He
 put him on board a vessel of his own, and
 provided him with a surgeon, with every
 thing necessary for his entertainment and
 cure.

Osman had mentioned to his benefactor,

K

that

that he might write to Constantinople for the money he had advanced; but finding himself in the hands of a man who had trusted so much to his honour, he was emboldened to ask another favour; which was, to leave the payment of the ransom entirely to him. Arnaud discerned, that in such a case things were not to be done by halves. He agreed to the proposal with a good grace; and shewed him every other mark of generosity and friendship. Accordingly Osman, so soon as he was in a condition, set out again upon his voyage.

The French colours now protected him from the privateers. In a short time he reached Damietta, and sailed up the Nile to Cairo. No sooner was he arrived there, than he delivered 1000 sequins to the master of the vessel, to be paid to his benefactor Arnaud, together with some rich furs; and he gave to the master himself, five hundred crowns as a present. He executed the orders of the Sultan his master with the Basha of Cairo; and setting out for Constantinople, was the first who brought the news of his slavery.

The

The favour received from Arnaud in such circumstances, made an impression upon a generous mind, too deep ever to be eradicated. During the whole course of his life, he did not cease, by letters and other acknowledgements, to testify his gratitude.

In the 1715, war was declared between the Venetians and Turks. The Grand Vizir, who had projected the invasion of the Morea, assembled the Ottoman army near the isthmus of Corinth, the only pass by which this peninsula can be attacked by land. Topal Osman was charged with the command to force the pass; which he not only executed successfully, but afterwards took the city of Corinth by assault. For this service he was rewarded, by being made a basha of two tails. The next year he served as lieutenant-general under the Grand Vizir, at the siege of Corfu, which the Turks were obliged to abandon. Osman staid three days before the place, to secure and conduct the retreat of the Ottoman troops.

In the 1722, he was appointed Seraf-

kier *, and had the command of the army in the Morea. When the consuls of the different nations came to pay their respects to him in this quality, he distinguished the French by peculiar marks of kindness and protection. "Inform Vincent Arnaud," says he, "that I am the fonder of my new dignity, as it enables me to serve him. Let me have his son in pledge of our friendship; and I will charge myself with making his fortune." Accordingly Arnaud's son went into the Morea, and the Seraskier not only made him presents, but granted him privileges and advantages in trade, which soon put him in a way of acquiring an estate.

Topal Osman's parts and abilities soon raised him to a greater command. He was made a basha of three tails, and beglerbeg of Romania, one of the greatest governments in the empire, and of the greatest importance by its vicinity to Hungary.

His residence during his government, was at Nyssa. In the year 1727, Vincent

* General in chief.

Arnaud and his son waited upon him there, and were received with the utmost tenderness. Laying aside the basha and governor, he embraced them, caused them to be served with sherbet and perfumes, and made them sit upon the same sofa with himself; an honour but rarely bestowed by a basha of the first order, and hardly ever to a Christian. After these marks of distinction, he sent them away loaded with presents.

In the great revolution which happened at Constantinople, *anno* 1730, the Grand Vizir Ibrahim perished. The times were so tumultuary, that one and the same year had seen no fewer than three successive Vizirs. In September 1731, Topal Osman was called from his government to fill this place; which being the highest in the Ottoman empire, and perhaps the highest that any subject in the world enjoys, is always dangerous, and was then greatly so. He no sooner arrived at Constantinople to take possession of his new dignity, than he desired the French ambassador to inform his old benefactor of his advancement; and

that he should hasten to Constantinople, while things remained in the present situation; adding, that a Grand Vizir seldom kept long in his station.

In the month of January 1732, Arnaud, with his son, arrived at Constantinople from Malta, bringing with him variety of presents, and twelve Turks whom he had ransomed from slavery. These, by command of the Vizir, were ranged in order before him. Vincent Arnaud, now seventy-two years of age, with his son, were brought before Topal Osman Grand Vizir of the Ottoman empire. He received them in the presence of the great officers of state, with the utmost marks of affection. Then turning to those about him, and pointing to the ransomed Turks: Be-
 “ hold (says he) these your brethren, now
 “ enjoying the sweets of liberty, after ha-
 “ ving groaned in slavery: this Frenchman
 “ is their deliverer. I was myself a slave;
 “ loaded with chains, streaming in blood,
 “ and covered with wounds: this is the
 “ man who redeemed and saved me; this is
 “ my master and benefactor: to him I am,
 “ indebted

“ indebted for life, liberty, fortune, and every thing I enjoy. Without knowing me, he paid for me a large ransom, sent me away upon my bare word, and gave me a ship to carry me. Where is ever a Mussulman capable of such generosity?”

While Ofman was speaking, all eyes were fixed upon Arnaud, who held the Grand Vizir's hands closely locked between his own. The Vizir then asked both father and son many questions concerning their situation and fortune, heard their answers with kindness and attention, and then ended with an Arabic sentence, ALLAH KERIM*. He made before them the distribution of the presents they had brought, the greatest part of which he sent to the Sultan, the Sultana mother, and the Kislar Aga †. Upon which the two Frenchmen made their obeisance, and retired.

After this ceremony was over, the son of the Grand Vizir took them to his apartments, where he treated them with great

* The providence of God is great.

† Chief of the black eunuchs.

kindness.

kindness. Some time before they left Constantinople, they had a conference in private with the Vizir, who divested himself of all state and ceremony. He let them understand, that the nature of his situation would not permit him to do as he desired, since a minister ever appears in the eyes of many, to do nothing without a view to his own particular interest; adding, that a bashaw was lord and master in his own province, but that the Grand Vizir at Constantinople had a master greater than himself.

He caused them to be amply paid for the ransom of the Turks, and likewise procured the restitution of a debt which they had looked on as desperate. He also made them large presents in money, and gave them an order for taking a loading of corn at Salonica; which was likely to be very profitable, as the exportation of corn from that part had been for a long time prohibited.

As his gratitude was without bounds, his liberality was the same. His behaviour to his benefactor demonstrated that greatness of soul, which displayed itself in every action of his life. And this behaviour must appear

pear the more generous, when it is considered, what contempt and aversion the prejudices of education create in a Turk against Christians.

23.

Damon and Pythias were intimate friends. Damon being condemned to death by Dionysius the tyrant, demanded liberty to go home to set his affairs in order; and his friend offered himself bail, submitting to death if Damon should not return. Every one was in expectation what would be the event, and every one began to condemn Pythias for so rash an action. But he, confident of the integrity of his friend, waited the appointed time with alacrity. Damon, strict to his engagement, returned at the appointed time. Dionysius, admiring their mutual fidelity, pardoned Damon, and prayed to have the friendship of two such worthy men.

24.

Alexander had two friends, Hephæstion
and

and Craterus, of different manners. Hephæstion, studying Alexander's humour, seconded him in affecting the Persian garb and customs. Craterus, on the contrary, regarding his master's glory, was perpetually exhorting him to despise the effeminacy of the Persians. Alexander loved Hephæstion, but he revered Craterus.

25.

Aristotle * assigns a reason. Breach of friendship, says he, is the greatest injury; for there, the injury is not only considered, but also the person; and the injury is doubled by the addition of ingratitude.

26.

In that notable victory which Cyrus the Persian obtained over the Assyrians, Panthea, wife to Abradatas King of the Susians, was made a captive; and being a lady reckoned the most beautiful of Asia, was re-

* Politic. l. 7. cap. 7.

served for Cyrus, by his captains. Her husband was not in the battle, being employed to treat of an alliance betwixt the Assyrians and the King of Bactria. Cyrus, calling to him Araspes, the companion of his youth, recommended Panthea to his care. Have you seen this woman, O Cyrus, said Araspes? Cyrus answered, No. But I did, replied he. When we chose her for you, she was sitting in her tent, without any distinguishing mark or habit, surrounded by her women. But, desirous to know which was the mistress, we immediately found her out, though covered with a vail, and looking on the ground. She got up to receive us, and we perceived that she excelled in stature, in grace, and beautiful shape. The eldest among us addressed her in the following words. "Take courage, woman. We have heard that your husband is a brave man : but now you are reserved for one not inferior to him, in person, understanding, or power ; for if there be in the world who deserves admiration, Cyrus is the man, and to him you are destined." The woman, hearing

ing this, tore her robe, and, accompanied with her servants, set up a lamentable cry. Upon this, part of her face was discovered, and her neck and hands. And be it known to you, Cyrus, that we all thought never was produced such another woman. Therefore, by all means, you must see her. Cyrus answered, That now he was resolved against it. Why so? said the young man. Because, said Cyrus, if, upon hearing from you that she is handsome, I am persuaded to see her, I am afraid I shall be more easily tempted to see her a second time, and perhaps come to neglect my affairs, and sit gazing on her. Araspes smiling, Do you think, Cyrus, that beauty can necessitate one to act contrary to reason? If this were naturally so, all would be under the same necessity. But of beauties, some inspire love, some not; for love is voluntary, and every man loves whom he pleases. How comes it then to pass, replied Cyrus, if love be voluntary, that one cannot give it over when he inclines? I have seen persons in grief and tears upon account of love, wishing to be rid of it as of any other distemper,

temper, and yet bound by a stronger tie of necessity than if bound in iron chains. The young man to this said, There are indeed examples of this kind; but such are miserable wretches; for though they are always wishing themselves dead, as unhappy, yet they never think of parting with life. Just such wretches are they who commit theft; and yet, O Cyrus, I observe that you treat these with great severity, as reckoning theft no such fatal necessary thing. So persons that are beautiful do not necessitate others to love them, or to covet what they ought not. Weak men, impotent in mind, are slaves to their passions; and to excuse themselves, accuse love. But the firm and resolute, though fond of gold, fine horses, beautiful women, can with ease abstain, so as to do nothing contrary to right. I, who have seen this woman, and think her extreme beautiful, remain notwithstanding free, and ready in all respects to perform my duty. But perhaps, said Cyrus, you retired before the time that love naturally lays hold of a man. It is the nature of fire not instantly to burn; yet

am I not willing, either to meddle with fire, or to look on beautiful persons. Be easy, said he, Cyrus: though I look on Panthea without ceasing, I will not be so conquered, as to do any thing I ought not. You speak, said Cyrus, handsomely: be careful of the woman, for she may be of service to us in some future exigency. And thus they parted.

Araspes, partly by conversing with a woman not less wise than beautiful, partly by studying to serve and please her, partly by her gratitude when he was sick, and her anxiety for his recovery; — by all these means, he was made her captive in love. He ventured to open his heart to her; but without success: for she had the warmest affection for her husband. Yet she forbore complaining to Cyrus, being unwilling to hurt Araspes. Araspes began to think of force; for his passion was now too violent to be restrained. Upon this, Panthea, apprehensive of the consequences, was no longer silent: she sent an eunuch to Cyrus to inform him of her danger. Cyrus, laughing at the man who thought himself
above

above the power of love, commanded his chief minister to tell Araspes, That if he could prevail by persuasion, it was well; but that by no means was he to think of force. The minister used no tenderness in delivering the commission; he accused Araspes as a betrayer of his trust, reproaching him for his injustice, and impotence of passion. The young man, struck to the heart, shed many tears. Cyrus sending for him, I see, Araspes, said he, that you are overwhelmed with fear and shame; but be comforted, for I have read, that the gods themselves have been conquered by love. The wisest of men are not exempted from this passion; and I pronounced upon myself, that if I conversed with beautiful women, I was not enough my own master to disregard them. It is I that am the cause of your misfortune, by shutting you up with this irresistible beauty. Araspes warmly replied, You are in this, O Cyrus, as in other matters, mild, and disposed to pardon the failings of men. But how shall I hold up after this miscarriage? My friends will neglect me, and my enemies triumph

over me. Cyrus said, Agreeable to me is thy sorrow, O Araspes: lives there a mortal without failings? Happy he who profits by them.

Panthea, charmed with this conduct in Cyrus, and admiring his excellent qualifications, endeavoured to gain her husband Abradatas to his side. She knew there was no cordiality betwixt him and the King of Assyria. That prince had attempted to take Panthea from him; and Abradatas, considering him as an unjust man, wished nothing more earnestly, than an opportunity to quit his service. For this reason he listened to the solicitations of his wife; and came over to Cyrus with two thousand horse. Panthea informed him of the virtue of Cyrus, and of his tender regard for her. What can I do Panthea, said Abradatas, to show my gratitude to Cyrus? What else, said she, but to behave toward him as he has behaved toward you? Upon this, Abradatas, coming to Cyrus, and taking him by the hand, said, O Cyrus, in return for the benefits you have bestowed upon us, I give myself

myself to you, an ally, a servant, and a friend.

From that time Cyrus had no ally more attached to his interest than Abradatas. The morning of that day in which Cyrus overthrew Croesus, Panthea brought to her husband preparing for the battle, a golden helmet, bracelets for his wrists, a purple robe, and a crest of a violet colour. These things having been prepared without his knowledge, he said to her, Have you made me these arms, Panthea, by destroying your own ornaments? No, surely, said she, not by destroying what is the most valuable of them; for you are my greatest ornament. Proceeding to put on the armour, tears trickled down her cheeks, though she endeavoured to restrain them. Abradatas, in this dress, appeared most beautiful and noble. Panthea, after desiring all that were present to retire, spoke as follows: "O Abradatas! if ever there were a woman who regarded her husband more than her own soul, you know that I am she. And yet, though I stand thus affected toward you, I swear by our mutual friendship,

" that rather would I be put under ground
 " with you, approving yourself a brave
 " man, than live with you in disregard and
 " shame. We both lie under great obliga-
 " tions to Cyrus, that when I was a cap-
 " tive and chosen for himself, he kept
 " me for you, as if I were his brother's
 " wife." Abradatas, struck with admira-
 tion at her discourse, gently took her hand
 into his, and lifting up his eyes to heaven,
 made the following prayer, " Do thou, O
 " great Jupiter, grant me to appear a hus-
 " band worthy of Panthea, and a friend
 " worthy of Cyrus!" and having said thus,
 he mounted his chariot, and moved along.
 She could not refrain from following, till
 Abradatas, seeing her, said, Have courage,
 Panthea, the gods take care of the virtu-
 ous: and upon this she was conducted to
 her tent. Though Abradatas in his chariot
 made a noble appearance, yet he drew no
 eyes till Panthea was gone.

The victory that day was complete: Cy-
 rus routed his enemies, and got possession
 of their camp. Toward the evening, when
 the battle was over, Cyrus, calling some of
 his

his servants, inquired, whether any of them had seen Abradatas? But Abradatas was now no more! he was slain, breaking in upon the Egyptians. All his followers, except some trusty companions, had turned their backs when they saw the compact body of the enemy. And Cyrus was informed, that Panthea had retired with the dead body to the bank of the river Pactolus; that her servants were digging a grave for it; and that she herself was sitting upon the ground with the head of her dead husband upon her knees. Cyrus, hearing this, smote his breast, and hastened to Panthea. Seeing Abradatas lying dead, he shed tears, and said, Alas, thou brave and faithful soul! hast thou left us, and art no more! At the same time he took him by the right hand, which came away, for it had been cut off in battle. The woman, smothering her grief, took the hand from Cyrus, kissed it, joined it to the body, and said, The rest, Cyrus, is in the same condition. But why should you look upon this mangled body? for you are not less affected than I am. "Fool that I was! frequently did
 "I

" I exhort him to show his friendship for
 " you ; and I know he never thought of
 " what he himself might suffer, but of
 " what he should do to gain your favour.
 " He died, therefore, without reproach,
 " and I, who urged him on, sit here alive."
 Cyrus, shedding tears, spoke thus: " He has
 " died, O woman ! but his death has been
 " glorious, for he has vanquished his ene-
 " mies. Honours shall be paid him suiting
 " a conqueror. A lofty monument shall
 " be erected for him ; and all the sacrifici-
 " ces shall be made that are due to the
 " memory of a brave man." Having said
 this, he went away, with great concern for
 the woman who had lost such a husband ;
 sorrowing also for the man who had left
 such a wife behind him, never to see her
 more.

The woman ordered her eunuchs to re-
 tire, till such time, said she, as I have la-
 mented over my husband. She retained
 only one faithful attendant, commanding,
 that when she was dead, she should be
 wrapped in the same mantle with her hus-
 band. The servant, after repeated remon-
 strances,

frances, finding her intreaties unsuccessful, broke into a flood of tears. Panthea, being beforehand provided with a sword, thrust it into her bosom, and laying her head upon her husband's breast, died. The maid-servant, setting up a most lamentable cry, covered the bodies as she had been directed. Cyrus, informed of this melancholy scene, hastened to the place, struck with admiration of the woman, and lamented over her. Their funeral rites were performed in the most solemn manner; and their monument is to be seen in that country to this day.

27.

A connection that subsists upon gratitude and mutual good offices, is generally brittle. Each is apt to overvalue the good he does to the other; and consequently, to expect more gratitude than is reasonable. Hence heart-burnings and disgust. It is otherwise where the connection is formed upon affection and habit. Quarrels tend to strengthen the connection, by the pain of being at variance.

riance. The first sort of connection is commonly that of friends, the other that of lovers.

28.

It is observed of Mæcenas and Salustius Crispus, the one the favourite of Augustus, the other of Tiberius, that in their declining years, they retained more of show, than of reality, in the friendship of these princes. Tacitus, upon this, makes the following reflection *, That favour is seldom long-lived; whether it be, that satiety takes the prince, when he has nothing left to bestow; or the favourite, when there is nothing left for him to desire.

29.

Just resentment is appeased by a suitable acknowledgment; for it has no further aim. But an unjust action rankles the mind, and inflames every malevolent passion. Hence a similar observation, That it is more diffi-

* Annal. 1. 3. § 30.

cult to reconcile the person who does the injury, than him who receives 'it. The very sight of one we have injured, flings us with remorse, and we are not far from hating one who continually gives us pain. This is apt to make the injurious person inflexible; whereas the person injured feels nothing but the injury to obstruct a reconciliation; and so soon as a proper atonement is made, resentment is at an end.

30.

Achaia, under the government of Aratus, was the most flourishing republic of Greece, till it came to be rivalled by Sparta under Cleomenes. Sparta solicited an alliance with the Achæans for their common safety. But Aratus, rejecting the proposition, chose to put his people under the protection of Antigonus King of Macedon. This step was inconsistent with sound politics. Cleomenes was a man of virtue and civilized manners, and had no view beyond the public good. Antigonus was a tyrant and oppressor, so insolent, as even to demand divine honours.

honours. But Antigonus was an old king, and considered always by Aratus as his superior. Cleomenes, on the contrary, was a young man rising into fame ; and what is still of greater weight, he was of the same rank, and in the same circumstances, with Aratus. And it is a maxim we may hold as unquestionable, That in the race of glory, it gives us more pain to see one gaining ground of us, than twenty running before us.

31.

Two men, one covetous, and one envious, becoming petitioners to Jupiter, were told, That what the one prayed for, should be doubled on the other. The covetous man prayed for riches. The envious man, not satisfied with a double portion, requested, that one of his eyes might be put out, in order to deprive his companion of both.

32.

The behaviour of Fabius the dictator, to
Minutius

Minutius his master of horse, is well known. Minutius, by his calumnies, had wounded the reputation of Fabius, and by his intrigues had got himself conjoined in the Dictatorian power, a thing till then unknown. Yet Fabius bore all these disgraces with temper, and saved his rival from ruin, in which he had involved himself, by folly and rashness. But the same Fabius could not see, without envy, the fame and reputation of Scipio increasing every day.

33.

A royal eagle, resolving to advance his subjects according to their merit, ordered every bird to bring its young ones to court, for a comparative trial. The owl pressed into the circle, mopping and twinkling, and observed to his Majesty, that if a graceful mien and countenance might intitle any of his subjects to a preference, she doubted not but her brood would be regarded among the first: For, says she, they are all as like me as they can stare.

M

A

A gnat, that had placed himself upon the horn of a bull, very civilly begged pardon for the liberty he took : but rather than incommode you, says he, by my weight, I'll remove. Oh ! never trouble your head for that, says the bull : I felt you not when you sat down, and I shall not miss you when you are pleased to remove.

34.

A skittish horse, that used to boggle at his own shadow, was expostulated with by his rider in a very serious manner. What a duce ails you ? says he, it is only a shadow you are afraid of. And what is that shadow, but so much empty space that the light cannot come at ? It has neither teeth nor claws, you see, nor any thing else to hurt you ; it will neither break your shins, nor block up your passage. It is well for you to upbraid me, replies the horse gravely, who are more terrified at ghosts and goblins, mere shadows of your brain, than I am at the shadow of my body.

35.

A spendthrift had sold his coat; and judging summer to be at hand upon the sight of a swallow that came before her time, made free with his waistcoat also, so that he was reduced to his shirt. A fit of cold weather happening, the spendthrift, in the bitterness of distress, reproaching the swallow, exclaims, What a wretched sort art thou, thus to ruin both thyself and me?

36.

Alexander having conquered Sidon, recommended to Hephæstion to chuse for king the most worthy of the citizens. He offered the crown to two young men of illustrious birth, his landlords; who refused the same, because they were not of the royal stock; saying, that it was against the law of their country for any other family to inherit the crown. Hephæstion, admiring their magnanimity, cried out, "O! happy
M 2 " young

“ young men, who know how much more
 “ wise it is to reject a crown, than to receive
 “ it unjustly !” And as a mark of his esteem, he requested of them to chuse the king. They pitched upon Abdalonimus, of the royal family, who being reduced to poverty, had nothing to live on but a little garden in the suburbs. The young men went into the garden, with the crown in their hands, and found Abdalonimus busy at work. They saluted him king, and exhorted him to be ever mindful of the low condition from which he was taken ; adding, that his poverty and industry had bestowed this honour upon him. Alexander inquired of him, whether he had born poverty with any degree of patience ? “ I wish,” says he, “ I may bear prosperity with the same equality of mind. I had little ; but “ I wanted little ; and these hands supplied “ what I wanted.”

37.

Alexander, conqueror of Asia, submitted to pride, anger, and pleasure ; for he laboured

boured to have every thing under his power but his passions. After the victory of Ar-bela, he abandoned himself to every appetite, and his moderation was converted into luxury and lasciviousness.

38.

Melesichton, born at Megara, of illustrious parents, dreamed of nothing in his youth, but to imitate the warlike virtues of his ancestors. He signalized himself in several expeditions, was in the midst of every dangerous attempt, and came ever off victorious. Being highly esteemed by his fellow-citizens, he was chosen their general; and shewed himself greater by his conduct, than formerly by his courage. His ambition was inflamed; power corrupted his mind, and he aimed at no less than the sovereignty, being unable to obey whom he had so long commanded. Thus, from an useful member of the state, he became a dangerous enemy. Lust of rule threw down him, whom courage and conduct had raised. He was deprived of all his employ-

ments, and a law was made, that he should not thereafter bear any command in the city. This change of fortune threw him into despair : and to avoid disgrace, he retired to the country with his wife and family. His ambition had made him neglect money, and his inclination to magnificence had dissipated the bulk of his paternal estate. All that he had remaining, was a small farm in a remote corner. There he shut himself up out of the eye of the world.

His wife Praxinoë had spirit and resolution. Her beauty and birth had made her the object of many vows, but she had preferred Melesichton purely for his merit. Mutual affection, which had made this couple happy for many years, occasioned now their greatest distress. Melesichton imagined that he could bear singly the greatest misfortunes, but he could not bear to see Praxinoë reduced to poverty. Praxinoë, on the other hand, was in despair to find that she contributed to her husband's affliction. Their children, a boy and a girl, were their only remaining comfort. Melibeus, the son, began early to show strength,

strength, address, and courage. In this solitude, his father had leisure to teach him every lesson for cultivating and adorning the mind. Melibeus had an air, simple, sweet, and ingenuous, mixed with firmness and elevation. Melesichton, beholding him, could seldom refrain from tears. His own misfortunes he considered as nothing; but it stung him to the heart that they should be extended to his children. Damæta, the daughter, was instructed by her mother in all the arts of Minerva. She was skilled in music, and her voice was accompanied with the lyre, more moving than that of Orpheus. Her hair hung waving in the wind without any ornament. She was dressed in a plain robe, born up with a girdle, which made her motions perfectly easy. Without dress, she had beauty, and knew it not; nor did she ever think of viewing herself in a mirror. The father, in the mean time, full of discontent, delivered himself up to despair. His frequented walk was on the seashore, at the foot of an impending rock. There he would often retire from his family to deplore his misfortunes. He never spoke

spoke but in sighs; he neglected the cares of life, enervated and sunk in black melancholy.

One day, overcome with weariness and distress, he fell asleep. The goddess Ceres appeared to him in a dream. Her head was crowned with golden ears of corn. She spoke to him with sweetness and majesty: "Is it for Melesichton to be subdued by the rigours of fortune? Doth true nobility consist in riches? doth it not consist in a firmness of mind superior to fortune? Men render themselves miserable by indolence and false glory. If necessities be wanting, would you owe them to others rather than to yourself? Content yourself with little; gain that little by your work; free yourself from a dependence on others; and you shall be most noble. Take courage, therefore, and be industrious." She ended, and presented him with a *cornucopia*. Bacchus appeared crowned with ivy. Pan followed playing on a flute, with the fawns and satyrs dancing around. Pomona presented a lapful of fruits; and Flora scattered flowers. vivid
and

and odoriferous. These field-divinities, all of them, threw a favourable regard upon Melesichton.

He awaked, and was comforted. He talked of his dream to Praxinoe. They perceived contentment within their reach, and began to taste rural pleasures. Nothing was now to be seen in the family but a face of chearful industry. Praxinoe and Damæta applied themselves to spinning. They had herbs from a small garden, and milk from a large flock. Their food was dressed up with cleanness and propriety. It was simple, natural, and good, seasoned with an appetite inseparable from temperance and travail. Their house was neat: the tapestries were fold, but the walls were white and clean. Their beds were not rich, but they were not the less decent, and easy. The kitchen itself had an elegance not to be seen in great houses, every thing in it shining, and in its proper place. To regale the family upon extraordinary occasions, Praxinoe produced honey, and the finest fruits. She cultivated a flower-garden, sold part, and reserved part to adorn her

her house. Damæta imitated her mother. She went about singing at her work. Her tender lambs danced upon the green, and the echoes around repeated her notes. Agriculture was Melesichton's province. He himself held the plough, sowed the grain, and attended the reapers. He found such labours more innocent than those of war. He planted a vineyard, and had wine to entertain his guests. Winter, the season of repose, was dedicated to social intercourse and innocent amusement. Melesichton thanked the gods for opening his eyes. He was now sensible of the false lustre of ambition and greatness; and he was entirely satisfied with his present lot. In Melibeus, occupation and toil suppressed youthful passions. The orchard was his care; he planted trees, and nursed them up. He brought a canal of water into the garden, which he divided into many rills. His father had inspired him with a taste for reading; and in the intervals of work, his diversions were hunting, running, and wrestling with the neighbouring youth.

Melesichton, now accustomed to a life
of

of simplicity, found himself more at ease, than in his wonted grandeur. The necessities of life he had in abundance, and he desired nothing beyond. The pleasures of society he tasted in his own family. Love and tenderness united them intimately, and bestowed sincere happiness. At a distance from courts, they were ignorant of its giddy pleasures, dangerous in the fruition, and still more dangerous in the consequences. Their pleasures were sweet, innocent, simple, and always within reach. Plenty once again visited this family; but pride and ambition returned no more.

All the world said to Melesichton, "Riches are returned, it is time to return to your former grandeur." Ambition, with regard to himself, was thoroughly mortified: but he esteemed his children, and thought them qualified for the highest rank. To deliberate upon a step so important, he retired to his solitary walk, and seated himself upon the side of a limpid stream, revolving in his mind the past and future. Falling insensibly asleep, the goddess Ceres appeared to him as in his former dream,

dream, and thus she spoke: " To which
 " would you be devoted; to ambition, which
 " ruined you; or to industry, which has
 " made you rich and happy? True digni-
 " ty flows from independence, and from the
 " exercise of benevolence. Owe therefore
 " your subsistence to the fruitful earth, and
 " to your own labour. Let never indolence or false glory tempt you to quit
 " that which is the natural and inexhaustible
 " source of all good."

39.

My head, says the boasting fir to the humble
 bramble, is advanced among the stars;
 I furnish beams for palaces, and masts for
 ships; the very sweat of my body is a remedy
 for the sick and wounded. Whereas
 thou, O wretched bramble, creepest in the
 dirt, and art good for nothing in the world
 but mischief. I pretend not to vie with
 thee, said the bramble, in what thou vaunt-
 est of: but I pray thee, tell me, when
 the carpenter comes to fell timber, whether

ther thou wouldst not rather be a bramble
than a fir ?

40.

When Calais, after a shameful revolt, was retaken by Edward III. he, as a punishment, appointed six of the most reputable burgeses to be put to death, leaving the inhabitants to chuse the victims. While the inhabitants, stupidly aghast, declined to make a choice, Eustace de St Pierre, a burges of the first rank, offered himself to be one of the devoted six. A generosity so uncommon raised such admiration, that five more were quickly found who followed his example. These six illustrious persons, marching out bare-footed, with halters about their necks, presented to the conqueror the keys of the town. The Queen being informed of their heroic virtue, threw herself at the King's feet, intreating him, with tears in her eyes, to regard such illustrious merit. She not only obtained their pardon, but entertained them in her own

N

tent,

tent, and dismissed them with a handsome present.

It was the fixed opinion of Aristides the Athenian, that he was bound to serve his country without the expectation of being rewarded with riches or honours. Being one day in the theatre, where a tragedy of *Æschylus* was acted, containing the following words, "That he cared more to be just, than to appear so;" all eyes were instantly turned upon Aristides, as meriting that character; and from that time he got the surname of *Just*. This remarkable distinction roused envy, and envy prevailed so far as to procure his banishment for ten years, upon the unjust suspicion, that his influence with the people was dangerous to their freedom. But his absence dissipated these vain terrors. He was soon recalled; and without shewing the least resentment against his enemies, he, for many years, acted both in peace and war with the greatest prudence and moderation. His disregard for money was visible at his death; for though he was frequently treasurer, as well

well as general, he scarce left sufficient to defray the expence of his burial. But his virtues did not pass without reward. He had two daughters, who were educated at the expence of the state, and got portions allotted them from the public treasury.

Plancus being proscribed by the Triumvirs Antonius, Lepidus, and Octavius, was forced to abscond. His slaves, though put to the torture, refused to discover him. New torments being prepared, Plancus appeared, to prevent further distress to servants that were so faithful to him, and offered his throat to the swords of the executioners. An example so noble, of mutual affection betwixt a master and his slaves, procured a pardon to Plancus, and made all the world say, that Plancus only, was worthy of so good servants, and they only, were worthy of so good a master.

Cneius Domitius, Tribune of the Roman people, burning to ruin his enemy Marcus Scaurus, chief of the senate, accused him publicly, before the people, of se-

veral high crimes and misdemeanors. His zeal in the prosecution excited a slave of Scaurus, through hope of a reward, to offer himself privately as a witness. But justice here prevailed over revenge : for Domitius, without listening to a single word, ordered the perfidious wretch to be fettered, and to be carried instantly to his master. This action was so much admired, that there was no end of heaping honours upon Domitius. He was successively elected consul, censor, and chief priest.

A carpenter who had accidentally dropt his ax into a river, petitioned Mercury to help him to it again. Mercury, for a trial of his honesty, fished up a gold ax ; which the man refused, as not belonging to him. The next was a silver ax ; which was also refused, for the same reason. At last came the identical ax that had dropt into the water ; and this the poor man claimed as his property. Mercury, to reward his honesty, gave him all the three. It came into the head of another carpenter to try the experiment. He threw his ax into the water, imploring

implored Mercury to restore it to him. First the gold ax, and then the silver ax, being presented, both were refused; but the third was accepted, being that which had been thrown into the water. The knave, now swallowing, in his expectations, the other two axes, was bitterly disappointed, when he heard the following words pronounced with a stern look, "Learn, "impious mortal, that the gods reward honesty, and not deceit."

41.

A young man having been condemned to death for theft, his mother went lamenting along with him to the place of execution. There, under pretext of a whisper, he put his mouth to her ear, and bit it clear off. The spectators being provoked by this unnatural action; Good people, cried the criminal, judge not by appearances. It is this mother of mine who has brought me to shame and punishment: for had she whipt me soundly for the book I stole when I was a boy, I should never have

come to the gallows for theft now that I am a man.

42.

A stag seeing his image in the water ; Well, says he, were those pitiful shanks but answerable to this branching head, how should I triumph over my enemies ? The words were scarce uttered, when he espied a pack of hounds coming full cry toward him. Away he scours cross the plain, casts off the dogs, and gains a wood. But pressing through a thicket, the bushes hold him by the horns, till the hounds come and pull him down. The last words he uttered were these : What an unhappy fool was I, to prefer shew before substance ! I trusted to my horns, that have betrayed me ; and I disdained my legs, that would otherwise have brought me off.

43.

Alexander the Great is described with less resolution before the battle of Arbela, than
formerly.

formerly. And no wonder. At the beginning, he had little reputation to lose, but much to gain. Now he had more reputation to lose, than he could gain.

44.

It is recorded of Agrippina, that consulting the Chaldeans, about the fortune of her son Nero, she got for a response, That he would be emperor ; but that he would kill his mother. “ Let him be emperor,” said she, “ though I die by his hands.” How blind are we to futurity ! We lay out our whole stock of happiness upon a single ticket, and behold it comes out a blank. Nero was emperor ; but Agrippina was far from being willing to lay down her life, as the price of his advancement. Nay, laying aside this horrid circumstance, she did not find the happiness she proposed, but the direct contrary. She had laid her account, that her son would be perfectly obsequious to her ; and by his means had swallowed, in her hopes, dominion over the universe. But these hopes, like all
that

that are unbounded, proved abortive. Nero would not be ruled by an imperious woman; and she was in despair, to find him taken out of her hands. Blind mortals! how unfit to judge or chuse for ourselves?

A man who had lost a calf, betook himself at last to his prayers. Great Jupiter, says he, do but shew me the thief, and I'll give thee a kid for a sacrifice. The word was no sooner passed, than the thief appeared, which was a lion. He fell to his prayers more heartily than before: "I have not forgotten my vow, O Jupiter! but now that thou hast shewed me the thief, I'll make the kid a bull, if thou'lt but free me from him."

Gay, Fab. 39.

The man to Jove his suit preferr'd;
He begg'd a wife. His prayer was heard.
Jove wonder'd at his bold addressing:
For how precarious is the blessing!

A

A wife he takes. . And now for heirs
Again he worries Heav'n with pray'rs.
Jove nods assent. Two hopeful boys
And a fine girl reward his joys.

Now, more solicitous he grew,
And set their future lives in view :
He saw that all respect and duty
Were paid to wealth, to power, and beauty.

Once more, he cries, accept my prayer ;
Make my lov'd progeny thy care.
Let my first hope, my fav'rite boy,
All Fortune's richest gifts enjoy.
My next with strong ambition fire :
May favour teach him to aspire ;
'Till he the step of power ascend,
And courtiers to their idol bend.
With ev'ry grace, with ev'ry charm,
My daughter's perfect features arm.
If Heav'n approve, a father's blest'd.
Jove smiles, and grants his full request.

The first, a miser at the heart,
Studious of every griping art,
Heaps hoards on hoards with anxious pain,
And all his life devotes to gain.
He feels no joy, his cares increase,
He neither wakes nor sleeps in peace ;

In

In fancy'd want, (a wretch complete),
He starves, and yet he dares not eat.

The next to sudden honours grew,
The thriving art of courts he knew :
He reach'd the height of power and place ;
Then fell, the victim of disgrace.

Beauty with early bloom supplies
His daughter's cheek, and points her eyes.
The vain coquette each suit disdains,
And glories in her lovers pains.

With age she fades, each lover flies,
Contemn'd, forlorn, she pines and dies.

When Jove the father's grief survey'd,
And heard him heav'n and fate upbraid,
Thus spoke the god. By outward show,
Men judge of happiness and wo :
Shall ignorance of good and ill
Dare to direct th' eternal will ?
Seek virtue; and of that possess,
To providence resign the rest.

45.

A lake, the habitation of many a frog,
being dried up in a hot summer, two of the
species, in quest of water, discovered a deep
well.

well. One of them, growing impatient, proposed to settle there, without looking farther. Softly, says his companion, if the water should also fail us here, how shall we get out again ?

46.

Archytas Tarentinus returning from war, found all things at home in great disorder. Having called his overseer, he expostulated with him for his supine negligence, and ended thus: "Go," said he, "if I were not in anger, I would soundly drub your sides." Plato, being highly offended at one of his slaves, ordered Speusippus to chastise him, excusing himself, because he was angry. And Carillus a Lacedemonian, to a helot who carried himself insolently and audaciously, "By the gods, if I were not angry, I would immediately put thee to death." How different the behaviour of Piso upon such an occasion. A soldier returning from forage without his companion, of whom he gave no satisfactory account, Piso, taking it for granted that

that he had murdered his companion, condemned him instantly to death. The sentence was at the very point of being executed, when, behold! the wandering companion arrived, which filled all hearts with joy. They were carried instantly to Pifo, not doubting but that the sentence would be recalled. But shame for being in the wrong rekindled Pifo's rage, which made him incapable of acknowledging his rashness: and, as if perseverance would justify a wrong, or hide it from others, he committed another act of injustice, much less excusable than the former. The first soldier was ordered to death, because sentence had passed against him; the second, because his absence had occasioned the death of the first; and the hangman, for not putting the first sentence in execution.

47.

Once upon a time, the hares were greatly dissatisfied with their miserable condition. Here we live, say they, at the mercy of men, dogs, eagles, and many other
 ther

ness, a certain cavalier had one for that purpose, which passed for his own hair. Riding one day in company, a sudden puff of wind blew off his hat and wig, and discovered his bald pate, which provoked a loud laugh. He fell a laughing with the rest, and said, merrily, "How could I expect to keep other peoples hair, when I could not keep my own?"

49.

A fox taken in a trap, was glad to compound matters, by leaving his tail behind him. To palliate his misfortune, he made a learned discourse to his companions, of the uselessness, the trouble, and the indecency of tails. He had no sooner ended, than up rose a cunning sage, who desired to be informed, whether the worthy member who had harangued so pathetically, meant his advice for the advantage of those who had tails, or to hide the deformity and disgrace of those who had none.

50.

An old man and a boy were driving an afs before them to the next market for fale. Have you no more wit, fays a paffenger, than to trudge it a-foot, when you have an afs to ride on? The old man took the hint, and fet the boy upon the afs. Says another to the boy, You lazy rogue you, muft you ride, and let your aged father go a-foot? The man took down his boy, and got up himfelf. Do you fee, fays a third, how the lazy old knave rides, while the poor little child has much ado to creep after him? The man took up his fon behind him. The next they met asked the old man, Whether the afs were his own? He faid, Yes. Troth there's little fign of it, fays the other, by your loading him thus. Well, fays the man to himfelf, what am I to do now? Nothing new occurred to him, but to bind the afs's legs together with a cord, and to carry him to market with a pole upon their foulders. This he attempted, and became truly ridiculous.

51.

A dog, crossing a river with a piece of flesh in his mouth, saw his image in the water, which he mistook for another dog with another piece of flesh. Greedy to have both, he snatches at the shadow, and loses the substance.

52.

In a ripe field of corn, a lark had a brood of young ones ; and when she went abroad to forage for them, she ordered them to take notice of what should happen in her absence. They told her at her return, that the owner of the field had been there, and had requested his neighbours to reap his corn. Well, says the lark, there's no danger as yet. They told her the next day, that he had been there again, with the same request to his friends. Well, well, says she, there's no danger in that neither ; and so she went out for provisions as before. But being informed the third day, that the
owner

owner and his son were to come next morning to perform the work themselves; Nay, then, says she, it is time to look about us. As for the neighbours and friends, I feared them not; but the owner, I'm sure, will be as good as his word, for it is his own business.

53.

Mercury, in order to know what estimation he bore among men, went to the house of a famous statuary, where he cheapened a Jupiter and a Juno. He then seeing a Mercury with all his symbols; Here am I, said he to himself, in the quality of Jupiter's messenger, and the patron of artificers, with all my trade about me; and now will this fellow ask me fifteen times as much for that statue as he did for the others: and so demanded what was the value of that piece. Why truly, says the statuary, you seem to be a civil gentleman; give me but my price for the other two, and you shall have that into the bargain.

54.

The oak upbraided the willow, that it was weak and wavering, and gave way to every blast; while he scorned, he said, to bend to the most raging tempest. Soon after, it blew a hurricane. The willow yielded and gave way: but the oak, stubbornly resisting, was torn up by the roots.

55.

Lycurgus being questioned about the law which discharged portions to be given to young women, said, That in the choice of a wife, merit only should be considered; and that the law was made to prevent young women being chosen for their riches, or neglected for their poverty. A man deliberating whether he should give his daughter in marriage to a man of virtue with a small fortune, or to a rich man who was not famed for probity, Themistocles said, " I would bestow my daughter upon
" 2.

“a man without money, rather than upon
“ money without a man.”

56.

A controversy betwixt the sun and the wind, Which was the stronger, was agreed to be decided in favour of him who should make a traveller quit his cloak. The wind fell presently a-storming, and threw hail-shot in the very teeth of the traveller. He wraps himself up the closer, and advances still in spight of the weather. The sun then began his part, and darted his beams so strongly, that at last the traveller grew faint with the heat, put off his cloak, and lay down in the shade to refresh himself.

57.

Marshal Turenne, in his campaign 1656, dispatched a body of men to escort some loaded waggons that were coming from Arras; and gave the command to the Count de Grandpré. The young Count being engaged in a love-adventure, suffered the convey

voy to march, commanded by the major of his regiment. A Spanish party that attacked the convoy being repulsed, the provisions were brought safe to the camp. The Marshal being informed of Grandpré's neglect of duty, said to the officers who were about him, "The Count will be very angry with me for employing him another way, and disappointing him of this opportunity to show his bravery." These words being reported to the Count, he ran to his General's tent, threw himself at his feet, and expressed his repentance with tears full of gratitude and affection. The Marshal reproved him with a paternal severity; and the reproof made such an impression, that during the rest of the campaign, this young officer signalized himself by the bravest actions, and became at length one of the ablest commanders of the age.

58.

An eagle seized some young rabbits for food to her young. The mother-rabbit adjured her, in the name of all those powers
that

that protect the innocent and oppressed, to have compassion upon her miserable children. But the eagle, in an outrage of pride, tears them to pieces. The rabbits made a common cause of it, and fell to undermining the tree where the eagle timbered; which, on the first blast of wind, fell flat to the ground, nest, eaglets, and all. Some of them were killed by the fall, the rest were devoured by birds and by beasts of prey, in sight of the injured mother-rabbit.

59.

A company of boys were watching frogs at the side of a pond, and still as any of them put up their heads, they were pelted down again with stones. Children, says one of the frogs, you never consider, that though this may be play to you, it is death to us.

60.

And it came to pass after these things,
that

that Abraham sat in the door of his tent, about the going down of the sun.

And behold, a man bent with age, coming from the way of the wilderness, leaning on a staff.

And Abraham arose, and met him, and said unto him, Turn in, I pray thee, and wash thy feet, and tarry all night; and thou shalt arise early in the morning, and go on thy way.

And the man said, Nay, for I will abide under this tree.

But Abraham pressed him greatly: so he turned, and they went into the tent: and Abraham baked unleavened bread, and they did eat.

And when Abraham saw that the man blessed not God, he said unto him, Wherefore dost thou not worship the most high God, creator of heaven and earth?

And the man answered and said, I do not worship thy God, neither do I call upon his name; for I have made to myself a god, which abideth always in mine house, and provideth me with all things.

And Abraham's zeal was kindled against the

the man, and he arose, and fell upon him, and drove him forth with blows into the wilderness.

And God called unto Abraham, saying, Abraham, where is the stranger?

And Abraham answered and said, Lord, he would not worship thee, neither would he call upon thy name; therefore have I driven him out from before my face, into the wilderness.

And God said, Have I borne with him these hundred ninety and eight years, and nourished him, and cloathed him, notwithstanding his rebellion against me; and couldst not thou, who art thyself a sinner, bear with him one night?

And Abraham said, Let not the anger of the Lord wax hot against his servant: lo, I have sinned; forgive me, I pray thee.

And Abraham arose, and went forth into the wilderness, and sought diligently for the man, and found him, and returned with him to his tent; and when he had entreated him kindly, he sent him away in the morning, with gifts.

The Marquis of Louvois, jealous of the Marshal de Turenne, did all in his power secretly to cross his designs. This jealousy was the main spring of the misfortunes of France in the campaign 1673. The King saw himself upon the point of being forsaken by his allies and left alone to maintain a war against the Empire, Spain, and Holland. The Marshal de Turenne could not dissemble his uneasiness, and there appeared in his countenance an air of thoughtfulness and melancholy. Having returned to court, after putting his army into winter-quarters, the King received him with great demonstrations of esteem and affection. His Majesty, in private, conversed frequently with him of the means to re-establish affairs next campaign; and spoke to him one day of the fatal consequences of Louvois's counsels; which gave Turenne a favourable opportunity to revenge himself of the minister, had he been so disposed. The Marshal content-
ed

ed himself with answering, " That the Mar-
 " quis de Louvois was very capable of do-
 " ing his Majesty service in the cabinet,
 " but that he had not experience enough
 " in war to take upon him the direction of
 " it." This moderation and generosity ex-
 tremely pleased the young King, who assu-
 red Turenne, that in spite of all his mini-
 sters, he should always be his favourite. He
 then spoke of the Marquis de St Abré, ac-
 quainting Turenne that St Abré had bla-
 med his conduct, and written to Louvois,
 that if he had been consulted, he could
 have saved Bonne, without hazarding Al-
 face. " Why then did he not speak to
 " me?" said the Marshal, with great mode-
 ration: " I should have heard him with
 " pleasure, and profited by his advice."
 He then excused St Abré, commended
 him, gave an exact account of his services,
 intreated the King not to deprive him of
 so able a lieutenant-general, and left not
 the cabinet till he obtained from the King
 a gratuity to him.

62.

A lion having got into his clutches a poor mouse, let her go at her earnest supplication. A few days after, the lion being caught in a net, found a grateful return. For this very mouse set herself to work upon the couplings of the net, gnawed the threads to pieces, and so delivered her benefactor.

63.

Two neighbours, one blind and one lame, were called to a place at a considerable distance. The blind man carried the lame man, and the lame man directed the way.

64.

Tacitus, treating of Corbulo's discipline *, observes, that in his army the first

* Annal. l. 13. § 35.

or second fault was not pardoned as in other armies. The soldier who left his standard was immediately put to death. And experience proved this practice to be not only useful; but merciful; for such crimes were seldom committed in his camp.

65.

A horse having a quarrel with a boar, applied to a man to aid him in his revenge. The man arming himself, mounted the horse, and killed the boar. But the horse, in gratifying his resentment, lost his liberty: for the man would be pleased with no other reward, than to have the command of the horse whenever he should have occasion; and therefore ordered him to be locked up in the stable.

A bear was so pained with the sting of a bee, that he ran like mad into the bee-garden, and overturned all the hives. This outrage brought upon him an army of bees. Being almost stung to death, he reflected how much more prudent it had been,

to pass over one injury, than by rash passion to provoke a thousand.

The Marshal of Turenne, being in great want of provisions, quartered his army by force in the town of Saint Michel. Complaints were carried to the Marshal de la Ferte, under whose government that town was; who, being highly disoblged for what was done to his town without his authority, insisted to have the troops instantly dislodged. Some time thereafter La Ferte seeing a soldier of Turenne's guards out of his place, beat him severely. The soldier, all bloody, complaining to his General, was instantly sent back to La Ferte, with the following compliment: "That Turenne was much concerned to find his soldier had failed in his respect to him, and begged the soldier might be punished as he thought proper." The whole army was astonished; and La Ferte himself being surprised, cried out, "What! is this man to be always wise, and I always a fool!"

One

One asking at Diogenes, what course he should take to be revenged of his enemy? By becoming a good man, answered the philosopher.

It being told to Philip of Macedon, that several calumnies were spread against him by the Athenian orators; "It shall be my care," said the prince, "by my life and actions to prove them liars."

66.

Some friends of Philip of Macedon advising him to banish a man who had spoken ill of him at court; By no means, said he; for that is the ready way to make him rail at me where I am less known. Being importuned to punish the ingratitude of the Peloponnesians, for having hissed him at the Olympic games; How will they serve me, replied he, should I punish them; when they cannot forbear affronting me after so many obligations?

67.

Philip of Macedon being advised to banish a man who had railed at him; Let us first see, says he, whether I have not given him occasion. And understanding that this man had done him services without receiving any reward, he gave him a considerable gratuity.

The Emperor Augustus being informed of a conspiracy against his life, conducted by Lucius Cinna, was at first moved by resentment to resolve upon the cruellest punishment. But reflecting afterwards, that Cinna was a young man of an illustrious family, and nephew to the great Pompey, he broke out into bitter fits of passion: "Why live I, if it be for the good of
 " many that I should die? Must there be
 " no end of my cruelties? Is my life of
 " so great value, that oceans of blood must
 " be shed to preserve it?" His wife Livia finding him in this perplexity; "Will
 " you take a woman's counsel?" said she.
 " Imitate

" Imitate the physicians, who when the or-
 " dinary remedies fail, make trial of what
 " are extraordinary. By severity you have
 " prevailed nothing. Lepidus has followed
 " Savidienus, Murena Lepidus, Cæpio
 " Murena, and Egnatius Cæpio. Begin
 " now, and try whether sweetness and cle-
 " mency may not succeed. Cinna is detect-
 " ed : forgive him ; he will never hence-
 " forth have the heart to hurt thee ; and it
 " will be an act of glory." Augustus was
 a man of sense. He relished the advice ;
 and calling Cinna to a private conference,
 he spoke as follows : " Thou knowest,
 " Cinna, that having joined my enemies,
 " I gave thee thy life, restored thee all
 " thy goods, and advanced thy fortune e-
 " qually with the best of those who had
 " always been my friends. The sacerdo-
 " tal office I conferred upon thee, after
 " having denied it to others, who had borne
 " arms in my service. And yet, after so
 " many obligations, thou hast undertaken
 " to murder me." Seeing Cinna astonish-
 ed, and silent, with the consciousness of
 guilt, he went on as follows. " Well !
 " Cinna,

“ Cinna, go thy way ; I again give thee
 “ that life as a traitor and a parricide;
 “ which I before gave thee as an enemy.
 “ Let friendship from this time forward
 “ commence betwixt us ; and let us make
 “ it appear, whether thou hast received thy
 “ life, or I have given it, with the better
 “ faith.” Some time after, he preferred
 Cinna to the consular dignity, complaining
 that he had not resolution to demand it.
 Their friendship continued uninterrupted
 till Cinna’s death ; who, in token of his gra-
 titude, appointed Augustus to be his sole heir.
 And it is remarkable, that Augustus reaped
 the due reward of a clemency so generous
 and exemplary ; for from that time there
 never was the slightest conspiracy or attempt
 against him.

La Motte, l. 5. fab. 18.

Parmi les animaux l’éléphant est un sage :
 Il sçait philosopher, penser profondément.
 En doute-t-on ? Voici le témoignage
 De son profond raisonnement.
 Jadis certain marchand d’yvoire,

Pour

Pour amasser de ces os précieux
 S'en alloit avant la nuit noire
 Se mettre à l'affût dans les lieux
 Où les éléphants venoient boire.
 Là, d'un arbre élevé notre chasseur lançoit
 Sans relâche fleche sur fleche :
 Quelqu'une entre autres faisoit breche,
 Et quelque éléphant trépassoit.
 Quand le jour éloignoit la troupe éléphan-
 tine,
 L'homme héritoit des dents du mort.
 C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine;
 Et chaque soir il tentoit même sort.
 Une fois donc qu'il attendoit sa proie,
 Grand nombre d'éléphants de loin se firent
 voir.
 Cet objet fut d'abord sa joye ;
 Bien-tôt ce fut son désespoir.
 Avec une clameur tonnante
 Tout ce peuple colosse accourut à l'archer,
 Environne son arbre, où saisi d'épouvante
 Il maudit mille fois ce qu'il venoit cher-
 cher.
 Le chef des éléphants, d'un seul coup de
 sa trompe,
 Met l'arbre & le chasseur à bas ;
 Prend

Prend l'homme sur son dos, le mène en
grande pompe

Sur une ample colline où l'yvoire est à tas.

Tien, lui dit-il, c'est notre cimetière ;

Voilà des dents pour toi, pour tes voi-
sins :

Romp ta machine meurtrière,

Et va remplir tes magasins.

Tu ne cherchois qu'à nous détruire ;

Au lieu de te détruire aussi,

Nous t'ôtions seulement l'intérêt de nous
nuire.

Le sage doit tâcher de se vanger ainsi.

68.

Eudamidas, a Corinthian, had two friends;
Charixenus, and Aretheus. Eudamidas
being poor, and knowing his two friends to
be rich, made his will as follows. " I be-
queath to Aretheus the maintenance of
" my mother, to support and provide for
" her in her old age. I bequeath to Cha-
" rixenus the care of marrying my daugh-
" ter, and of giving her as good a portion
" as he is able. And in case of the death
" of

“ of either, I substitute the survivor in his
 “ place.” They who first saw this will,
 made themselves extremely merry with it,
 But the executors had a different sense of the
 matter; they accepted the legacies with
 great satisfaction. Charixenus dying soon
 after, Aretheus undertook the whole. He
 nourished the old woman with great care
 and tenderness. Of his estate, which was
 five talents, he gave the half in marriage
 with a daughter, his only child; the other
 half in marriage with the daughter of his
 friend, and in one and the same day solemn-
 ized both their nuptials.

69.

Artaxerxes King of Persia, according to
 Xenophon's relation, erred against this rule.
 He listened to the report that his brother
 Cyrus was meditating to rebel against him;
 and sent for Cyrus, resolving to put him to
 death. But he was pardoned by the inter-
 cession of their mother Parysates. Our
 author adds, that Cyrus, impressed with the
 danger he had run, and the ignominy he
 had

had endured, bent his whole thoughts to secure himself, by levying an army against his brother.

Philotas, being suspected as accessory to a conspiracy formed against Alexander the Great, was roughly questioned upon that suspicion; but at last was dismissed by Alexander, declaring he was satisfied of his innocence. Upon this Quintus Curtius observes *, That Alexander would have acted more prudently, to dissemble his suspicions altogether, than to leave Philotas at liberty to doubt of his master's friendship, and of his own safety.

Upon a like occasion, our King William acted a different part, with general approbation. After the revolution, letters were intercepted from the Earl of Godolphin to the dethroned King. This was a crime against the state, but not a crime to be ashamed of. The Earl, at the same time, was a man of approved virtue. These circumstances prompted the following course. The King, in a private conference, produ-

* Lib. 6. cap. 8.

ced the Earl's letters to him, commended his zeal for his former master, however blind it might be, expressed a fondness to have the Earl for his friend, and with the same breath burnt the letters, that the Earl might not be under any constraint. This act of generosity gained the Earl's heart and his faithful services ever after. The circumstances here made the Earl certain of the King's sincerity : at the same time, the burning of the letters, which were the only evidence against him, placed him in absolute security, and left no motive to action but gratitude only.

70.

The inhabitants of a great town offered Marshal de Turenne 100,000 crowns, upon condition he would take another road, and not march his troops their way. He answered them, " As your town is not in the road I intend to march, I cannot accept the money you offer me."

The Earl of Derby, in the reign of Edward

ward III. making a descent in Guienne, carried by storm the town of Bergerac; which was given up to be plundered. A Welch knight happened by chance to light upon the receiver's office. He found there such a quantity of money, that he thought himself obliged to acquaint his general with it, imagining, that so great a booty naturally belonged to him. But he was agreeably surpris'd, when the Earl told him, with a pleasant countenance, that he wished him joy of his good fortune, and that he did not make the keeping his word to depend upon the great or little value of the thing he had promised.

In the siege of Falisci by Camillus General of the Romans, the schoolmaster of the town, who had the children of the senators under his care, led them abroad, under the pretext of recreation, and carried them to the Roman camp, saying to Camillus, That by this artifice he had delivered Falisci into his hands. Camillus abhorring this treachery, observed, " That there were laws for war, as well as for peace; " and

“ and that the Romans were taught to make war with integrity, not less than with courage.” He ordered the schoolmaster to be stripped, his hands to be bound behind his back, and to be delivered to the boys to be lashed back into the town. The Falerians, formerly obstinate in resistance, struck with an act of justice so illustrious, delivered themselves up to the Romans; convinced, that they would be far better to have the Romans for their allies, than their enemies.

71.

Proculius obtained eternal glory by his affection for his two brothers. He was a Roman knight, and a friend of Augustus. Upon the death of his father, he communicated to his two brothers Murena and Scipio an equal share of the paternal estate: and they having lost all in the civil war, he again shared with them all that he had. This is the same Proculius that is celebrated by Horace:

*Vivet extento Procleius ævo,
Notus in fratres animi paterni.*

72.

Cyrus one day being reproached by Cræsus for his profusion, a calculation was made to how much his treasure might have amounted had he been more sparing of it. To justify his liberality, Cyrus sent dispatches to every person he had particularly obliged, requesting them to supply him with as much money as they could, for a pressing occasion, and to send him a note of what every one could advance. When all these notes came to Cyrus, it appeared that the sum-total far surpassed the calculation made by Cræsus. "I am not," said he, "less in love with riches than other princes; but a better manager of them. You see at how low a price I have acquired many friends, an invaluable treasure. My money, at the same time, in the hands of these friends, is not less at my command than in my treasury."

Clodius, Tribune of the Roman people, bearing resentment against Ptolomy King of Cyprus, obtained by his influence a decree of the people, deposing King Ptolomy, and confiscating all his goods. His immense wealth was the prevailing motive, without the least colour of justice. Ptolomy informed of the decree, was in despair. To resist the Roman power he was unable, and to be less than a king he could not bear. Resolving therefore to make his riches, his life, and his reign, end together, he put all on shipboard, and lanced out into the sea, purposing to sink to the bottom, by boring a hole in the ship. But at the point of execution he turned faint-hearted; not for himself, but for his dear gold, which he could not bear to destroy with his own hands. He returned to land, and having carefully replaced all in his treasury, he, with great coolness, put an end to his life by poison, leaving all his riches to

his enemies, as if to reward them for their cruelty and injustice.

74.

A covetous wretch turned his effects into gold, melted the gold down, and buried it in the ground. He was traced visiting it every morning, and betwixt visits it was carried off every ounce. In anguish and despair, he was accosted by a neighbour in the following words: "Why all this rage? A man cannot be said to lose what he never enjoyed: and if the bare possession be sufficient, it is but supposing the gold there, and all is well again."

75.

The Prince of Wales named the *Black Prince*, who distinguished himself by his conduct and bravery in the battle of Poitiers, was not less admired, after the victory, for his modest and generous behaviour to his prisoner King John. The evening after the battle, the Prince refused to sit down

down with the King at supper, but attended him to entertain him with discourse. As the King's thoughts were wholly employed about his present misfortune, the Prince said to him, in a modest and unaffected manner, " That his Majesty had one great
 " reason to be comforted; which was, that
 " the battle was not lost by his fault; that
 " the English, to their cost, had experien-
 " ced him to be the bravest of princes;
 " and that God alone had disposed of the
 " victory. And," continued he, " if For-
 " tune have been your adversary, you may
 " at least rest secure, that an inviolable re-
 " gard shall be preserved for your person;
 " and that you shall experience in me a ve-
 " ry respectful relation, if I may glory in
 " that title." The King, upon this, recover-
 " ing himself, turned to the Prince, and
 " said, with an air of satisfaction, " That since it
 " was his destiny to be vanquished and ta-
 " ken in an action wherein he had done no-
 " thing unbecoming his character, he found
 " great comfort, in falling into the hands
 " of the most valiant and generous prince
 " alive." It is said, that when King Ed-
 " ward,

ward, father to the Prince, received the news of this battle, he declared, that his satisfaction at so glorious a victory was not comparable to what he had from the generous behaviour of his son.

76.

A young gentleman in the streets of Paris, being interrupted by a coach in his passage, struck the coachman. A tradesman, from his shop, cried out, What! beat the Marshal de Turenne's people! Hearing that name, the gentleman, quite out of countenance, flew to the coach to make his excuse. The Marshal said, smiling, You understand, Sir, how to correct servants; allow me to send mine to you when they do amiss.

The Marshal being one day alone in a box of the playhouse, some gentlemen came in, who, not knowing him, would oblige him to yield his seat in the first row. They had the insolence, upon his refusal, to throw his hat and gloves upon the stage. The Marshal, without being moved, desired

red

red a lord of the first quality to hand them up to him. The gentlemen, finding who he was, blushed, and would have retired; but he, with much good humour, intreated them to stay, saying, That if they would sit close, there was room enough for them all.

77.

Augustus, who was prone to anger, got the following lesson from Athenodorus the Philosopher, That so soon as he should feel the first motions toward anger, he should repeat deliberately the whole letters of the alphabet; for that anger was easily prevented, but not easily subdued. To repress anger, it is a good method to turn the injury into a jest. Socrates having received a blow on the head, observed, that it would be well if people knew when it were necessary to put on a helmet. Being kicked by a boisterous fellow, and his friends wondering at his patience; "What," said he, "if an ass should kick me, must I call him before the judge?" Being attack-
ed

ed with opprobrious language, he calmly observed, that the man was not yet taught to speak respectfully.

Cæsar having found a collection of letters written by his enemies to Pompey, burnt them without reading : " For," said he, " though I am upon my guard against anger, yet it is safer to remove its cause."

Cotys King of Thrace, having got a present of earthen vessels exquisitely wrought but extremely brittle, broke them to pieces, that he might not have occasion of anger against his servants.

Antigonus King of Syria hearing two of his soldiers reviling him behind his tent; Gentlemen, says he, opening the curtain, remove to a greater distance, for your King hears you.

78.

Artaxerxes Mnemon flying from his enemies, being reduced for a dinner to dry figs and barley-bread; " How much pleasure," said he, " have I been ignorant of?"

Dionysius

Dionysius the tyrant being entertained by the Lacedemonians, expressed some disgust at their black broth. No wonder, said one of them, for it wants its seasoning. What seasoning? said the tyrant. Labour, replied the other, joined with hunger and thirst.

Timotheus the Athenian general supping with Plato, was entertained with a frugal meal and much improving discourse. Meeting Plato afterwards, Your suppers, said he, are not only pleasant at the time, but equally so the next day.

Plato seeing the Agrigentines building at great expence, and supping at great expence, said, The Agrigentines build as if they were to live for ever, and sup as if it were to be their last.

79.

When Dion had rescued Syracuse from slavery, Heraclides his declared enemy became his humble suppliant for mercy. Dion was exhorted not to spare a turbulent and wicked man, who had brought his
country

country almost to ruin. Dion answered,
 “ Those who are bred up to arms seldom
 “ think of any study but that of war. I
 “ was educated in the academy, and my
 “ chief study was, to conquer anger, re-
 “ venge, envy, obstinacy, plagues that
 “ corrupt the human heart. The true test
 “ of such victory, is not kindness to friends
 “ and to good men, but lenity to wicked
 “ men that are our enemies. It is my reso-
 “ lution to overcome Heraclides, not by
 “ power and prudence, but by humanity.
 “ Nor is any man so perverse or wicked,
 “ as not to yield at length to good treat-
 “ ment.”

Henry Duke of Saxony was by nature
 fierce and haughty, eager in his pursuits,
 impatient of disappointment or control.
 This temper was fortified by bad educa-
 tion. So soon as he could reflect, he re-
 flected that he was a sovereign, and he was
 ever soothed in the notions that a prince is
 above all law. At the same time he was
 inclined to the principles of justice and ho-
 nour, where his passions did not oppose;
 and

and he had a profound awe for the supreme being, which, by his wicked life, deviated into superstition. The outrages committed by this prince were without end; every thing was sacrificed to his lust, cruelty, and ambition; and at his court, beauty, riches, honours, became the greatest misfortunes. His horrid enormities filled him with suspicion: if a grandee absented, it was for leisure to form plots; if he was submissive and obedient, it was dissimulation merely. Thus did the prince live wofully solitary, in the midst of fancied society; at enmity with every one, and least of all at peace with himself; sinning daily, repenting daily; feeling the agonies of reproving conscience, which haunted him waking, and left him not when asleep.

In a melancholy fit, under the impressions of a wicked action recently perpetrated, he dreamed that the tutelar angel of the country stood before him with anger in his looks, mixed with some degree of pity. Ill-fated wretch, said the apparition, listen to the awful command I bear. The Almighty, unwilling to cut thee off in the ful-

and T

R

ness

ness of iniquity, has sent me to give thee warning. Upon this the angel reached a scroll of paper, and vanished. The scroll contained the following words, *After six.* Here the dream ended; for the impression it made broke his rest. The prince awakened in the greatest consternation, deeply struck with the vision. He was convinced that the whole was from God, to prepare him for death; which he concluded was to happen in six months, perhaps in six days; and that this time was allotted him to make his peace with his maker by an unfeigned repentance for all his crimes. How idle and unpleasant seemed now those objects which he formerly pursued at the expence of religion and humanity! Where is now that lust of command, which occasioned so much bloodshed; that cruel malice and envy against every contending power; that suspicious jealousy, the cause of much imaginary treason; furies fostered in his bosom, preying incessantly upon his vitals, and yet darlings of his soul? Happy expulsion, if not succeeded by the greatest of all furies, black despair.

Thus,

Thus, in the utmost torments of mind, six days, six weeks, and six months passed away; but death did not follow. And now he concluded, that six years were to be the period of his miserable life. By this time the violence of the tempest was over. Hitherto he had sequestered himself from mankind, and had spent in abstinence and private worship, the short time he thought allotted him. Now began he to form resolutions of a more thorough repentance; now was he fixed to do good, as formerly he had done mischief, with all his heart. The supposed shortness of his warning had hitherto not left it in his power to repair the many injuries he had committed, which was the weightiest load upon his mind. Now was he resolved to make the most ample reparation.

In this state, where hope prevailed, and some beams of sunshine appeared breaking through the cloud, he addressed himself to his maker, in the following terms, "O. " thou glorious and omnipotent being, parent and preserver of all things! how " lovely art thou in peace and reconcilia-
 R 2 " tion!

" tion! but oh! how terrible to the
 " workers of iniquity! While my hands
 " are lifted up, how doth my heart trem-
 " ble! for manifold have been my trans-
 " gressions. Headlong driven by impe-
 " tuous passion, I deserted the path of vir-
 " tue, and wandered through every sort of
 " iniquity. Trampling conscience under
 " foot, I surrendered myself to delusions,
 " which, under the colour of good, aban-
 " doned me still to misery and remorse.
 " Happy only if at any moment an offend-
 " ed conscience could be laid asleep. But
 " what source of happiness in doing good,
 " and in feeling the calm sunshine of vir-
 " tue and honour! O my conscience!
 " when thou art a friend, what imports it
 " who is an enemy? when thou lookest
 " dreadful, where are they fled, all the
 " blessings, all the amusements of life?
 " Thanks to a superabundant mercy, that
 " hath not left me to reprobation and mi-
 " sery, but hath indulged a longer day for
 " repentance. Good God! the lashes of
 " agonizing remorse let me never more
 " feel; be it now my only concern in this
 " life,

" life, to establish with my conscience a
 " faithful correspondence. My inordinate
 " passions, those deluding enchanters, root
 " thou out; for the work is too mighty for
 " my weak endeavour. And oh! mould
 " thou my soul into that moderation of de-
 " fire, and just balance of affection, with-
 " out which no enjoyment is solid, no plea-
 " sure unmixed with pain. Hereafter let
 " it not be sufficient to be quiet and inoffen-
 " sive; but since graciously to my life thou
 " hast added many days, may all be spent
 " in doing good; let that day be deemed
 " lost, which sees me not employed in some
 " work beneficial to my subjects, or to
 " mankind; that at last I may lay me down
 " in peace, comforted if I have not pro-
 " ved in every respect an unprofitable ser-
 " vant."

His first endeavours were, to regain the
 confidence of his nobles, and love of his
 people. With unremitting application he
 attended to their good; and soon felt that
 satisfaction in considering himself as their
 father, which he never knew when he con-
 sidered them as his slaves. Now began he

to relish the pleasures of social intercourse, of which pride and jealousy had made him hitherto insensible. He had thought friendship a chimera, devised to impose upon mankind. Convinced now of its reality, the cultivation of it was one of his chief objects. Man he found to be a being honest and faithful, deserving esteem, and capable of friendship; hitherto he had judged of others by the corrupt emotions of his own heart. Well he remembered his many gloomy moments of disgust and remorse; his spleen and bad humour, the never-failing attendants of vice and debauchery. Fearful to expose his wicked purposes, and dreading every searching eye, he had estranged himself from the world; and what could he expect, conscious as he was of a depraved heart, but aversion and horror? Miserable is that state, cut off from all comfort, in which an unhappy mortal's chief concern is to fly from man, because every man is his enemy. After tasting of this misery, how did he bless the happy change! Now always calm and serene, diffusive benevolence gilded every thought

of
 &
 of

of his heart, and action of his life. It was now his delight to be seen, and to lay open his whole soul; for in it dwelt harmony and peace.

Fame, now his friend, blazed his virtues all around; and now in distant regions was the good prince known, where his vices had never reached. Among his virtues, an absolute and pure disinterestedness claimed every where the chief place. In all disputes, he was the constant mediator betwixt sovereigns, and betwixt them and their subjects; and he gained more authority over neighbouring princes by esteem and reverence, than they had over their own subjects.

In this manner elapsed the six years, till the fatal period came. The vision was fulfilled; but very differently from what was expected. For at this precise period, a vacancy happening, he was unanimously chosen Emperor of Germany.

Ad-

Additional Illustrations.

7.

An old man fatigued with a burden of sticks, throw it down peevishly, calling upon death to deliver him from a miserable life. Death came presently, in his wonted ghastly form, desiring to know the gentleman's commands. "Only, Good Sir, that you'll do me the favour to help me on with my burden again."

An ass, in a hard winter, wished for a little warm weather and a mouthful of fresh grass. The warm weather and the fresh grass came; but with them so much toil, that the ass grows quickly as sick of the spring as he had been of the winter. His drudgery increasing in the summer, he fancies he shall never be well till autumn come; but in autumn, with carrying apples, grapes, fuel, winter-provisions, he is in a greater hurry than ever. His last
prayer

prayer is for winter again, that he may take up his rest where he began his complaint.

47.

Solon observing one of his friends grieving beyond measure, led him to the castle of Athens, and bade him cast his eyes upon the houses below. "Think now," says he, "what a number of distressed persons these houses have contained, do at present contain, and will contain in time coming. Forbear then impotently to deplore your misfortunes, which are common to all." It was a saying of the same wise man, That if all the misfortunes incident to human nature were gathered into one heap, to be again distributed among individuals, every man would draw out his own misfortune, rather than take what chance should offer.

To Cicero grieving for the death of his daughter Tullia, his friend Sulpicius wrote the following letter. "Returning from
" Asia,

“ Asia, by sea, I amused myself with dis-
 “ tinguishing the countries about me. Be-
 “ hind me was *Ægina*, before me *Megara*;
 “ on the right hand *Piræus*, on the left
 “ *Corinthus*; towns formerly flourishing,
 “ now in ruins. This sight suggested the
 “ following reflection: Why should we
 “ short-lived mortals grieve at the death
 “ of a friend, when we see every day the
 “ greatest cities reduced to ashes? When
 “ so many illustrious men, heads of the
 “ Roman state, have submitted to death;
 “ why should you, my friend, be so much
 “ moved with the death of a single woman,
 “ who must have died of old age had she
 “ lived a few years longer?”

F I N I S.

1. The first part of the paper

is devoted to a general

introduction

to the subject

and to the main

results of the

paper. The second

part of the paper

is devoted to a

detailed discussion

of the main results

of the paper. The

third part of the

paper is devoted

to a discussion of

the conclusions of

the paper. The

fourth part of the

paper is devoted

to a discussion of

the conclusions of

the paper. The

fifth part of the

paper is devoted

to a discussion of

the conclusions of

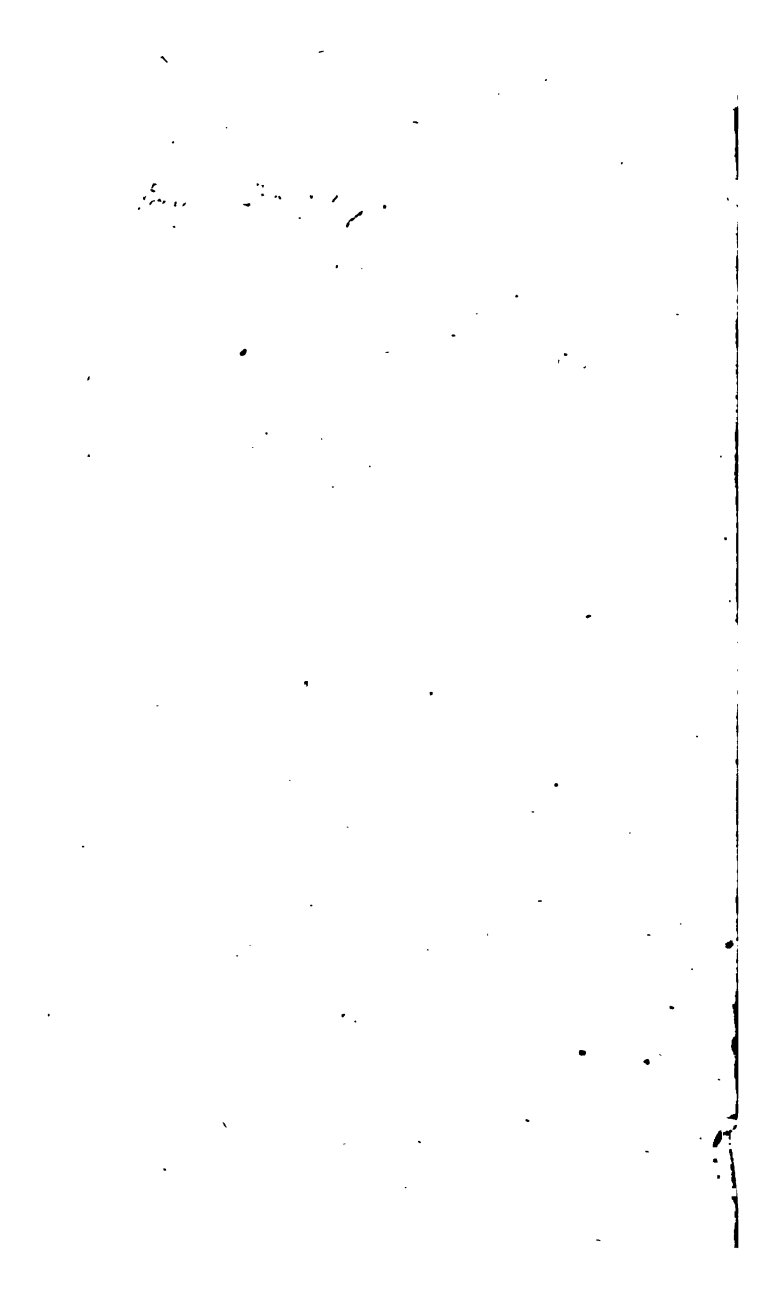
the paper. The

sixth part of the

paper is devoted

to a discussion of

the conclusions of

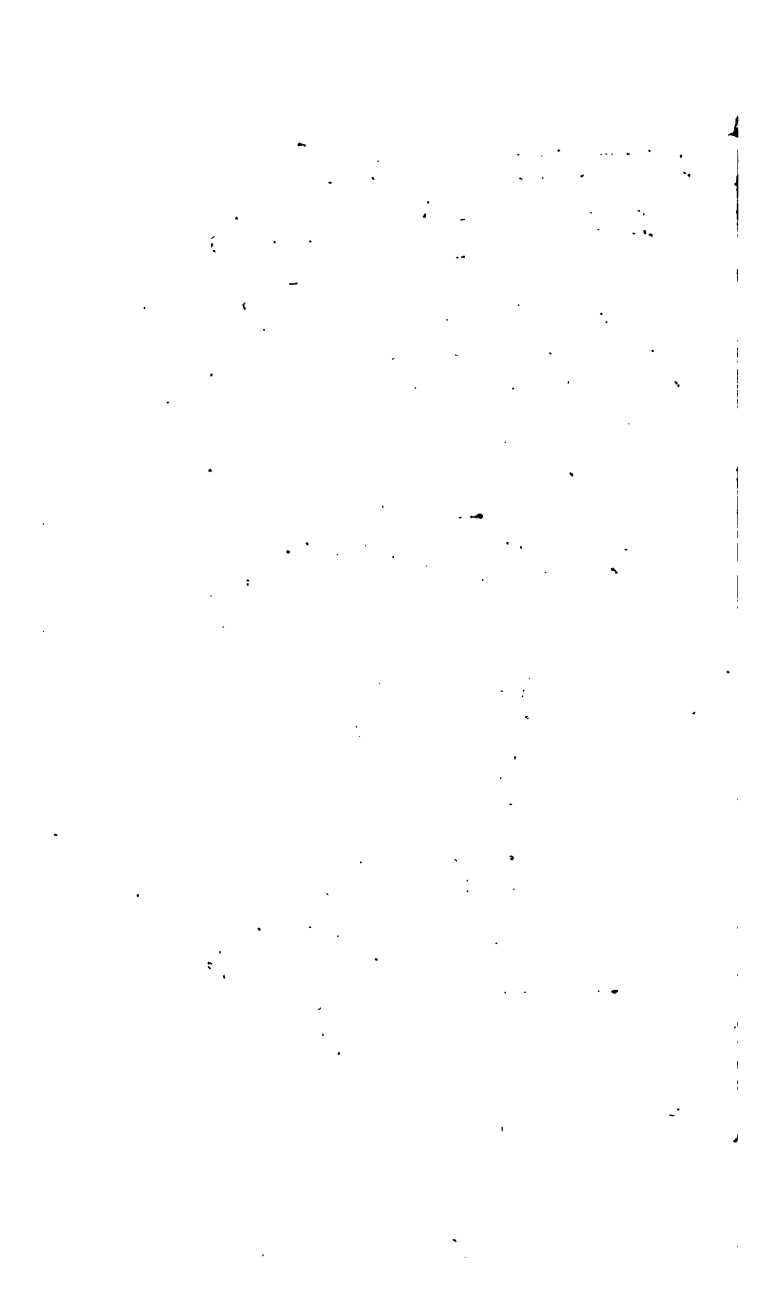


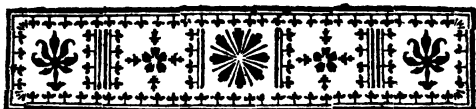
ENCYCLOPÉDIE
PORTATIVE,
OU
SCIENCE
UNIVERSELLE,
A la portée de tout le monde,
Par
Un Citoyen Prussien.



A Berlin,
Chez tous les Libraires.

M. DCC. LVIII.





PREFACE
DE
L'ÉDITEUR
De
l'Encyclopédie Portative.

*Ce n'est pas assurément
pour faire valoir ce petit
ouvrage par un Titre pom-*

Préface.

peux , qu'ou lui a donné celui
d'Encyclopédie , mais parce
qu'il le mérite réellement,
Et que nous n'en avons
point trouvé qui lui con-
viene mieux.

Le mot d'Encyclopédie,
que l'on connoissoit à peine
il y a dix ans , est aujourd'hui
presqu'aussi connu que celui
de Dictionnaire ; par con-
séquent il ne doit point ré-
volter les gens raisonnables,

Préface.

ni même ces gens difficiles & délicats qui s'effarouchent quelquefois sans raison à l'aspect d'un mot qui sent, tant soit peu, la Science & l'érudition solide.

Il faut convenir que le nombre de ces derniers est considérable ; mais il faut avouer aussi que le nombre de ceux qui pensent plus solidement, n'est pas si petit qu'on se l'imagine. Malgré

Préface.

les plaintes qu'on entend
presque tous les jours
sur le goût du siècle, il y
a beaucoup de personnes de
l'un & de l'autre Sexe
qui prennent plaisir, si non
d'épuiser les Sciences, du
moins de les effleurer, pour
en avoir une légère teinture.
C'est à ces derniers que
nous présentons ce petit
ouvrage ; il pourra leur
être d'une grande utilité,

Préface.

non pas à la vérité pour
y puiser les Sciences dans
toute leur étendue : car
l'érudition & le sçavoir
sont comme un Océan im-
mense sur lequel on ne s'ex-
pose pas dans une nacelle ;
c'est un gouffre & un abîme
qu'on ne peut regarder sans
en être étonné & effrayé ;
mais du moins les Amateurs
des Sciences peuvent se
servir de ce petit livre

Préface.

comme d'un guide fidèle,
qui leur indique la route
qu'ils doivent tenir, pour
parvenir au but qu'ils se
proposent; & de même
que toutes les lignes d'un
grand cercle aboutissent à
leur centre, ou qu'un miroir
ardent rassemble & réunit
dans son foyer les rayons
épars du Soleil, ainsi cette
petite Encyclopédie ren-
ferme & concentre toutes

Préface.

les différentes classes des
Arts & des Sciences
que l'esprit humain puisse
comprendre; l'Histoire natu-
relle sur tout y est traitée
avec beaucoup de soin &
avec un peu plus d'étendue
que le reste.

Ceux qui étudient cette
Belle science, doivent sçavoir
bon gré à l'Auteur d'avoir
fourni de la matière & de
l'étoffe à leurs recherches.

Préface.

La méthode & l'ordre
sont si claires & si pré-
cises, qu'on doit remercier
l'Auteur de la peine qu'il
a prise d'être si court, &
de dire tant de choses en
peu de mots. C'est assû-
rément un homme de mérite,
& un homme laborieux
& patient. Nous ne
savons ni son nom, ni ses
qualités; notre éloge lui en
doit paroître moins suspect.

Préface.

*Au reste, quelque utilité
qu'on puisse tirer de ce petit
Tableau des Sciences, ceux
qui l'examineront avec quel-
que attention, se convaincront
du moins de cette grande
vérité : que plus on apprend,
moins on sçait, & que
ceux là sont les plus
Sçavans qui voyent combien
de choses ils ignorent,
& combien il leur en reste
encore à Sçavoir ; quand*

Préface.

on ne tireroit d'autre avantage de cette Encyclopédie, celui - cy seul pourroit suffire.



L'HOMME



L'HOMME

devroit sans cesse s'appliquer à bien
connoître

LE TOUT UNIVERSEL

c'est à dire

Dieu, Soi-même, & le Monde.

I. *Dieu*, & en lui

1. L'Existence.
2. L'Essence.
3. Les Attributs.
4. La Trinité.
5. Les Oeuvres.
6. Le Culte.

II. *L'Homme*, qui renferme

1. *L'Ame*, où

- a) Les facultés de l'ame.
- b) Les passions.
- c) Les vertus & les vices.
- d) Les perfections & les imperfections de l'Ame.

A

2. Le

2. *Le Corps*, où il y a à considérer

- a) *Les parties*, favoir
 - α) Essentielles.
 - β) Externes.
 - γ) Internes, de même que
- b) *Les Maladies & les Infirmités*, qui tirent leur origine
 - α) Du défaut & de la difformité des membres.
 - β) De la séparation & des blessures des parties solides.
 - γ) De la mauvaise constitution des humeurs & du sang.
- c) *La Conservation du Corps*.
 - α) Par la nourriture, comme le manger & le boire.
 - β) Par le vêtement, fait de toutes sortes de matieres, pour le sexe masculin & pour le féminin.
 - γ) Par la demeure, où il s'agit de la maison & des meubles.

3. *L'Etat de l'homme*, considéré

- a) par raport à l'âge ; la Jeunesse, la Vieillesse.
- b) à

- b) à la *connoissance*, la science & les emplois. L'homme peut être savant, homme de Cour, d'Etat, de Guerre, Marchand, Artiste, Artisan, ou Oeconome.
- c) à la *Société*, entre
Mari & Femme.
Parents & Enfants.
Maitres & Domestiques.
Magistrats & Sujets.
- d) A l'*union avec Dieu* & le *vrai bonheur éternel* : où
L'Etat d'innocence.
L'Etat de péché.
L'Etat de grace.
L'Etat de gloire.
- e) aux *autres circonstances*, comme
selon la santé.
selon le bonheur, &c.

III. *Le Monde.* Il y a beaucoup de créatures.

- 1. *Sur la Terre.* Où il y auroit à considérer
 - a) Les Corps, selon leur Essence, Nature, Propriété.
 - b) Les Elémens des Corps, comme le Feu, l'Eau, l'Air, la Terre.

A 2

c) Les

c) Les corps les plus composés , selon les divers régnes de la Nature ; savoir

a) Le Régne animal, où se trouvent les animaux quadrupèdes, volatiles, aquatiques & reptiles.

β) Le Régne des Végétaux, auquel appartiennent la Verdu-
re, l'Herbe, le Blé, les Fleurs,
les Arbuſtes & les Arbres.

γ) Le Régne des Minéraux, qui
contient la Terre, le Sable,
les Pierres, les Métaux, Bi-
tumes.

δ) Le Régne de l'Eau, sous le
quel ſont les Puits, Ruiffeaux,
Fleuves, Lacs, Mers.

2. *Dans la région de l'Air* ſe trouvent

a) L'Atmoſphère, & ſes propriétés.

b) Le Mouvement de l'Air, où il
ſ'agit des Vents & du Son.

c) Les Metéores, qui ſont en partie
de feu, d'eau, ou de feu, d'eau
& d'air enſemble.

3. *Dans le Firmament.* On y con-
ſidère

a) la

- a) la grandeur & la division du Ciel
par des Lignes, des Cercles,
des Situations &c.
- b) La Nature & le nombre des
Corps célestes, comme
du Soleil,
des Planetes, savoir
Mereure,
Venus,
La Terre & son Satellite,
La Lune,
Mars,
Jupiter, & ses 4. Satellites.
Saturne, & ses 5. Satellites.
Les Etoiles fixes, divisées en con-
stellations.
Les Comètes, & les autres Corps
célestes.
- c) La disposition du Monde.
 - a) Les differens Systèmes, selon
plusieurs Savans.
 - b) La position & l'ordre des
corps célestes selon le meil-
leur Systeme.
 - c) Les Phénomènes & les Evé-
nemens suivant ce Systeme.



L'HOMME

devroit sans cesse s'étudier à bien con-
noître

LE TOUT OU L'UNIVERS,

c'est à dire

I. Dieu, II. Soi même,
III. Le Monde.

I. Il faut connoître *Dieu* de manière

1. Qu'on puisse en *prouver l'Existen-*
ce par les preuves, que four-
nissent

a) *La Conscience* de l'homme, mais
encore plus

b) *Les Oeuvres* de la Création : &
avec plus d'évidence & d'éten-
due

c) *L'Ecriture Sainte* ; & enfin d'une
manière salutaire

d) *L'Expérience spirituelle de la Cha-*
rité & de la bonté de Dieu. De
là résulte ultérieurement

2. *L'Essence de Dieu* en quelque fa-
çon manifestée ; car l'homme
peut reconnoître que

a) *Dieu*

- a) *Dieu est un Esprit très-parfait*, qui non seulement a en soi
- b) *Le Souverain bien*, parce qu'il possède au suprême degré tout bien, mais aussi
- c) *La plus heureuse Essence*, qu'on nomme avec raison la très-adorable Divinité. Et ceci indique }

3. *Les Attributs de Dieu*, dont les principaux sont :

- | | |
|------------------------|-----------------------|
| a) L'Eternité. | f) La toute Présence, |
| b) L'Immensité. | g) La toute Science. |
| c) L'Immutabilité. | h) La Vérité. |
| d) La toute Puissance. | i) La Charité. |
| e) La toute Sagesse. | k) La Miséricorde. |
| | l) La Justice, |
| | m) Et la Sainteté. |

Outre cela il est fait mention dans l'Ecriture Sainte

4. *De la Trinité*. Mystère vraiment divin, savoir :

- a) *Qu'il n'y a qu'une seule Essence divine.*
- b) *mais qu'elle renferme trois personnes différentes : le Père, le Fils, le Saint Esprit, qui*

5. Distingue en quelque façon les *Oeuvres de Dieu* : car c'est là, que sont particulièrement attribuées

a) Au Pere : la Création , la Providence, la Conservation, le Gouvernement, & la Prédestination.

b) Au Fils : La Redemption, la Résurrection des morts , & le Jugement dernier.

c) Au Saint Esprit : l'Inspiration de l'Ecriture Sainte , la Vocation, l'Illumination, la Régénération, la Sanctification du pécheur. Par là l'homme est mis à portée de connoître à fond ce que c'est que

6. La Religion, & il pourra alors bien observer

a) La vraie Religion ; ou le vrai culte divin, qui est conforme aux attributs & à la volonté de Dieu : & non pas

b) La Religion simplement naturelle, insuffisante au salut , à la quelle on donne le nom de Naturalisme & Rationalisme : ni même

c) La manière perverse de servir Dieu, soit l'Idolatrie la plus grossière,

sière, ou la Superstition qui regne encore, non seulement dans le Paganisme, parmi les Juifs & les Turcs, mais même dans le Christianisme, parmi tant de prétendus Chrétiens, Luthériens, Réformés, Catholiques, & parmi tous ceux qui en sont séparés. Soit encore

- ♣) *De négliger & d'oublier entièrement le Culte divin, ce qui fait l'Athéisme.*

II. L'Homme, dont la partie principale est

I. L'Ame, un Esprit immortel, créé par Dieu, & doué de facultés particulières. Car on trouve dans l'Ame de l'homme

a) Les facultés de l'Ame, en partie

a) Pour connoître les objets,

(1) Soit distinctement, c'est pourquoi l'homme a un Esprit, une Raison, le Génie, le Jugement.

(2) Soit confusément, ce qui se fait par l'Imagination, la Mémoire, & le Souvenir, de même que par les cinq sens, com-

*me le Goût, l'Odorat, l'Ouïe,
la Vûe, le Tact.*

- b) En partie, par le desir de quel-
que chose, d'où nait la Volon-
té, le Choix & les Inclinations
sensuelles; plus*
- b) Les passions, qui se manifestent*
 - a) Dans nos propres affaires: el-
les peuvent être*
 - (1) Bonnes, d'où viennent*
 - a) Quand le bien n'est pas présent,
Desir, Souhait, Esperance, &c.*
 - b) Quand il est présent, Amour Joye,
Gayeté, Plaisir.*
 - o) Quand il nous est ravi: Tristesse,
Douleur, Regret*
 - (2) Mauvaises; & alors,*
 - 1) à l'approche du mal: Angoisse,
Crainte & Tremblement.*
 - 2) à l'apparition du mal: Timidi-
té, Terreur, Détresse.*
 - 3) à la présence du mal: Colère,
Haine, Tristesse.*
- o) On remarque les passions sui-
vantes, dans ce qui concerne
autrui, savoir*
 - (1) Sont-elles bonnes: On ap-
perçoit tantôt, Bienveillance,
Félicitation, & même Envie.*
 - (2) Sont*

(2) Sont elles mauvaises; Com-
passion, Pitié, Joye du mal
d'autrui. *Si ces passions sont
suivies, il en résulte*

6) Les Mœurs de l'Homme, qui

1) *En parties sont de bonnes
mœurs, & qualifiées du nom
de vertus. L'Homme les prati-
que par l'Observation de ses de-
voirs*

a) Envers Dieu, comme Pieté, Crain-
te, Amour, Confiance, Obéif-
sance, & Culte.

8) Envers soi même, il y a °

1) Activité & Diligence.

2) Temperance, qu'on nomme

(1) Abstinence, quant à ce qui
regarde les affaires d'autrui.

(2) Sobriété, dans le manger &
le boire.

(3) Chasteté, dans la pureté
du corps & des habits.

(4) Pudeur, dans le Discours, le
Geste & les Actions.

(5) Modération, dans l'envie de
se distinguer.

3) Valeur & Magnanimité, où
*paroît la Gravité dans le Vête-
ment, la Demeaner, & le Discours,*
&

Et même la Débonnaireté, la Grandeur d'Ame, la Modération, Et la Patience.

γ) Envers le Prochain.

- 1) Humanité, Modestie, Affabilité, Candeur, Sincérité, Honnêteté, Concorde, Et Debonnaireté.
- 2) Equité, en toutes choses, dans la distribution des Charges, Récompenses Et Punitions.
- (3) Bénignité, Empressement à rendre service à autrui, Libéralité, Indulgence. Pour bien observer toutes ces vertus, il faut
- (4) De la Prudence, de la Sincérité, Et de la Constance.
- δ) Il y a aussi des Mœurs corrompues. Ce sont les vices, au nombre des quels sont
 - 1) Par rapport à Dieu, l'Athéisme, l'Impiété, la Superstition.
 - 2) par rapport à l'homme, les vices opposés
 - (1) à l'activité, comme la Nonchalance, la Paresse, le Dégout.
 - (2) à la Tempérance; la Voracité, l'Yvrognerie, Et la Sensualité.
 - (3) au

(3) *au Courage, la Pufillanimité, l'Impatience, le Désespoir, la Témérité.*

e) *Les Perfections & les Imperfections, les Défauts, & les Infirmités ; & les autres choses que nous remarquons dans l'Ame & dans le Cœur de l'homme sont les suivantes:*

1) *Quant à la faculté de connoître quelque chose : On dit de celui qui connoit une chose, qu'il est Intelligent. De celui qui invente bien, qu'il est Adroit. De celui qui examine bien les choses, qu'il est Industrieux. De celui qui comprend facilement, qu'il est Ingénieux. De celui qui par l'application, assure ses connoissances, qu'il est Expert. De celui qui sait en faire usage, qu'il est Prudent. De celui qui les met en pratique, qu'il est Sage. De celui qui en abuse, Rusé & Trompeur.*

Au contraire, celui qui ne se met en peine de rien, passe pour Lâche, Paresseux ; celui qui ne comprend rien, pour Stupide ; celui qui apprend lentement, pour Brute ; celui qui ne réfléchit pas, pour Imprudent.

Autant

Autant que quelqu'un retient par le moyen des Sens ; autant fait-il ; ce qu'il découvre par la Raison , il l'entend à fond ; ce qu'il admet sur le dire d'autrui , il le croit. Si la Rélation est vraisemblable, c'est une Persuasion ; est-elle prouvée, c'est une Conviction. L'admet-on sans preuves ; c'est une Credulité.

Nous admirons les choses , dont nous ignorons la Cause & le but. Celles que nous voulons bien connoître , nous les examinons à la rigueur ; car la véritable perception des choses , en produit la Science ; mais d'une fausse perception vient l'Erreur : d'une simple , provient l'Opinion. De la conjecture naît le soupçon. De l'Incertitude le doute. Y a-t-il quelque obstacle , voilà le dégoût. N'a-t-on point d'idée d'une chose ; voilà l'ignorance.

2) *Par rapport à la volonté , les entreprises outrées & les Efforts tout à fait inutiles trouvent ici leur place.*

Si quelqu'un agit méchamment par Imprudence , c'est une Faute ; est-ce volontairement , c'est un Crime ; est-ce à dessein , c'est Malice ; est-ce
par

par scelerateffe, c'est Friponerie; est-ce avec excès, c'est Coquinerie, est-ce pour tourmenter les autres, c'est une méchanceté, Perversité.

- 2. Le Corps, comme la seconde partie essentielle de l'homme, il faut examiner de suite**

A) Les parties du Corps: Lesquelles sont

a) Les parties internes & plus simples: dont

1) les parties solides sont: les Fibres, les Nerfs, les Membranes, les Tuniques, les Ligamens, les Os, les Cartilages, les Muscles, les Tendons, les Glandes, la Graisse, toutes sortes de vaisseaux ou veines, savoir les Artères, les Veines, les Conduits lymphatiques &c.

2) Les fluides, savoir, le Sang, la Sérosité, l'eau salée, la Sueur, les Larmes, l'Urine, le Chyle, le Lait, la Semence, la Morve, la Salive, le Fiel, le Suc méésentérique, le Suc glandulaire, le Suc de Nerfs, les conduits Salivaires, ceux du Fiel, les Réservoirs

voirs du Chile & du Lait , les Cheveux , les Ongles &c.

Toutes ces choses appartiennent à la Science anatomique, & y seront expliquées spécialement & plus amplement. Car l'on y trouve

1. La Dermatologie , qui traite des Membranes.
 2. La Myologie, qui traite des parties charnuës & musculieuses.
 3. La Neurologie, qui traite des Nerfs.
 4. L'Osteologie , qui traite des Os du Corps humain.
 5. L'Adenologie , qui est l'explication des Glandes.
 6. L'Angiologie , qui traite des Veines & des Arteres.
 7. La Splanchnologie , qui est la science des Intestins.
- 8) *Les externes & les plus composées ; sont*
- a) La Tête.
 - 1) *Le Crane, la partie couverte de Cheveux, le devant, le derriere de la Tête, les Temples, le sommet de la Tête, les Oreilles.*
 - 2) *La Face, le Front , les Yeux, les Jouës, la Bouche, les Lèvres, le Menton.*

3) *Le Cou, où est la Gorge, la Nuque, les Epaules.*

b) *Le Tronc, dont les parties sont :*

1) *Le haut du tronc, où se trouve la Poitrine, le tour de la Gorge, les Mamelles, le Creux de l'estomac, le Dos, l'Epine du dos, les Epaules, & les Côtes, avec les parties charnuës.*

2) *Le Ventre, où l'on observe,*

(1) *L'Epigastre, où la partie umbilicale, le Hypogastre, la partie Sciatique.*

(2) *Le Giron, où les Reins, les parties honteuses, les parties génitales, les Fesses, le Fessier.*

c) *Les membres, tant*

1) *Les Supérieurs, comme les mains, les bras. On y observe les Epaules, les Aisselles, les Bras, le Coude, le Haut de la main, le Milieu de la main, le Dos de la main, la Paume de la main, les Doigts, comme, le Pouce, l'Index, le Doigt du milieu, l'Annulaire, & l'Auriculaire.*

2) *Les Inférieurs, savoir les Jambes, où il y a encore, la Hanche, le Ge-*

*le Genou, le Jarret, la Grève,
(l'os de la Jambe.) le Gras de
la jambe, la Cheville du pied.
Le devant, le milieu, la plante
du pied, les Talons, les Orteils.*

γ) Les parties toutes internes du Corps, il y a

**a) Dans la Tête, outre le Cerveau,
Et le Cervelet, la moëlle des-
cée, Et la moëlle Spinale.**

*De plus les Yeux, avec leurs diffé-
rentes Tuniques, Humeurs Et
Muscles.*

*Les Oreilles, où il y a extérieure-
ment, le bout de l'Oreille; la
Coquille, le Lobe, intérieure-
ment le Trou, le Tympan, le
Labyrinthe Et c.*

*Le Nez, où se trouvent divers Os-
semens, la Paroi mitoyenne du
nez, la Morve Et c.*

*La Bouche, qui renferme trente
deux Dents, savoir huit Dents
incisives, quatre Dents oreille-
res, seize Dents machelières,
quatre de sagesse; la Gencive,
la Langue, le Palais, les Amig-
dales, la Luëtte.*

b) Il

b) *Il se trouve dans la partie supérieure du corps, le Diaphragme, le Mediastin, le Poulmon avec ses deux Lobes, la Trachée artère, le Cœur, le Gofier, les Veines lactées, & les Veines de la poitrine.*

c) *On remarque dans le bas Ventre : L'Oesophage, l'Estomac, la Coëffe, les Trippes, & de plus*

a) *Les petits boyaux, comme le Duodenum, le Cave, le menu boyau.*

ß) *Les gros boyaux, comme le Cœcum, le Colon, le Culier.*

1) *Le Mesentère, la Rate, le Foye, les Rognons.*

2) *La vessie du fiel, de l'urine, les parties genitales.*

Le Corps de l'homme est sujet à beaucoup d'accidents : d'où proviennent

B. Les Infirmités, les défauts, & les maladies du corps, y compris

1) *La difformité du Corps : car il peut y avoir*

*Des membres, ou parties du corps trop grandes, ou trop petites, il peut y en avoir trop ou trop peu : el-
les*

les peuvent être ou déplacées ou difformes & de nul usage. C'est pourquoi on trouve des gens gros, robustes, gras, pancards ; mais aussi des gens maigres, décharnés, secs ; d'autres qui ont de grosses têtes, & de grosses lèvres, des bosses, des goîtres, de longues mains & de longs pieds. Quelques uns ont de petits yeux. L'un est borgne, l'autre a la vue trouble, le troisieme est louche, le quatrieme est myope, le cinquieme cligne des yeux, & ne sauroit voir de loin &c.

D'autres sont muets, balbutians, bégues, ne sauroient prononcer l'R. Quelques uns n'ont qu'une main, qu'un pied, sont boiteux, estropiés, disloqués : il y a même des monstres à deux têtes, deux corps, des nains, des géans &c.

2. Que s'il s'est fait quelque séparation des parties contiguës & solides du corps humain ; ce sera alors ou une playe, qui provient d'une morsure,

sure, d'une piquûre, d'un coup de tranchant &c.

ou un coup, une balafre, qui se fait en hachant, heurtant, écrasant.

ou des échymoses, un cal fait par un fouet :

ou ce sont de petites enflures, pustules, ampoules, bourgeons, rougeoles, petite verole : . La playe d'un membre gelé appartient ici.

Il n'y a d'abord qu'une tâche, peu après une tâche bleue, une inflammation, une enflure, un fronce, ou ulcère, sanguin, dur, ou fluide. Passe-t-il outre ? il en provient un chancre. Gagne-t-il l'os, c'est une carie ; & si la partie malade est morte & hors de ses cours, c'est la Gangrène.

Il se peut que cette séparation des parties liées ne soit qu'une dislocation, quand les os sont sortis de la boîte, ou bien c'est une fracture de bras & de jambes, les os étant cassés. Ou ce peut être une hernie (rompure) ainsi dite, quand la toilette dans le bas ventre est rompue, & les boyaux passés dans la bourse causent une enflure.

3. De

3. De la mauvaise constitution des humeurs & des parties fluides
 naissent toutes sortes de maladies.

a) Aux parties de la tête, les maux de tête, les vertiges, rages de dents, chassies, enrouement, l'esquinancie, les glandes enflées.

b) Aux parties supérieures du corps, savoir au cœur, & aux poulmons ; le battement de cœur, l'asthme, l'oppression, la phtisie, l'étéisie.

c) Aux parties inférieures du corps, par exemple,

dans l'Estomac, par rapport à la concoction & digestion des Alimens,
 le mal d'estomac, le dégoût des viandes, le soulèvement de cœur, le hoquet, les vents, le vomissement, & toutes sortes de fièvres, comme les frissons, la fièvre quotidienne, tierce, quarte, chaude, pourprée, continuë, contagieuse.

Dans les Intestins, l'obstruction, la colique, le cours de ventre (diarrhée). La dysenterie, la colique

colique bilieuse , le Miserere.

Dans la Rate, le fiel & le foye, l'épanchement, l'hydropisie, la galle, la petite verole, la rougeole, la jaunisse.

Dans la ferofité, la fciatique, la gravelle, la retention d'urine.

d) Les membres *sont non seulement* attaqués de la goutte, chiragre, podagre, gonagre, ischiagre, *mais aussi de la* crampe, des convulsions, *de l'*apoplexie, du mal caduc, *de la* paralysie, &c.

e) Dans les sens *se trouve* l'aveuglement, la surdité, le défaut d'odorat, de goût, d'attouchement.

C. *Tout homme doit avoir à cœur la conservation de son corps. Le plus nécessaire est*

1. La Nourriture du corps, *savoir :*

a) Les viandes qui *sont saines & suffisantes pour la conservation du corps, sçavoir*

a) *ordinaires & communes, comme* Du pain, p. e. du pain de froment ou de seigle, du pain de ménage, du biscuit, des crâquelins,

quelins , du pain de levain & sans levain.

De la viande, *p. e.* de bœuf, de veau, de cochon, de mouton, de bouc, & quelquefois du rôti de sanglier, & d'autre venaison, *de même de toutes sortes de boudins, comme des boudins de sang, de foye, des saucisses, &c.*

Du fromage, *sçavoir de vache, de brebis, de chevres, du beurre &c.*

Des herbages, *p. e.* des choux, des choux bruns & verds, de la salade, des navets, carottes, panais, raiforts, oignons, aulx, &c.

Des legumes, *comme fruits*; noix, poires, pois sucrés, fèves, lentilles, millet, ris, froment, seigle, orge, avoine, & grains, *qui suivent ci après.*

β) Les mets bons & ragoûtans de toute espèce; *comme le bouilli, rôti, tourtes, pâtés, gâteaux feuilletés, farcis, épicés, omelettes, gaufres, & autres gâteaux, confitures & pâtisseries.*

γ) La boisson. *Il y a une grande diversité dans les boissons: car*

L'un

L'un étanche sa soif par l'eau , la bière, le lait , & le vin.

L'autre plus gourmand & sensuel prend des boiffons fortes , de l'eau de vie ; d'autres des boiffons bouillies , que l'on prend chaudes , comme le Thé , le Caffé , le Chocolat, &c. La seconde partie des choses nécessaires pour la conservation du corps , est :

2. Le Vêtement , on remarque

- a) La Matière , l'étoffe dont on fait les habits. C'est du chanvre, du lin , de la laine , du coton, de la soie , du cuir , de la pelisse, des peaux, &c.
- b) Les façons des habits sont presque innombrables : nous ne ferons mention ici que
 - a) Des habits d'hommes : La chemise , le corselet , la camifole , le justaucorps , le manteau , le chapeau , la culotte , les bas , les souliers, les

B
bottes,

bottes, les pantoufles ou savattes, &c.

β) Les habits de femme sont toutes sortes de bonnets, coëffes, coëffures, coëffes de gaze, dentelles, brasselets, colliers, &c. devant de corps, (ou Busquières) mandillès, gans, pantoufles.

c) La composition des habits par la Coûturiere ; le Tisseran, Brodeur, Tailleur, Cordonnier, Pelletier, &c.

3. La conservation du corps demande aussi une demeure ; on considere ceci

a) par rapport aux bâtimens & à l'Architecture : savoir

α) L'ordre des bâtimens qu'on pourroit diviser

(1) En bâtimens publics, desquels sont les Chateaux Royaux, Palais, Hôtels de Ville, Eglises, Tours, Portes de Ville &c.

(2) En

(2) En bâtimens particuliers, pour des personnes privées, qu'ils soient superbes ou communs, bas ou hauts, de deux ou de trois étages.

β) De la manière de bâtir, où il s'agit

(1) Des bons matériaux ; du bois, des pierres, du sable, de la chaux, du mortier, du metal, &c.

(2) Des parties principales d'un bâtiment, lesquelles sont les Fondemens, les Parois, le Toit.

(3) De la disposition & de l'ordre, tant des portes, des fenêtres, escaliers, lucarnes, cheminées, que des apartemens, poiles, chambres, cuisines, caves, voûtes, & leurs gréniers & plafonds.

b) Par rapport aux meubles, ou pieces nécessaires dans le ménage.

α) Les uns sont d'argile ou de terre : comme les fourneaux, les

B 2

pots,

pots, les plats (écuelles) assiettes, les cruches.

β) D'autres de verre, comme des verres de différentes façons & à divers usages, p. e. des Miroirs, Lanternes, Lunettes, verres à vin, à bière, des bouteilles, &c.

γ) D'autres encore, d'argent, d'or, d'étain, de cuivre, de fer, comme couteaux, cuillères, haches, scies, clefs, assiettes, gobelets.

δ) & autres encore de bois, comme tables, bancs, buffets, (armoires) Chaises, selles, bois de lit, caisses, cuveaux &c. Enfin suit la doctrine de l'homme.

III: L'Etat, où se trouve l'homme du moment de sa conception jusqu'à la fin de ses jours, peut être considéré de différentes manières: comme

1. Selon son âge & les differens degrés: car tant que l'homme est dans

dans le ventre de sa mere, on le nomme

a) L'Embrion ; *s'il vient au monde, c'est un nouveau né, un enfant d'un, de deux, de trois ans; ensuite c'est un garçon, un jeune homme, un adulte, puis un homme, marié ou non marié ; ou veuf, vieux ou vieillard.*

b) *Pour le sexe feminin, c'est un enfant, une fillette, une demoiselle, une femme, à la fleur de son âge, âgée, ou vieille, une décrepite.*

2. Selon les lumières, l'emploi, & les fonctions de l'homme

a) *Ou il s'applique à ce qui tend à l'Erudition ainsi dite, & il est alors*

en général, savant, expert, qui fait beaucoup, habile, éclairé.

en particulier, un Grammairien, Historien, Philosophe, Mathématicien, Théologien, Médecin, Jurisconsulte.

b) Ou il employe son tems & sa peine à ce qui concerne la disposition, la conservation & l'amélioration de l'Etat. Il représente ici

Tantôt, un Prince, Régent, qui tient les rênes de l'Etat, qui commande, gouverne, & régne.

ou il vit à la Cour en homme d'Etat, & a en main les affaires privées de l'Etat & du Royaume; de là vient qu'il peut être Ministre du Roy, du Prince; un Courtisan, homme d'Etat, Conseiller, privé & de Cour &c.

Ou il est au fait de la guerre, & passe sa vie à des opérations martiales, & par là même c'est un Soldat, soit Officier, p. e. Général, Colonel, Major, Capitaine, Lieutenant, Enseigne.

Ou simple Soldat, & dans l'Infanterie, Grenadier, ou Mousquetaire; dans la Cavalerie, Houzard ou Cuirassier, ou Dragon.

c) Ou

- c) *Ou il a un Négoce. Il y a de grands & de célèbres Marchands qui trafiquent en gros dans les foires les plus renommées des villes marchandes : Il y a aussi de petits marchands, comme les Merciers, Fripiers, Courtiers, qui tiennent boutique ouverte les jours de foires & de marchés ordinaires, ou vont vendre leurs denrées de maison en maison.*
- d) *Ou il s'applique aux Arts, & tâche de s'y distinguer : soit comme Apoticaire, ou Imprimeur, Horloger, Orfèvre, Peintre, Sculpteur, &c.*
- e) *Ou il a appris une profession, il est Boulanger, Meunier, Tailleur, Cordonnier, Tanneur, Tisserand, Potier, Maréchal ferrant &c.*
- f) *Ou il a étudié l'Oeconomie, soit en ville, ou à la campagne. On le nomme Jardinier, s'il cultive un jardin; Païfan, Laboureur s'il laboure la terre;*
- B 4 Bouvier.

Bouvier , *s'il gagne sa vie à élever le bétail* ; Pêcheur , *s'il se nourrit de la pêche* ; Chasseur , *s'il s'amuse à prendre du Gibier dans les forêts* : Vigneron , *s'il aime la culture des Vignobles* ; Roulier , *s'il vit du charroi*, & des Voitures &c. *

3. *Par rapport à la société*, l'Etat de l'homme est aussi fort dissemblable : Il y a une Société

- a) entre homme & femme , *c'est alors ou un homme non marié, soit un jeune garçon , ou un veuf , qui se marie à une jeune fille ou à une veuve. L'homme donc après les nœces & la consommation est appelé Mari, & la femme est nommée Epouse : avant les fiançailles , c'étoit un Amant , après les fiançailles, c'est*

* Comme on a résolu de représenter particulièrement & distinctement les divers Etats de l'homme , on n'a rapporté ici cet Article qu'en abrégé & d'une manière générale.

c'est un fiancé , mais après le mariage , c'est un Epoux , & elle l'Epouse. Dans le mariage, on les nomme Maris & femmes : Ont-ils encore tous deux leur Père & Mère ? Le Père qui a marié sa fille se nomme Beau-Père , & la Mere se nomme Belle-Mère , mais celui qui a épousé la fille est appelé gendre, & la fille qui l'a pris est nommée Bru , (Belle-fille). S'ils mettent des Enfans au monde, voilà une nouvelle Société

- b) Entre les Parens & les Enfans ; *car le Père & la Mère par rapport aux enfans sont appelés parens : par rapport aux petits-fils & arrière - petits - fils , Ayeux ; comme Grand-Père, Grand-Mère, bifayeul, bifayeule. Comme les enfans sont ou des fils ou des filles, de là viennent les freres & sœurs. Ils sont aussi en partie Germains , Germaines ; tel a son propre Père , telle sa propre Mère , sans oublier le Beau-Père, la Belle-Mère , le Gendre , &*

la Bru. Sont ils nés de mêmes Parens ; ils se nomment Confangains , ou Parens du sang : comme l'oncle paternel , l'oncle maternel , les Tantes , les Cousins germains , les Cousines germaines. Si par le mariage & les enfans la famille s'aggrandit ; il faut des Domestiques , ce qui fait encore une nouvelle Société.

•) *entre les Maitres & les Domestiques : car il y a le Maitre & la Dame du logis ; mais il y a aussi le Serviteur , le Valet , la Servante , le Mercenaire , le Domestique , & la famille qui en est composée. Enfin il y a encore une grande Société*

•) *entre les Supérieurs & les sujets , que l'on nomme civile. Un seul peut être*

•) *le Régent & regardé*

(1) *Comme la suprême , la haute justice , & dépend*

en partie de la premiere Noblesse, savoir lorsqu'il est un Empereur, un Roy, un Electeur, un Prince, un grand-Duc, un Archi-Duc, un Duc, un Comte d'Empire, &c.

en partie de la petite Noblesse, pouvant être un Comte, un Baron, un Chevalier, un Gentil-homme, un Patricien.

- (2) *Dans la Magistrature, on comprend un Conseiller-d'Etat-privé-des finances, de Cour, de Guerre, de la Chambre, de Justice : de même un Baillif, un Président, un Juge, un Prevôt de ville, Bourguemestre, Senateur, &c. De plus l'homme peut être considéré, comme*

β) *un sujet à divers égards : car*

- (1) *Par rapport à la soumission, c'est un sujet immédiat, qui dépend du Régent.*

ou un sujet subalterne, qui est sous la domination de la Magistrature établie par le Régent.

- (2) *Par rapport à la liberté, c'est ou un Etat libre; un homme libre, ou proprement un sujet, un Esclave.*
- (3) *Par rapport à sa naissance, & sa dignité, c'est un Noble, un Bourgeois, un sujet.*
- (4) *Par rapport à sa charge, & à son office, il vit*

Dans l'Etat Ecclesiastique ainsi dit, & peut être un Pape, un Cardinal, un Archevêque, un Evêque, un Abbé, un Moine &c.

De même, un Prévot, Surintendant, Ministre de la Cour, Pasteur, Chapelain, ou Docteur, Professeur, Recteur, Sôrecteur, Chantre, Maître d'école; ou il dépend

De l'Etat civil ainsi dit; il est alors Juge ordinaire, Directeur, Officier, & proprement sujet du Maître de la patrie.

Nous ne sçaurions oublier de considérer l'Etat de l'homme.

4) Par

4) *Par rapport à l'union, & à la communion avec Dieu. Il faut remarquer ici avant toutes choses.*

1) *Le premier Etat de l'homme, favoir l'Etat d'innocence, dans lequel Dieu l'a créé : car*

a) *les premieres personnes, Adam & Eve, pouvoient se réjouir de la possession de l'image Divine, qui consistoit dans la conformité & la ressemblance avec Dieu : Dieu avoit doué l'homme d'une Ame raisonnable, & c'est d'ailleurs un Esprit immortel. Il se rencontroit dans cet Etat bienheureux, Lumiere & Sageffe dans l'Eprit, sainteté & équité dans la volonté ; repos & contentement d'esprit. Là étoit l'ordre le plus parfait, l'excellence & l'immortalité du corps. Là étoit le pouvoir absolu sur les bêtes & sur les autres créatures : Là se trouvoit la demeure la plus agréable dans le lieu le plus délicieux, sçavoir dans le*

Paradis : *une* conscience bonne & tranquille , l'expérience des bontés de Dieu. Là se voyoient les effets de la puissance & de la sainteté de Dieu qui y résidoit ; là l'homme tenoit *une* conduite sainte devant un Dieu présent par tout ; là étoit une conversation la plus agréable avec les saints Anges &c. Mais hélas ! l'homme ne demeura pas dans cet Etat bien-heureux. Suit l'état de l'homme , qu'on nomme

2) L'Etat du péché. Car arriva

- a) La chute des premiers parens, qu'occasionna, non pas Dieu, mais Satan , & l'abus du franc arbitre , dont Dieu avoit pourvu l'homme. Dieu, après avoir créé de rien en six jours le Ciel, la Terre, & tout ce qu'elle contient par sa toute-puissance, & son bon-plaisir, vit tout ce qu'il avoit fait, & voilà tout étoit bien : mais un mauvais Ange , qui d'abord avoit

avoit aussi été créé bon , abandonna avec d'autres son Dieu, & ne persévéra pas dans la vérité , comme les bons , les saints Anges y persévèrent encore. Ce mauvais Ange est un démon , un Adversaire , un tentateur , un séducteur des premiers hommes , un menteur, & un meurtrier dès le commencement. Car il tenta & séduisit les premières personnes, Adam & Eve, qui, malgré la défense & la menace de Dieu , mangèrent de l'arbre de science de bien & de mal, & abandonnèrent Dieu. De là résulte l'importance de cette chute : car c'est une révolte contre Dieu , une Apostasie , un désir ardent d'usurper la divinité , une offense de la Majesté suprême , une violation de l'alliance avec Dieu , une abolition des loix gravées dans le cœur.

Les suites de cette chute furent très funestes : savoir la privation
de

de l'image de Dieu, la plus grande & totale perdition du corps, de l'ame &c de tout le genre humain, la peine dont Dieu menace, la mort &c.
De là vient l'état ordinaire &c

b) La perdition, que l'on nomme proprement l'État de péché, parce que tant que l'homme demeure dans cet état, il s'éloigne de son Dieu, du cœur, des pensées, des paroles, & des Actions: Car chaque éloignement, ou violation des loix divines, est un péché. Mais on a coutume de diviser les péchés

a) en péché originel, qui consiste dans l'éloignement du bien, &c dans l'inclination au mal, &c qui nous est si propre, qu'il est devenu naturel, &c s'est multiplié dans tout le genre humain, durant autant que la vie, quoiqu'il ne soit pas dominant dans les régénérés. Il a plusieurs noms; comme:

Le

Le péché originel ; la chair, le vieil homme, la convoitise, la corruption naturelle, les péchés cachés &c. Lorsqu'il se manifeste & paroît effectivement, de là

- 6) *proviennent les vrais péchés, qui sont en partie intérieurement dans l'esprit, dans la volonté, dans l'imagination, dans l'appétit sensilif, dans les motive-mens du cœur ; en partie extérieurement dans la conduite, dans les paroles & dans les actions : l'homme peut commettre de vrais péchés envers Dieu, envers lui-même, envers les autres hommes, & même envers les Créatures, vivantes, ou mortes. D'où naissent toutes sortes de transgressions, de violations de la loi, qu'on nomme :*

par rapport aux loix divines, des péchés d'omission, & de commission ;

par rapport au pécheur même, des péchés propres & étrangers ; par

par rapport à la manière, *dont ils sont commis ; ce sont des péchés, volontaires, & délibérés, comme la méchanceté, & l'audace ; ou des péchés d'ignorance, comme les péchés de précipitation, ou de foiblesse, qui sont opposés aux péchés de malice, d'endurcissement, d'aveuglement, & sur tout aux péchés contre le Saint Esprit.*

par rapport aux effets & aux suites, il y a des péchés rémissibles, & d'autres dignes de mort. *Car les conséquences &*

c) les peines du péché, c'est la mort, *qui est de trois sortes, sçavoir la mort spirituelle, la mort naturelle, & la mort éternelle, de manière que le pécheur devoit temporairement & éternellement être éloigné de la vie, qui vient de Dieu, si ce Dieu tout bon ne vouloit le prendre & le recevoir en grace, & le mettre dans l'état, qui*

3. *avec raison peut être nommé l'Etat de grace. Mais*

a) Je-

a) Jesus est l'auteur de la grace , la source du salut , le restaurateur du bonheur perdu. *Ce Jesus est non seulement le fils de Marie, (Sainte vierge) & ainsi vrai homme ; mais encore le fils unique de Dieu , de même essence avec le pere , ayant les mêmes propriétés , le même honneur & la même gloire. Il est notre Médiateur & notre Sauveur, le Christ : c'est à dire , Oint , parce que selon sa nature humaine, qu'il a réunie avec la nature divine en sa personne, il a été oint, initié, confirmé & préparé pour l'œuvre de la rédemption. Sa fonction de Médiateur consiste en ce qu'il est un souverain Sacrificateur , qui par son obéissance volontaire a accompli la loi , qui par sa résignation patiente a souffert la peine du péché , & a pleinement satisfait à la justice de Dieu. C'est un Prophete, qui nous a annoncé la volonté & le conseil de Dieu pour notre salut , & tous les moyens d'y parvenir. C'est un Roy dans le Règne*

gne de la Nature , dans le Règne de la grace , & dans le Règne de la gloire. *C'est le Maître , particulièrement de tous les hommes , étant le Créateur de l'Univers aussi bien que son Père , le Conservateur de toutes les Creatures , le Sauveur du genre humain , le Roi installé en Sion , & le Juge des vivants & des morts. Mais l'œuvre de la rédemption en Jesus demande*

L'Etat double. C'est

L'Etat d'humiliation , où sont comprises la bassesse de sa conception & de sa naissance , sa pauvre éducation , ses grandes souffrances , sa mort sur une croix , & sa sepulture : à quoi succede :

L'Etat d'élevation , dont les degrés sont

La descente aux enfers , la résurrection , l'ascension , la séance à la droite de Dieu , son retour au jour du dernier jugement.

Par

Par la rédemption de Jesus, du Sauveur, les choses sont venues au point que

- b) *Les bienfaits de la grâce de Dieu peuvent être offerts & procurés au pécheur : car*
- 1) *Dieu invite très instamment & très fortement le pécheur au salut acquis par Christ, ce qui se nomme la Parole*
 - 2) *Il donne au pécheur la lumière spirituelle & le pouvoir d'apprendre d'une part à se connoître salutairement lui-même, ses fautes, & le danger de son état; & de l'autre, Jesus, le reconciliateur, son mérite & les graces de Dieu en Christ: ce qui est l'Illumination :*
 - 3) *Il produit la vraie foi dans le cœur froissé & contrit du pécheur, comme le commencement de la vie spirituelle : ce qui est la régénération.*
 - 4) *Il attribue la justice de Jesus au pécheur nouvellement croyant en lui, & l'absout de toutes ses fautes*
✠

Et de la peine du péché : ce qui est la Justification :

- 5) Il s'unit étroitement avec le pécheur , ce qui est l'Union.
- 6) Dieu affoiblit le vieil homme , Et le vieil Esprit , Et fortifie au contraire toujours de plus en plus le nouvel homme Et le nouvel Esprit , de maniere que l'homme peut surmonter le mal , Et faire au contraire le bien , ce qui est le Renouvellement Et la Sanctification. Mais Dieu employe pour cela
- c) Les opérations de la grace , savoir, la Parole divine , tant la Loi que l'Evangile , Et les Sacremens, qui sont le Baptême, Sacrement institué pour l'adoption à la grace de Dieu , Et la sainte Cène pour la confirmation dans la grace. Mais l'homme doit
- d) se conformer à l'ordre de la grace que Dieu a établi. Car il faut
 Une vraie pénitence Et repentance
 (conversion) dont le principal est

est la contrition du cœur , le changement des passions , la foi en Jesus, & les fruits , qu'on nomme bonnes Oeuvres. De là doit

résulter une nouvelle vie , qui se manifeste par la sobriété & par la vigilance de l'Esprit ; par la soumission pour Dieu ; par la conduite envers Dieu ; par l'imitation de Christ & par la pratique des bonnes œuvres ; par la patience à supporter toutes sortes de peines & de maux ; par la prière , par la contention , par le combat & la victoire contre & sur le mal. De telles personnes peuvent dans le monde

- e) participer à la grace. *Elles sont en général nommées l'Eglise ; ici bas l'Eglise militante , mais là-haut dans le Ciel l'Eglise triomphante. Pour*

Les membres de l'Eglise , qui sont ou dans la magistrature , ou dans l'Etat Ecclésiastique, ou dans l'Etat domestique , s'ils persévèrent

rent dans la foi , ils ont à attendre

4. l'Etat par excellence , l'état tout parfait & saint , où ils seront transportés & demeureront éternellement : mais

ces quatre dernieres choses précèdent, la mort , la résurrection , le jour du Jugement , & la fin du monde , auxquelles

succède l'Eternité , où

les vrais croyans hériteront la vie éternelle comme enfans de Dieu.

Mais les incrédules obstinés ressentiront la condamnation éternelle dans l'abîme , dans l'Enfer , auprès des mauvais Anges.

Enfin il faudroit considérer aussi l'Etat de l'homme

5. par rapport à quelque autre circonstance. *Par exemple*

*L'homme, quant à la santé, peut être ou vigoureux, robuste, sain & actif;
ou*

ou délicat, foible, cassé, énervé, tout abatu, malingre, allité, mal, misérable, &c.

quant aux biens, aux honneurs & au bonheur, *les hommes sont ou heureux, fort heureux; ou malheureux, très misérables; riches & opulens, ou pauvres & nécessaireux; nobles, du premier rang; ou du commun & de basse condition, ou d'un état médiocre: honorés & estimés, ou méprisés: fameux, (célèbres) renommés; peu ou point renommés, inconnus, comme ceux qui vivent dans l'obscurité. **

Le

-
- * Ce seroit ici le lieu de rapporter encore bien des choses, si le but avoit été de s'étendre, & de parcourir tout amplement. Mais il faut encore avertir, que ce n'est qu'une ébauche qu'on donne ici, de la manière d'apprendre dans un ordre agréable aux enfans dans les Ecoles les principales choses que le Monde renferme. Si cet essai trouvoit de l'approbation, & qu'il fut reconnu utile pour l'usage des Ecoles, chaque article pourroit avec le tems

C

être

Le troisieme point du Tout Universel, c'est

III. Le Monde, & à la verité le Monde des corps. Par là on entend le contenu & la combinaison des choses corporelles, que Dieu a créées, qu'il conserve & gouverne. On peut indiquer ici

A. Quels sont les corps qui sont sur terre ?

1) *traiter en général des corps, de maniere que*

a) *l'essence des corps soit indiquée, savoir la matiere, l'étendue, la force, & ainsi l'on pourra*

b) *Dire un mot des qualités des corps. On a coutume de les diviser*

a)

être expliqué plus amplement. Sur tout on donneroit d'abord une Table distincte de toute l'érudition, ou des sciences qui en font partie, & une exposition plus complete de tous les arts & de toutes les professions.

- a) en qualités essentielles & universelles,
qui se trouvent dans tous les corps.
On y comprend
- a) La figure, *qui est en partie originaire*
 & essentielle; *en partie acciden-*
telle. Quant à la figure, une chose
peut être ronde, ovale, ou d'une
rondeur allongée, angulaire, tri-
angulaire, carrée; elle peut avoir
plusieurs coins, elle peut être aussi
régulière, irrégulière &c. La
figure peut être grande, petite,
moyenne & large, ou étroite;
épaisse, ou mince; haute ou basse
&c. La figure peut aussi être chan-
gée. Elle peut être plus grande, plus
petite, elle peut aussi être changée
en une autre figure. De là vient que
- b) La grandeur *est la seconde qualité*
des corps. On remarque dans la
grandeur la partie, le tout, la
moitié, le quart, le tiers, une
pièce, un morceau &c. Elle est
distinguée dans toutes les autres
choses, comme dans les corps
- (1) par le nombre. *Mais les noms*
de nombres différent : il y a

Des noms de nombre , *répondant à la question* : combien ? un , deux , trois , quatre , cinq , six , sept , huit , neuf , dix , vingt , trente , quarante , cent , mille , Tonnes d'or , Millions.

Des noms de nombre , *où l'on répond à la question* : le quantième ? le premier , le second , le troisième , le quatrième &c.

Des noms de nombre , *où l'on répond à la question* : combien chaque fois ? un à un , deux à deux , trois à trois , cent à cent , mille à mille.

Des noms de nombre , *quand on répond à la question* : de combien de façons ? simple ou d'une façon , de deux façons , de trois sortes , de mille sortes , de plusieurs sortes.

Des noms de nombre ; *où l'on répond à la question* : combien plus qu'un autre ? une fois , deux , trois , dix , cent fois plus que &c.

Des noms de nombre , *où l'on répond à la question* , combien de fois ? une - deux - trois - quatre - cinq - cinquante - cent - deux cent , mille fois &c.

(2) par la mesure on détermine aussi la grandeur des choses. On a coutume

de mesurer l'espace, les lignes, les plaines, les corps, par des lignes d'une certaine longueur, dont dix font un pouce, dix pouces un pied géométrique, douze pouces font un pied d'artisan; de même que dix pieds font une toise géométrique. Et douze pieds une toise d'Artisan ou du Rhein. On mesure aussi par la largeur de la main, l'empan, l'aune, le pas, la brasse, les stades, lieues. On arpent la campagne par verge, par arpent, par trente arpens de terre.

Les choses seches, par exemple, on mesure d'une autre mesure du blé Et autres choses semblables par boisseaux, (monture,) quart, muid, par douze boisseaux, malter, par vingt-quatre boisseaux.

Les choses fluides, comme la biere, le vin, l'huile &c. par chopine, pinte, pot, setier, sou, ou quart, feuillette, chartée de vin, muid.

- (3) par le poids & la balance pour les choses pesantes.

La balance est une balance ordinaire ou un trébuchet. Il se trouve ici le fleau de la balance, la brayette, ou ciseaux, le balancier, les plats, ou bassins, l'aiguille.

Le poids est un scrupule, (vingt-quatrième partie de l'once) dont deux font une drachme, de laquelle quatre font un lot, deux lots font une once; seize ou 32. lots font une livre, cent & cent dix font un quintal.

- c) Le lieu, où se trouve le corps, feroit la troisième qualité :

Il y a en general à remarquer dans un lieu, l'espace, l'étendue, les bornes, le commencement, le milieu, & la fin. De là vient que le lieu peut être grand ou petit, spacieux, ou étroit, proche ou éloigné. Le lieu est souvent vuide, ou plein; exposé au soleil, ou à l'ombre; habité ou inhabité; cultivé ou desert.

On

On dit d'un corps, ou d'une chose, selon le lieu ou selon la position, qu'il est commode ou incommode, devant, derriere, à droite, à gauche, en haut, en bas, par-devant, par-derrière. Le corps ne subsiste & ne dure qu'un tems. De là

- a) *On détermine la durée des corps par le tems. Mais le tems est tantôt passé, tantôt présent, tantôt à venir : c'est pourquoi l'on dit que la chose est nouvelle, ancienne, de vieille date.*

Les parties indéterminées des choses sont : un moment, un instant, un periode, un espace, un long tems.

Mais les parties déterminées sont : une minute, dont soixante font une heure, quarante-cinq font trois quarts d'heure, trente font une demie heure, quinze font un quart d'heure.

Vingt-quatre heures font la durée d'une journée, dont les parties sont le matin, l'après-midi, le soir, l'entre chien & loup (le

crépuscule) la nuit , l'aurore ,
l'aube (la pointe du jour.)

Sept jours font une semaine. Le Dimanche est un jour de fête , ou de repos ; les autres sont : Les jours ouvriers , savoir , le Lundi , le Mardi , le Mercredi , le Jeudi , le Vendredi , le Samedi.

Quatre semaines font un mois ; trois mois un quartier ; dont douze mois font un an. Les douze mois sont , Janvier , Fevrier , Mars , Avril , May , Juin , Juillet , Août , Septembre , Octobre , Novembre , Decembre. D'ailleurs dans une année se trouvent les quatre saisons , savoir : le printems , l'été , l'automne , & l'hyver. On observe aussi quand on a le plus long jour , & la plus courte nuit , ou le plus court jour & la plus longue nuit : De même il y a au printems & en automne un jour , où le jour & la nuit sont égaux. Pour le reste voyez l'Almanac. Cent ans font un siecle.

C'est

C'est assez parler du tems , selon lequel on a coutume de mesurer la durée des corps. Il faut

- e) *Considérer en abrégé la mutabilité des corps , comme la cinquième de leurs qualités. Nous observons dans les corps un bon , un mauvais changement : une augmentation , une diminution , un mélange , une séparation , une lésion , une destruction , une réparation , une redintegration , une corruption , une décadence. Et qui pourroit tout rapporter ici ? A chaque changement on trouve aussi un mouvement. C'est pourquoi*

- f) *Il faut prendre & considérer le mouvement , comme la sixième propriété essentielle & commune au corps : surtout*

La cause du mouvement , qui est en général la force , qu'on peut nommer une destination du mouvement : La force se dit , tantôt une force vive , quand elle produit en effet un mouvement , tantôt une force morte , quand elle ne peut

C f.

pro-

produire qu'un seul effort sans mouvement. Il y a une force par laquelle les corps s'éloignent d'un centre : une force, par laquelle ils y tendent : le mouvement s'imprime dans les corps, par le choc, par la pésanteur, par l'impulsion &c. Cela se fait quand l'équilibre lui est ôté, ou que le point de gravité n'a point d'appui. De là naît un effet mais qui trouve toujours de la résistance. Le mouvement est souvent rapide & prompt, souvent lent & interrompu ; c'est aussi selon la force, un mouvement simple, ou composé, ou selon la direction, un mouvement droit, courbe, &c.

Nous ne nous étendrons pas sur les instrumens & les machines, par lesquelles on imprime le mouvement ; nous ne parlerons que des cinq guindeaux ; c'est le levier, la roue dans son essieu, l'aire courbe p. e. la vis, le pivot ou la poulie, & le coin. De tous ces instrumens viennent les machines composées : comme toutes sortes de Moulins, d'Hor-

d'Horloges , & tous les ouvrages hydrauliques , &c.

g) Nous ne dirons rien de plus de la pefanteur , confiderée comme la feptieme qualite des corps : mais

β) nous indiquerons feulemēt quelques propriétés , qui ne font pas fi communes , ni fi effentielles : par ex. la fluidité , la tenacité , la diaphaneité , la dureté , la folidité , la porofité , l'odeur , le gout tout particulier de certains corps , &c. qui ne fe trouvent que dans quelques-uns : car

1) nous examinerons la nature & la diverfité des corps. On peut divifer le corps

α) Quant au lieu , en corps céleftes , aériens , & terreftres.

β) Quant à la grandeur & au contenu , en corps univerfels dans le monde , & en leurs principales parties : comme le foleil , la lune , la terre , les étoiles qui font des corps univerfels de monde : fur

notre terre l'eau, l'arbre, un animal, est un corps particulier.

- 7) *Quant à la matière : il y a des corps, gros & minces, & selon qu'il y a plus ou moins de matière dans un espace de même grandeur, par ex. l'or, le marbre, le bois de chêne sont fermes : le fer, le bois de pin, la pierre de sable ne sont pas si fermes. De ceux-ci sont encore les corps spongieux : comme l'éponge, le jonc : de même selon que la matière laisse paroître la lumière, la réfléchit, ou l'arrête, il y a aussi*

Des corps transparens, & des corps opaques, des corps illuminés & des corps ténébreux, p. e. l'eau, l'air, le verre sont des corps transparens ; le bois, la pierre, le fer sont des corps opaques. On les divise aussi

En corps grossiers ou corps fins ; selon que les parties en sont grossières ou fines :

En durs & moins durs que des plumes, entant qu'ils ont la force de résister à la compression.

♪) *Quant à leurs parties contigues, les corps sont fluides & consistans, fermes & solides.*

♫) *Quant à leur séparation & solution, il y en a de fragiles, comme le verre, la porcelaine, & les vaisseaux de terre.*

Quelques-uns peuvent être mis en poudre : comme le sucre, la terre, la pierre.

D'autres peuvent être fendus, comme le bois, la baleine : & d'autres encore peuvent être fondus, comme les métaux dans le feu, le sel & le sucre dans l'eau &c.

Après avoir parlé des corps en général ; il faut

2. *particulièrement faire connoître ce qu'il y a de principal au sujet des parties simples, qu'on nomme communément Elémens. Tels sont*

(1) *le feu, dont*

a) *On reconnoitra en quelque façon l'essence & la nature, si nous*

b) *considerons la vertu & l'effet du feu : car le feu éclaire, échauffe, brûle, pénètre les corps, il rend les uns ardents, en allume d'autres, il les brûle, les consume, les fond & les rend fluides.*

Le feu étend quelques corps, il en amollit d'autres, les dissout; en desseche d'autres, les durcit, tellement qu'ils deviennent tels que le verre. Mais il faut aussi bien

c) *considérer les diverses sortes de feu. Quelques-uns divisent le feu*

en feu solaire, les rayons du soleil produisant sur la terre la lumière & la chaleur.

En feu naturel, qui se trouve dans les hommes, dans les animaux & dans les plantes.

En feu de cuisine ainsi nommé, parcequ'il prend sa substance du bois, qui sert à bouillir, à cuire, & à rôtir &c.

En feu de guerre & de justice, qui se manifestent par des canons, des mortiers, des coulevrines, des mines.

En

En feu de joie , ou feu d'artifice, qui se font par le mélange de toutes sortes de feux , de fusées courantes , des raquettes , des girandoles , des boulets rouges , des globes de feu , des statues brulantes &c.

En feu Grégeois qui s'est perdu.

En feux souterrains , desquels sont les montagnes vomissant du feu, par exemple , le mont Vésuve , le mont Etna , le mont Hecla &c.

En feux aériens , desquels sont les ardens , les étoiles tombantes , & plusieurs autres météores.

d) L'excitation , l'entretien , l'extinction du feu peut se faire de différentes manières :

a) Le feu peut être occasionné ,

Quand on applique quelque chose d'ardent à quelque chose de combustible. p. e. Une chandelle allumée contre du lin , du papier , de la paille.

Quand

Quand on frotte ou frappe deux corps durs ensemble : p. e. l'acier & la pierre.

Quand on recueille dans un point les rayons du soleil, & qu'on les fait réfléchir sur quelque chose de combustible.

Quand on mêle des corps fluides, & même des corps durs de diverses sortes : p. e. de la limaille de fer & du souffre :

1) *On entretient le feu,*

Quand on y joint des matières combustibles, qui en sont l'aliment &c.

Quand on procure au feu le libre accès de l'air &c.

Quand on conduit convenablement la fumée &c.

2) *On étouffe & éteint le feu,*

Quand on le prive de ses alimens,

Quand on en détourne l'air.

Quand on le couvre d'eau & de terre, ou autrement quand on l'éteint

l'éteint à force d'y seringuer de l'eau, p. e. dans les incendies. Il ne sera pas inutile ici

- e) de parler de differens mots, qui sont en usage dans ce qui concerne les attirails pour le feu.

On a fait mention des incendies; ils proviennent souvent d'une étincelle, & même d'une très petite étincelle, quand elle tombe dans de la paille, ou du lin, ou dans des matières combustibles: car si elle prend feu, ces matières fument d'abord, puis elles commencent à brûler, elles s'embrasent, & se convertissent en flammes; mais le bois qui est humide ou tout mouillé, ne fait que fumer, exhaler, pétiller, & éparpiller des étincelles. Le bois brûlé se change en charbon & en cendres. Tant que le bois brûle, c'est un tison ardent: l'éteint-on, c'est un charbon: mais une partie en sera un charbon mort; brule-t-elle encore, ce sera une braïse, qui donne souvent une flamme, ou une

une fumée, celle-ci s'attache au tuyau du fourneau, & à la cheminée; & de là vient la suie, qu'il faut soigneusement faire raclez, afin qu'elle ne s'allume pas.

Il y auroit beaucoup à dire du feu,

De la chaleur & du froid; de la gelée & du chaud, de la lumière & de l'ombre, de la couleur & des choses colorées: mais nous n'indiquerons que peu de choses de chacun de ces articles:

En hiver est la froidure; il fait non seulement froid, & un si grand froid que tout gèle; mais il fait quelquefois un froid excessif, qui morfond tous les membres.

En été au contraire est le chaud, la chaleur, la chaleur étouffante, la chaleur brûlante du soleil.

La lumière jette ses rayons, & a une lueur, elle éclaire & illumine d'autres corps. On l'exprime différemment, p. e. une chandelle allumée, un flambeau éclairant, le Soleil luit, la Lune resplendit, les étoiles brillent, le feu embrase,

embrase, le feu brule clair, s'enflamme, le feu rougit, le feu reluit &c.

L'ombre est une privation de la lumiere, qui peut produire de l'obscurité, des ténèbres, & même une nuit fort obscure, selon qu'on la prive plus ou moins de la lumiere.

On peut au sujet des couleurs remarquer ce qui suit :

Quelques-uns disent que les couleurs viennent du mélange de la lumiere & de l'ombre. D'autres soutiennent, que la couleur est l'effet de la réfraction des rayons

De là ils divisent les couleurs en celles qui viennent des rayons d'une seule espèce, & celles qui viennent des rayons de diverses espèces :

Des premieres espèces ils comptent sept sortes de couleurs : savoir la couleur rouge, orange, jaune, verte, bleue, bleue foncée, & violette.

Les

Les suivantes sont de la seconde espèce : il y en a de rougeâtres , de rouges foncées &c. il y en a de jaunes d'or , de soufre , de silex , de claires ; il y en a de brunes , de grises &c. De blanches & de noires. Il y a des choses blanches comme la neige & le lait , ou des cheveux blancs , d'autres foncées , noires comme le charbon , le goudron &c. Cela suffit. Suit

(2) L'eau , comme le second Élément.
Dont

Les propriétés sont la pesanteur, l'humidité, la fluidité, la diaphanéité, l'insipidité, & le défaut d'odeur. De là vient que l'eau s'attache si facilement aux corps, les mouille, & les gèle, & se convertit en glace. L'eau s'évapore, bouillonne, & bout à gros bouillons. Il y a

Plusieurs sortes d'eaux, comme l'eau de pluie, de pompe, de fleuve &c de mer, qui sont sujettes à plusieurs changemens : car l'eau
peut

peut être froide, chaude, tiède, de même qu'a trouble, sale, bourbeuse : elle peut être sans gout ni odeur ; mais elle peut aussi être douce, salée, amère, aigre : de là viennent les sources salines, les eaux minérales, les bains chauds ; les sources salutaires & les autres eaux merveilleuses.

La plus petite partie de l'eau est une goutte, que ce soit une goutte d'eau de pluie qui forme une bulle ou une écume, ou une goutte gelée, dont plusieurs forment un glaçon. On parlera plus bas des pompes, des sources, des fleuves, des étangs, des mers. Nous voulons

(3) Contempler l'air,

Il environne notre terre, & de là vient l'atmosphère, dans laquelle il y a en haut l'air subtil, & en bas l'air le plus dense.

Quelques propriétés de l'air sont : la pesanteur, l'élasticité, la compression, & la rarefaction, la fluidi-

fluidité. *L'air devient sec, humide, froid, chaud, trouble, clair, doux, agité, d'où proviennent les vents; dont on parlera plus bas.*

On peut, par toutes sortes de Machines & Instrumens utiles, observer & mesurer les divers changemens de l'air, par ex. Les uns servent à en marquer la froidure & la chaleur, d'autres la pesanteur, l'élasticité, d'autres encore le mouvement. Mais la machine principale c'est la pompe pneumatique avec sa cloche & ses autres pièces.

La force & l'utilité de l'air se font voir en plusieurs choses : comme dans la conservation de la vie de l'homme & de l'animal : dans l'excitation & dans l'entretien du feu : dans l'accroissement des plantes. Mais ses effets se manifestent aussi dans la destruction, dans la putrefaction, dans la rouille, & dans d'autres altérations de certains corps.

Enfin

Enfin

(4) *Il faut considérer la terre comme un Élément,*

Quant à ses propriétés ; car elle est en elle même un corps , qui est fort simple , de parties semblables , ferme , solide , sec , pèsant , & c'est d'elle que presque tous les autres corps tirent leur solidité , leur fermeté , leur opacité , leur pèsanteur , & leur secheresse.

Cet Élément est en lui-même opaque , & rend aussi les autres corps tels , en dessèche quelques - uns , attire l'eau , s'enfonce dans l'eau. La terre devient souvent humide ; souvent elle est sèche , & sans force.

Les Terres , qui sont composées de plusieurs parties , & qu'il ne faut considérer que comme un Élément , sont diverses. Il y a la poussière , la craie , la glaise , la marne ; quelques - uns y joignent le sable , le tripoli , le sable mouvant.

Il y a

Il y a aussi la terre des jardins, de fange, de marais, de racine, ou tourbe.

On entend souvent par terre, le terroir, qui est en partie labouré & net, en partie dur & pierreaux; de là vient qu'elle est en quelques endroits maigre, grasse, noire, pesante, ferme, & fort fertile; mais ailleurs legere, grise, & stérile.

Des élémens mentionnés ci-dessus viennent les autres corps, que nous allons parcourir dans une division quadruple, & nous

*(I.) Commencerons par le règne animal.
On y trouve*

A. En général.

1) la description de l'animal; on nomme animal ce qui a vie, sentiment, sensation, & un mouvement libre.

a) Les animaux reçoivent la vie en naissant, la conservent par la nourriture; tant solide que liquide; ils s'augmentent par la propa-

propagation de leur race, & selon leur espèce ils sont ou mâles ou femelles.

- 3) *Leurs sens se manifestent par l'ouïe, la vue, l'attouchement, le goût, l'odorat, & ils s'en servent en désirant & recherchant ce qui leur est agréable, & selon leur appétit; comme aussi en fuyant ce qui leur est contraire & nuisible; de ce qu'ils crient, & hurlent, se rejouissent & craignent, qu'ils distinguent les connus & les inconnus, plusieurs leur ont attribué une ressemblance avec l'esprit humain. Et selon l'opinion d'un grand nombre, quelques animaux surpassent l'homme par les sens; par exemple, le sanglier surpasse l'homme par l'ouïe, le Lince (le Loup-cervier,) par la vue, l'araignée par l'attouchement, le chien par l'odorat, le singe par le goût.*

- 4) *Le mouvement des animaux est divers: ils s'asseyent, se couchent, se tiennent debout,*
D mar-

marchent, courent, cheminent, rampent, se trainent par terre, se débattent, volent., sautent, nagent.

5) *La constitution du corps, la qualité & la diversité de leurs membres & parties.*

6) *La couverture ou l'habillement des animaux a été si sagement réglée par le Créateur, qu'elle sert, à leur conservation & défense, de protection & d'armes &c. quelques animaux ont le poil court, comme les chevaux, les bœufs, les chiens &c. d'autres l'ont long, comme les ours, les boucs, les blairaux &c. d'autres ont de la laine, comme les brebis; il y en a qui portent des foies comme les cochons, quelques-uns ont des plumes, comme les oiseaux, d'autres des écailles, comme les poissons, d'autres ont une peau glissante, comme le serpent.*

Quelques animaux ont aux pieds des orteils, des griffes; d'autres ont une

une corne aux pieds, d'autres
des ongles fendus.

*Les animaux ont pour leur défense
des cornes, des dents, des
griffes, des ongles, un bec &c.*

7) *La nourriture & l'aliment des
animaux, c'est l'herbe, la verdure,
les racines, les feuilles, les fruits
de la campagne, des arbres &
des jardins, le boubier, l'ordu-
re, le pain, la chair, les gre-
nouilles, les poissons, les oiseaux,
les vers; & d'autres ont les insectes.
Toute fois sans nous arrêter à tout
cela, nous examinerons*

B. *Principalement les sortes d'animaux,
dont les premiers sont*

1. *Les quadrupèdes, dont quelques-
uns sont*

a) *Dès animaux domestiques: on
y peut comprendre ceux que nous
nourrissons pour en avoir le lait
& la chair; & que l'on peut
diviser,*

-
- a) En gros bétail, ou bêtes à cornes : *comme les bœufs, les vaches, & leurs veaux.*
 - β) En menu bétail, *par ex.* les agneaux, les moutons, les brebis, les beliers, les boucs, les chèvres, les porcs, les cochons de lait.
 - γ) En bétail, *que l'on nomme aussi* les bêtes de charge ; *qui sont principalement pour nous soulager, savoir, outre les bêtes à cornes, il y a encore* les chevaux, les ânes, les mulets, les chameaux, & les éléphants.
 - δ) En animaux domestiques : les chiens, les chats. *Il y a différentes sortes de chiens : comme les levriers, les limiers, les chiens d'attache, les petits chiens de giron, (chiens mignons). &c.*
 - b) Les bêtes sauvages *peuvent encore être divisées*
 - 1) En grosses bêtes sauvages, *savoir*
 - a)

a) *En celles qui ont des cornes : desquelles sont : le rhinoceros, la licorne, le buffe (l'ure) le taureau sauvage, le taureau de musc, le cerf, l'élan, la renne, le chevreuil, le dain, le capricorne, (bouquetin,) le chamois.*

b) *En celles encore, qui ont de fortes dents & des griffes : comme le lion, le léopard, le tigre, l'ours, le loup cervier, le loup, le renard, l'âne sauvage, le sanglier, la bête paresseuse, le gouliastre.*

2) *en petits animaux sauvages : comme le lièvre, le lapin, le singe, la marmotte, le blaireau, le herisson, la zibeline, la martre, le furet, la belette, l'hermine, l'écureuil, le rat, la souris, la musaragne, la taupe &c.*

3) *En quadrupèdes aquatiques, desquels sont :*

Le crocodile, le castor, la loutre,
la grenouille, le crapaut, la
D 3 tortue,

tortuë, le lézard. *De la seconde sorte d'animaux sont*

2. Les oiseaux avec les autres animaux ailés & la volaille;

a) *Nous y observerons en général que les animaux ailés ont deux pieds, sont garnis de plumes & de duvet (excepté la chauvesouris, qui a du poil & des dents.) Les oiseaux prennent de leur bec les graines, & s'en remplissent le goître. Quand ils veulent engendrer, ils font un nid, pondent des œufs, dans lesquels se trouve sous la coquille, le blanc, puis le jaune d'œuf; ils se mettent sur les œufs (couvent les œufs) & en font éclore des petits.*

b) *Il faut surtout parler des oiseaux avec un certain ordre; les premiers sont:*

a) *Ceux qui ressemblent aux moineaux. De cette classe sont*

La colombe: comme le pigeon, la tourterelle, le pigeon de volière, le pigeon ramier.

La

La grive, l'hirondelle, le gros bec, le moineau, la hochequeue, le pivert.

Principalement les oiseaux qui chantent, *comme* l'étourneau, le merle, l'aloquette, le rossignol, le verdon, le rougegorge, le roitelet, le charbonnier, la mésange hupée, la ladsre, (mésange à longue queue,) la pivoine, le pinçon, le chardonneret *ou* le loriot, le bréant, la linotte, le serin.

1) **Ceux qui ressemblent aux pies :**
on y comprend

La pie, le corbeau, le choucas, la corneille amygdalle, grise, noire, le casse-noisette, le coucou, le pinoir, le pivert, la pie grièche, la pie bleuë, la pie brune, la huppe, le grim-pereau, l'alcion, le merle aquatique.

2) **Ceux qui ressemblent aux Autours :**

Le Faucon, l'aigle, l'aigle pierrier, l'aigle vorace, l'épervier, le

vautour brun, le milan, le vautour rouge, blanc, à queue, le chat-huant; le hibou, le grand chat-huant sans corne, la petite huette à corne, le frefaye, *enfin* le perroquet & le manucodiata, (l'oiseau du paradis.)

♪) *Ceux qui ont le bec long & pointu, par exemple,*

La grue, la cigogne, le héron, la bécasse de bois, de la glu, grise & blanche, le charadriin, le vaneau, l'oiseau de cassaille, (la caille,) le belliqueux, la poularde, la poule d'eau.

*) *Ceux qui ressemblent aux poules :*

L'Autruche, le Casuar, l'outarde, le pan, le coq d'inde; la poule, le coq, le chapon, le poulet, le faisan, le coq de bruyere, la gelinotte, le francolin, la perdrix, la caille.

*) *Ceux qui ressemblent aux oyes sont :*

Le

Le butor, le pelican, le cigne, l'oye, le canard, le plongeon, l'halebran, (canard sauvage,) le rouge gorge, l'œil bleu, la cercerelle, le coq marin, le plongeon sans queue, la grande, la petite mouette, la mouette marine, la mouette hirondelle. *La troisième sorte d'animaux sont*

3. Les poissons. *On n'en rapportera ici en diverses classes que les principaux comme*

a) Ceux à queues plates : *ici appartient* la vache marine, le Catodon ou la baleine, le Narval ou l'éguille, la baleine, le dauphin &c.

b) Ceux qui ont des tendons & des nageoires : *comme* la raye, avec le pan marin, l'aigle marin, le bœuf marin, l'oscaye & le dogue marin, la truie poisson, le chien poisson, le chien marin, l'éturgeon, le houeau (espèce d'éturgeon) les lamproyes.

c) Ceux qui ont des os, des oreilles : *comme* la sole, la grenouille marine,

rine, l'aigre-fin, le porc-épic (le herisson,) le bouc marin, la petite merluche.

d) *Ceux qui ont des nageoires pointués comme le herisson, (poisson herissé) le goujon, le barberau marin & ses semblables, le Mougrel, le merlan, le brochet, le merlus, la perche, le spar (poisson de mer.) Le gros museau, l'halant marin, le maquereau, l'empereur &c.*

e) *Ceux qui ont des nageoires souples : comme l'anguille, l'anguille de terre (espèce de serpent,) le congre, la grosse lamproye, le serpent marin, le merlus, la plie, la sole, la limande, (espèce de poisson,) la remore, (espèce de lamproye) &c. Surtout le brochet, le faumon, la truite, la carpe, l'éperlan, la tanche, le barbeau, le goujon, la loche, le rouget, les harangs. Suit*

4. Les vers & ce qui en depend : il y en a

a) De reptiles : *comme le taenia, (long ver qui s'engendre dans le corps humain,) le lumbricus, (long ver qui s'engendre dans la terre) le ver de terre, la sangsue, la limace.*

b) Les vers garnis d'écailles : *comme l'escargot, qui a divers noms, par exemple : le limaçon à coquille, le perspectif, le cornet, la volute, la harpe, l'escargot à vis, le herisson, la pourpre, la pyramide, le triton, le tonnelier, la flûte, le cor de chasse, l'escargot de Venus, la porcelaine, l'oreille marine, la moule platte, la dent marine, la lampe marine.*

Les coquilles sont de diverses sortes : par exemple, la coquille pointue, la venus, le cœur, le clou, la piquante, le pe-toncle, la coëffe, l'huitre.

c) Les vers semblables aux plantes : *le Tethys, le herisson de mer, l'étoile marine, la tête de meduse, les cheveux changés en*
D 6 *ser-*

serpents) ou la seche, le chat marin, le petit-monde marin.

- 4) Ceux qui ont la forme de serpens : la couleuvre (le serpent) la vipère, le serpent sans yeux, l'aspic, la couleuvre sifflante, la Natter (espèce de vipère,) l'hydre (serpent qui se tient dans l'eau.)

5. *Les uns divisent les insectes de maniere qu'ils indiquent*

- a) *Les insectes dont les ailes ont un étui; comme la tigne, l'escarbot, le perce-oreille, l'escarbot de riviere, de fontaine, à corne, à trompe, ou la calendre, le cerf volant, le fouille-merde, le hanneton, l'escarbot des vignes, à casque, de marie, la fourmi, la puce d'eau ♂ de terre, la cochenille, la fauterelle ♂ le hanneton doré, le triquet (ver qui ronge le bois,) le ver luisant, la cantharide.*

- b) *Les insectes dont les ailes sont sans étui: le papillon, la Cyrenne, l'ephemere, (ver qui ne vit que cinq*

cinq heures,) le frêlon, la guepe, le bourdon, l'abeille, le taon, la mouche, *par ex.* la grosse mouche, la petite, le gros moucheron &c.

c) Les insectes dont les ailes sont à demi garnies; comme le grillon domestique, le grillon rustique, la fauterelle, la fourmi, la punaise des lits, des arbres, d'eau, le scorpion de terre & d'eau.

d) Les insectes sans ailes sont: les poux, comme le pou de l'homme, le pou des chiens, des oiseaux, des poissons, ou le plus petit artisan, la puce, le ciron, l'araignée, la tarantule, la cloporte, l'écrevisse, le cancre ou l'écrevisse de mer.

6. Les animaux imaginaires sont: la grenouille-poisson, (*rana piscis*), le pelican, la licorne, le satyre, le Phénix, le dragon &c.

(II.) Le règne des minéraux renferme les mines; on y comprend dans un

sens étendu : des terres , des pierres , des demi - métaux , des métaux , des fels &c des pierrieres , ou des choses converties en pierres.

- 1) *On divise la terre en pouffière , en argille &c en sable.*

De la premiere qualité sont la terre des jardins , la terre rougeâtre , de marais , &c de racines ou la tourbe , la craye &c.

De la seconde : la glaise , la terre grasse , l'argille , la porcelaine , la terre à pipes , la marne , le bql d'Armenie.

De la troisiéme ; le sable , comme la pouffiere , le gravier , le sable de riviere , de fontaine &c le tripoli.

- a) *Les pierres sont aussi de diverses qualités. Il y a*

a) *Des pierres à verre , ou qui se convertissent en verre par le feu , comme*

a) *La pierre sablonneuse &c les autres semblables , par ex. le caillou,*

le caillou, la pierre des pendules, la pierre à aiguifer, la pierre de roche, la pierre ponce.

4) *Ou celles qui ont en elles quelque chose du verre : comme le cristal, le gravier ou sable, le gravier de fleuve, la pierre à corne, &c la chalcédoine, l'onix, la sardoine, le jaspe, l'agate, &c la pierre à feu.*

5) Les asbestes, (les pierres que le feu ne consume point) &c les pierres précieuses, savoir le diamant, la topaze, le chrysolyte, le hyacinthe, la spinelle, le ballas, le rubis, la grenade, l'ametiste, le saphir, l'opale, le beril, l'émeraude &c.

b) *Les pierres argilleuses sont*

a) *La pierre à savon, ou la craye d'Espagne, la terre rouge, la pierre de lard, la pierre de pot, la pierre serpentine, la pierre des reins.*

b)

- b) Le talc : *il y a* du talc d'or ☞ d'argent, du talc blanc ☞ du verd.
- c) La mique : *on trouve de* la mique d'or ☞ d'argent, ou l'or au chat ☞ l'argent au chat, le fumant ou le metal au chat.
- d) L'ardoise : *on a* l'ardoise pour les toits, la pierre d'ardoise, la craye noire, la pierre de touche.
- e) L'asbeste ou l'amiante : *il y a aussi à remarquer ici* le lin incombustible, la poix des fusées, l'alun blanc.
- g) Les pierres à plâtre sont : le plâtre, l'albâtre, *qui est* blanc, noir, bigarré, rayé, le spalt de plâtre, comme le verre de marie, le crystal de plâtre ☞c.
- h) Les pierres à chaux : *qui renferment* les pierres à chaux, le marbre blanc, le noir, le bigarré, le rayé, le spalt de chaux, le

le crystal &c. le tuf, la pierre
goute, l'emeril.

- e) *Les principales pierres qui proviennent des bêtes ou des hommes, sont : la pierre des reins, du fiel, de la vessie, le bezoard, la boule de daim, les pierres d'écrevisses, les perles &c.*

3) *Les fels, il y en a de trois sortes :*

- a) *L'acide, comme le fel acide pur, l'acidule, l'acide du soufre, du salpêtre, ou l'eau forte, l'acide du fel. Le vitriol du cuivre, du fer, de métaux mêlés, d'airain, l'alun : il y a l'alun pur, de terre, de pierre, de tartre.*

- b) *Les fels acides sont dans le feu, ou constants ou fluides.*

- γ) *Les fels moyens sont : le fel amer, le salpêtre, &c le fel ordinaire, comme le fel à cuire &c le fel de mer.*

4) *Les Resines sont*

- a) *En*

-
- a) *En partie fluides : comme l'huile de montagne, qu'on nomme baume, l'huile de pierre, le goudron.*
- b) *En partie solides ; comme l'ambre, gris, jaune, rouge, bigarré, la poix, la cire de montagne, l'asphalte ou le bitume, les charbons de terre &c. toutes sortes de soufres, le soufre pur, le vif, le rouge &c.*
- γ) *Les demi-métaux sont de même*
- a) *En partie fluides ; par exemple, le mercure, où il faut remarquer les métaux mercuriels, comme le cinnabre pur, le cinnabre de métal,*
- b) *En partie solides : comme l'antimoine ou le verre de miroir ; le zinc, la calamine, le bismuth, l'arsenic, la cadmie, l'orpiment, (l'arsenic jaune) &c.*
- δ) *Les métaux, dont*

e)

- a) *Les précieux ; comme l'or & l'argent : soit l'or pur ou airain contenant de l'or ; de même l'argent pur , ou airain contenant de l'argent &c. par ex. le métal d'or rouge , métal d'or blanc , métal renfermant de l'argent.*
- b) *Les ignobles : comme le fer, c'est le fer pur , ou un métal de fer : comme l'hématite , le noyau hématite , l'ocre , le sable , le spalt de fer &c. de même l'aimant, la magnésie.*

L'Acier.

Le plomb est pur , & dans les métaux, comme le blanc d'Espagne , la molybdene (veine d'argent mêlée de plomb) la terre de plomb.

L'Etain est pur , & dans les métaux, comme l'étain quarré, commun , la pierre d'étain &c.

Le Cuivre : il y a du cuivre pur , le cuivre de ciment, cuivre mé-

métallique ; *par ex.* cuivre, blanc, rouge, noir, rougeâtre, jaune, verd de cuivre, bleu de cuivre &c. *enfin*

7). *les corps pétrifiés,*

- a) Dans le règne des animaux *on trouve* des animaux, des oiseaux, des poissons pétrifiés, *c'est à dire,* des parties pétrifiées, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des insectes, des écrevisses, des hérissons, *ou* des crapaux, des lys, la meduse pétrifiée &c.

Sans oublier les escarbots & coquilles : *il y a de* simples coquilles longues pétrifiées, des coquilles longues à plusieurs contours pétrifiées, des escarbots simples, des escarbots à plusieurs contours pétrifiés, des coquilles pétrifiées &c.

- b) Dans le règne des plantes *on trouve* des racines, du bois, des fruits, des plantes pétrifiées, *de même que* des corails, des sponges pétrifiées.

(III.)

(III.) Le Règne végétal peut suivre le regne animal, parce que la plus grande partie des hommes & des animaux y trouvent leur nourriture.

1) En général il faut remarquer,

a) La verdure, les herbes, les plantes, les fleurs, le jardinage & les herbes potagères, les fruits de la campagne & les légumes, les arbrisseaux, les buissons & les arbres, les mousses & les champignons.

b) Connoître les parties dont chaque chose est composée. Comme par ex.

Les feuilles : elles sont tantôt toutes rondes, tantôt presque longues, tantôt ovales, ont la forme d'un cœur, d'un rognon, d'une lance; elles sont aussi tantôt dentelées; & quelquefois unies; elles ont la surface tantôt velue & tantôt molle.

Aux fleurs on trouve la racine, la queue, les feuilles, la coupe, la cou-

ronne, les filamens, les pistilles, les languettes, la tête, la tige.

A l'arbre il y a la racine, le tronc, les branches, les rameaux, les rejettons, les feuilles, les grappins, les boutons, les fleurs, les fruits, les semences. Le tronc en général a plusieurs noms : Des gros arbres c'est le tronc, des petits arbres ou minces, c'est le pied. Des plantes c'est la tige. Des bleds c'est le chalumeau.

Il y a aussi a observer au tronc ; à la racine, & aux branches, l'écorce extérieure & intérieure, l'écorce blanche, le cœur, le bois & les conduits de l'air & de la sève &c.

Au fruit il y a la queue, la peau, (la pelure,) la chair, le noyau, l'amande.

A la semence il y a des parties, la coquille & la peau, le cerneau, l'embrion, (le germe.) Le réservoir des semences est sec, comme

comme l'écorce , la boëte , la co-
quille , la chair.

2) Il faut en particulier *traiter des for-*
tes de plantes selon leurs qualités.
C'est

a) La verdure , *il suffit d'y observer*
la mousse , le gramen de marais ,
le trefle , l'ortie , le gletteron , la
violette , la renouée.

b) L'herbe : *C'est le nom commun ; on*
y comprend la verdure , les herbes
potageres , & les fruits de cam-
pagne ; dont on trouvera davan-
ge plus bas.

c) Les fleurs , *qui sont , ou*

a) doubles , *dont les feuilles , les*
filamens , les branches sont vi-
sibles , on les divise en

1) simples , *n'ayant à chaque coupe*
qu'une branche , &

a) Les régulières *sont celles dont les*
feuilles ou dentelures des feuil-
les , sont de même grandeur , fi-
gure & position. Celles-ci n'ont

(a)

- (a) Qu'une feuille, *comme* l'oreille d'ours, l'alcée, l'althée, la primévère, l'oleandre, l'aloë, l'asphodèle, le buis, la hyacinthe, la narcisse, le jasmin, les lis de vallée.
- (b) *Celles qui ont* deux feuilles, *comme* la circée, le corispermum.
- (c) *Qui ont* trois feuilles, *comme* l'éphémère, (une fleur qui ne dure qu'un jour)
- (d) *Qui ont* quatre feuilles, *comme* le coquelicot, la violette de nuit, la giroflée, le laurier, la rue de pré.
- (e) *Qui ont* cinq feuilles, *comme* la renoncule, l'amaranthe, l'oeillet, le myrthe, la rose, les fleurs d'oranges.
- (f) *Qui ont* six feuilles, *comme* les lys, la tulipe, la couronne impériale, la grenade, le martagon, (le turban.)
- (g) *Qui ont* beaucoup de feuilles, *comme* la pivoine, l'anémone, les fleurs de figes indiennes.

b) Les

b) Les irrégulieres, savoir celles dont les feuilles ou l'entailleure des feuilles ont diverse grosseur, figure, & position, lesquelles on divise aussi en

(a) *Celles qui n'ont qu'une feuille, comme le dictame de Crete, la lavande, la gouffe d'ail, le romarin, la fauge, l'anthirrhinum, le chevre-feuille, la sarrasine, le doistier, le castus agnus.*

(b) *Qui ont deux feuilles, comme le condampallu.*

(c) *Qui ont trois feuilles, comme la croix (une fleur,) la tamarinde, la commeline.*

(d) *Qui ont quatre feuilles, comme la barbe de Jupiter, le genêt, le melilot, la balsamine, les fleurs de pois.*

(e) *Qui ont cinq feuilles, comme l'angelique, le perce-feuille, le bec de gruë, la violette, le pied d'alouette, le dictame blanc, le napel.*

E

(f)

(f) *Qui ont six feuilles , comme le foulier de marie, l'hellebore.*

2) *Les composées, celles qui ont plusieurs tiges à une seule coupe , sont celles , qui*

a) *Proviennent ou de fleurs régulières,*

a.) *D'une forte , comme le safran, le tanacetum, le chardon à plusieurs têtes, le cypre de jardin, le flocon.*

A) *De diverses fortes , comme la carline.*

b) *Ou de fleurs régulières & irrégulières, savoir*

1) *Celles dont les fleurs régulières sont au milieu, & les irrégulières à l'entour, comme la marguerite, le fouci, le tournesol, la scabieuse, la calende, l'herbe vulnérable, la doronique.*

2) *Celles dont les irrégulières sont au milieu, & les régulières à l'en-*

à l'entour, comme la fleur de passion, l'aconit, la Xerantheme.

6) *Celles qui ne sont composées que de fleurs irrégulières, savoir*

1) D'une sorte, comme l'heracium, la chicorée, le rhagadiolus.

2) De diverses sortes, comme l'africaine.

7) *Les imparfaites, qui manquent, ou de feuilles, ou de fleurs, ou de filamens, ou de tiges, ou du moins dans lesquelles ces parties ne sont pas visibles. Elles sont*

(1) *En forme de boudin, comme l'acorus, les fleurs de chataignier.*

(2) *Celles qui sont pourvues de fruits coniques, comme les fleurs de cedre, de cypre, de melese.*

(3) *Celles qui ont de longs filamens sur la surface au lieu de fleurs ou de fruits, comme les larmes de Job, le blé de Turquie.*

-
- (4) *Celles qui sont composées de fleurs liées ensemble, comme la queue de renard, la grappe.*
 - (5) *Celles qui sont affermies au dessous des feuilles des plantes, comme le capillaire, le poly-pode, la langue de cerf (le ceterac.)*
 - (6) *Celles qui diffèrent des précédentes, comme la fleur de ricin, de genevre.*
 - d) *Les plantes, en tant qu'elles servent à la medecine, peuvent être divisées le plus commodément*

A. Selon le goût.

- a) *En celles qui ont un goût amer, comme*

a) En général, l'absynthe, la centauree, le chardon-benit, l'ancian, le triolet, la camomille, la rubarbe, l'aloë, le quinquina. *Celles-ci*

1. tempérant l'acreté de l'estomac.

2. pu-

2. purifient le fang,
3. empêchent les obstructions,
4. rendent l'appetit.

Elles servent auffi contre le fcorbut, l'hydropisie, la jauniffe, le mal de rate, & les fièvres intermittentes.

b) Celles qui ont le goût amer & aromatique, comme la camomille romaine, le zédoaire, le cubebe, (poivre musqué) l'écorce du quinquina, & de la cascarille, des citrons, & des oranges. Celles-ci

1. empêchent la mauvaife digestion,
2. purifient le fang.

On peut s'en servir contre la cachexie, & l'estomac dérangé.

c) Les amères & piquantes, comme la scabieuse, la tormentille, la patience, la pulmonaire, l'écorce de tamarinde, la veronique. Celles-ci

E 3

1. chaf-

1. chassent l'acreté du sang,
2. guérissent les playes.

On peut s'en servir contre la phtysie, & toute forte d'asthme, surtout contre la pleuresie, & la forte toux, contre la pierre; & avec précaution contre les accès de fièvre, & pour arrêter le cours de ventre & la dysenterie.

b) *En celles, qui ont un goût fort, & aussi*

a) *Amer, comme l'aunée, la ruë, la racine de petasite, le zédoaire, la matricaire, la cyprée des champs, l'angelique. Celles-ci*

1. accélèrent la circulation du sang & la sueur,
2. repoussent le venin.

Et elles sont d'usage dans les maladies dangereuses (malignes) & contre la corruption du sang.

b) *Celles qui ont un goût huileux & aromatique, comme la german-drée, le bathenge, le scordium,*
le

le millepertuis, le genévre, la racine de Valérienne. *Celles-ci*

1. donnent des forces.

2. dissolvent les impuretés & en provoquent la séparation & discretion.

3. guérissent les playes.

Elles sont bonnes contre les maux de reins, la pierre, le rhume, & les playes extérieures.

•) *Celles qui ont une odeur forte & subtile, comme l'alcorus, la bec-cabunge, le cochlearia, le creffon de fontaine, la moutarde, le pied de veau. Celles-ci*

1. purifient le sang,

2. empêchent le dérangement de la dejection.

On s'en sert contre la cachexie, les enflures, le scorbut froid ainsi nommé, & le mal d'estomac.

•) *Celles qui ont un goût aigre, comme l'oseille, l'alleluja, la quinte-feuille;*
E 4 la

la bistorte, & le plantin; les fraises, les groseilles & les citrons. *Celles-ci*

1. abbattent la chaleur dans la fièvre,

2. éclaircissent les fucs épais.

On peut s'en servir dans les fièvres chaudes & contagieuses; & contre la gravelle.

- d) *Celles qui ont un goût doux, comme la réglisse, les figues, les dattes, la racine de polypode, l'anis & la semence de fenouil.*

Elles dissolvent les humeurs salées & acres.

On s'en sert contre la toux, les catarrhes, & les autres maux d'estomac, la gratelle, la strangurie & la gravelle.

- e) *Celles qui n'ont point de goût particulier, mais*

- a) *Qui contiennent quantité de parties phlegmatiques & aqueuses,*
com-

comme la guimauve, la buglosse, la bourrache, les mauves, les violettes, le pourpier. Celles-ci

1. ôtent intérieurement l'acreté du fang,
2. amollissent extérieurement & appaisent les douleurs.

Elles sont propres contre les inflammations du cou, le miserere, les playes & les enflures.

b) *De plus celles qui ont des parties huileuses & fulphureuses, comme le melilot, le mille-feuille, le sureau, le safran, le lis blanc. Celles-ci*

1. amollissent les enflures légères.
2. adoucissent les douleurs externes,
3. guérissent les playes.

Leur usage se manifeste dans les playes exterieures.

B. Selon l'Odeur,

a) En général

a) *celles qui ont bonne odeur , sont salutaires ,*

b) *celles qui ont une odeur agréable , sont cordiales ,*

c) *celles qui sont aromatiques, sont des remèdes dissolvans ,*

d) *celles qui sentent l'urine, & qui ont des parties flegmatiques & farineuses, incitent à la volupté.*

e) *celles qui ont mauvaise odeur, sont suspectes.*

f) *celles qui donnent du dégoût, sont ordinairement vénémeuses.*

b) En particulier

a) *celles qui sont aromatiques, & qui renferment une huile agréable, comme la marjolaine, la menthe, le romarin, la melisse, la camomille Romaine, le thim, la canelle. Celles-ci*

1)

- 1) fortifient intérieurement les nerfs & le cerveau.
- 2) elles dissipent extérieurement les inflammations.

Elles sont bonnes contre l'apoplexie, les affoibliffemens, le mal caduc, la migraine, les maux de tête, & les fluxions, la gangrène, les enflures & l'érysipèle.

- b) *celles dont l'odeur est agréable, comme les fleurs des tilleuls, les lys des vallées, la fauge, la rose, les fleurs des amandiers.*

Celles-ci reveillent & fortifient.

Et sont propres contre la contraction des parties nerveuses, surtout par l'eau qu'on destille de ces fleurs.

- c) *celles qui ont une odeur désagréable & forte, comme le safran, le pavot, la morelle. Elles*

- 1) occasionnent le sommeil,
- 2) appaisent les douleurs.

3) entêtent aussi, & font généralement plus de mal que de bien. (*)

e) *Les fruits potagers nous servent d'aliment.*

1) *soit leurs feuilles, comme la salade, les choux bruns, blancs, le creffon, &c.*

2) *soit leurs fruits, comme les concombres, les courges & les melons, &c.*

3) *soit seulement leurs semences, comme le pavot, le fenouil, l'anis, la coriandre, le cumin, la moutarde, &c.*

4)

(*) On a voulu s'étendre un peu sur cette partie des plantes & des fleurs, à cause de leur utilité. De là vient qu'ayant parlé des legumes ou fruits des jardins, on a surtout traité des plantes medicinales dont les apoticaïres se servent dans la medecine, de maniere qu'il a fallu faire mention de quelques racines, écorces, buissons, & arbres.

- 4) *soit leurs longues racines, comme les raves, les navets, les carottes, les raves rouges, les panets, le persil, le réfort, &c.*
- 5) *soit des racines rondes, qu'on fend, & qu'on pèle, écorce, comme les oignons, les ails, les porreaux, &c.*
- f) *Les legumes qui ont une gouffe, sont : les fèves, les pois, les pois chiches, les lentilles, la vesse, &c. On pourroit ajouter ici le lin & le chanvre.*
- g) *Les blés sont le froment, le seigle, l'orge, les blés sauvages, l'épautre, l'avoine, le millet, le sarrasin, le ris; & les mauvaises herbes, (l'yvraye) le grain à bruler, &c.*
- h) *Les arbrisseaux sont : l'hieble, la bruyere, l'ortie, le chardon, la sauge, la rue, &c.*
- i) *Les buissons, par exemple: le noisetier, le genévrier, le fureau, le rosier, la vigne, les broussailles.*
- E Z

faïlles, les ronces, le grofeïller, le gadelier, &c.

k) *Les arbriffeaux dans l'eau : le jonc, le rofeau, la canne, &c.*

l) *On peut commodément divifer les arbres,*

a) *en fruitiers : c'eft ici la place*

1) *des arbres fruitiers, qui portent des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des cerifes, des nefles. D'autres portent des figues, des oranges, des citrons, des grenades, &c.*

2) *les arbres qui portent des noix, comme ceux qui produifent des noifettes, des noix, des amandes, & des marons (chataignes.)*

3) *les arbres qui ont des grains : comme le meurier, l'olivier, le laurier, le fraïfier, le forbier, &c.*

4) *les arbres qui portent des glands & cafferolles, favoir le chêne, le fau, &c.*

s)

- 5) *les arbres qui donnent les épices, comme la canelle, le poivre, le cubebe, la muscade, les giroffles, le cardamome, la cassie.*
- 6) *les arbres qui donnent de la resine, comme de la gomme, de la resine, de la poix, du bdellion, du mastic, de la myrrre, de l'oliban, &c.*
- b) *les arbres non - fruitiers : comme les faules, l'aulne, les ailleuls, le bouleau, le fau, le sapin, le pin, la pesse, le cedre, le peuplier, le plane, l'orme, le frene, &c.*

Enfin il ne faut pas oublier qu'un lieu rempli d'arbres fruitiers se nomme un verger, qui est different d'une forêt, dans laquelle il n'y a que des arbres sauvages : De même les bocages de plaisance, les forêts, les bois d'abbatis, les bois pour bâtimens, ou les forêts franches, les buissons, les épinayes, les bois agréables remplis d'oiseaux, & les forêts pleines de détours, diffe-

diffèrent de beaucoup les uns des autres.

(IV.) *Le règne de l'eau, comme quelques-uns le nomment, ou la doctrine des eaux, sera aussi détaillée en peu de mots. On a déjà ci-dessus*

A. *Traité en général des propriétés de l'eau, & de quelques parties qui s'y trouvent : on fera principalement mention ici*

a) *De la division de l'eau. Quelques-uns la divisent*

1) *en eau ordinaire, & y comprennent les eaux courantes : par exemple, l'eau de fontaine, de puits, de fleuve ; l'eau croupissante (dormante) comme l'eau d'étang, de marais, de lac.*

2) *en eau minerale, qui est*

a) *en partie froide, par exemple, l'eau de vitriol, d'alun, d'alcali, pleine de terre, l'eau aigre, &c.*

b)

- b) en partie chaude, qui se trouve dans les bains chauds. Ceci étant établi d'avance, il reste à parler*
- b) Des réservoirs, ou des lieux où se trouve l'eau. Il y a*
- a) les eaux de source, qui se trouvent, ou dans les sources, où l'eau sort, regorge, souvent à gros bouillons, sourde & découle des creux souterrains, & des abîmes & des amas d'eau qui y sont : ou dans des puits qu'on trouve creusés, & qu'on entoure par les soins & la peine des hommes, en conduisant les eaux de leurs lits (sources) dans des tuyaux & des conduits par l'art des fontaines, dans des réservoirs, & dont on fait des jets d'eau de toute espèce. De là viennent*
 - b) les eaux courantes, soit dans d'étroits fossés, ou ruisseaux, ou dans des ruisseaux formés par les eaux de pluie, ou dans de petites rivières, des bras de rivié-*

rivières, ~~des rivières~~ navigables, des grande ~~torrents~~, des eaux courantes par divers détours, lesquelles souvent passent vite & avec beaucoup de bruit, & souvent même coulent par plusieurs courbures & détours lentement & doucement dans leurs canaux près de la rivière, mais qui en sortent quelquefois & font aussi souvent des débordemens, & même des inondations, avant que de se précipiter par les embouchures dans la mer. Elles sont en quelques lieux sans fond; de là vient qu'on parle souvent d'abîme, ou de goufre, qui doit être, où l'on voit le tournant d'eau.

- e) Les eaux croupissantes sont fort différentes, par exemple, les eaux de fossé, d'étang, de marécages, de marais, de lacs. Il y a des lacs, qui reçoivent de l'eau, mais dont le décours n'est pas visible: d'autres qui ont un décours, mais qui n'ont point de concours d'eau; d'autres

*tres qui ont un concours & dé-
cours visible : Il y a aussi
des lacs formés par les orages,
des lacs bruyants, miraculeux ;
des lacs qui haussent ou tom-
bent selon le flux & le reflux.
Il reste encore*

- a) *l'eau de mer, qui est salée, &
amère, & qui est rarement ap-
planie & tranquille, parce
qu'elle est toujours agitée par
les vents : de là vient que les
vagues s'enflent très-souvent,
mugissent, débordent, & frap-
pent avec grand bruit les bords
(le rivage ;) mais bientôt elles se
retirent. Il y a aussi le flux &
le reflux. Il y auroit encore
beaucoup à dire de l'Océan,
des mers entourées de plusieurs
Isles, des détroits, des golfes,
des ports de mer, des rades,
des isles, des presqu'isles, des
basses, des écueils, des pro-
montoires, des rochers, des
abîmes &c. Toutefois ceci suf-
fira.*

Noms

Nous quitterons la terre & nous apprendrons à connoître les corps qui se trouvent

(II.) Dans l'air : Car

a) L'Atmosphère , *c'est à dire , le grand espace de la terre jusqu'aux étoiles , est remplie près de la terre d'un air épais ; un peu plus haut d'un air plus subtil ; & tout à fait en haut d'un air très-subtil : mais surtout il naît dans la basse région de l'air des corps , dont nous dirons quelque chose.*

b) *On a déjà en partie traité ci-dessus des propriétés de l'air. Nous ajouterons seulement que l'air est un corps fluide , subtil , invisible , qui a une force élastique , & peut par les exhalaisons devenir humide , chaud , froid , épais , rare , pesant , non ferein , mais nébuleux , impur , puant , mal sain , contagieux , pestilentiel. Sur toute chose*

c)

c) *Il faut observer les mouvemens de l'air, dont la principale cause est le défaut d'équilibre dans l'air : de plus c'est aussi une raison du mouvement dans l'air, quand il est dans un endroit plus chaud, ou plus froid, plus épais ou plus subtil, ou quand quelque chose se meut rapidement par l'air. Comme ce mouvement de l'air se nomme le Vent ; cela nous oblige à parler ici des vents, &c*

d) *Nous en ferons la division*

- 1) *par rapport aux quatre régions principales, sçavoir l'orient, le midi, l'occident, &c le septentrion (ou l'Est, le Sud, l'Oüest, & le Nord.) De là les quatre Vents principaux, qui partent des quatre régions principales : comme le Vent d'Est, le Vent d'Oüest, le Vent du Sud, &c le Vent du Nord : Outre ces Vents-ci, il y en a encore vingt huit, qui ont leurs noms particuliers, par exemple : le nord-*

le nord-est, le nord-ouest, le sud-est, le sud-ouest, &c.

- 2) par rapport à la force ☼ aux effets : *il y a* des tempêtes de vent, des nuées de vent, de grosses pluies *qui* causent des inondations, des flammes de vent, des tourbillons de vent, des tourbillons &c. *Les* tremblemens de terre *proviennent* des vents souterrains.
- 3) par rapport au tems, *il faut* remarquer *qu'il y a* des vents froids, des vents doux, des vents du nord *rudes*.
- e) *Les* effets ☼ l'utilité de ces vents *sont fort divers* : ils purifient l'air, séchent, rafraichissent, humectent, donnent la sérénité, attirent les nuages, causent des tempêtes, *qui* abbatent les arbres, ☼ renversent les édifices : *tout ceci ne se fait pas sans* grand fracas, bruit, ☼ craquement, où l'on entend un son épouvantable.

f) Le son est proprement la sensation causée par des parties de l'air subitement émuës. *Mais le ton n'est qu'une certaine distinction du son. Celui dont l'ouïe est bonne, distinguera sans peine ce qui est rire ou pleurer; éclater de rire, & fondre en larmes, ou hurler, pousser des cris de joye, ou soupirer, siffler ou crier &c. Il deviendra aussi facilement musicien, & pourra mieux comprendre les divers tons dans la musique, & indiquer promptement ce que c'est qu'un ton foible, fort, haut, bas : il apprendra plutôt dans la musique les notes, les sons & les mélodies, comprendra ce que c'est qu'une octave, une tierce, une quarte, une quinte. Il pourra juger plus justement des Instrumens trouvés dans l'art des tons, & ce que c'est que jouer du violon, de la flute, battre la caisse, toucher les timbales, sonner la trompette, jouer de la harpe, de la cymbale, du lut, du clavef-*

clavessin , des orgues &c. *De même l'Echo le rejouïra encore plus. Toutefois passons tout ceci, & examinons encore*

g) Les Météores , que l'on divise en

- 1) météores aquatiques, *comme sont les exhalaisons aqueuses, desquelles proviennent les brouillards & les nuées, desquelles naissent en pleuvant, neigeant, grêlant, & givrant, la rosée, la pluie, la forte pluie, la grêle, l'ondée, le gresil, (forte de rosée,) la gelée blanche, la neige, &c.*
- 2) météores ignés : *desquels sont la foudre, qui perçant les nuës parmi les éclairs & le tonnerre, abbat, perce, écrase, disperse tout ce qu'elle rencontre &c. De même les éclairs, les feux follets, les étoiles étincelantes, les dragons volants, les globes de feu, les Aurores Boréales. Enfin en*
- 3) météores d'un ordre *tout particulier. Ce sont : l'arc-en-ciel,*
le

le cercle de la lune, les par-
relies, les paraselènes, &c.

*Finalemēt il y a encore à con-
sidérer*

(L) Ce qui se trouve au Ciel, savoir
au Ciel étoilé, dont on peut

(1) en général

1) Donner pour explication, que c'est
cet espace extrêmement grand,
étendu, transparent, rempli de
matières subtiles où se trouve
une quantité presque innombra-
ble de corps luisans & resplen-
dissans. Ce Ciel a

2) Pour propriétés, qu'il nous pa-
roit une voûte spacieuse, ron-
de, ou un demi-globe. Quand
le Ciel est bien clair & sans
nuages, il paroît de jour bleu,
& de nuit noir. Toutefois il
se trouve une raye blanche,
qu'on nomme la voye lactée, &
qu'on peut remarquer des yeux
quand l'air de la nuit est se-
rain. Quant

- 3) *A la grandeur du Ciel, on ne sauroit pas trop bien la définir : Car selon le calcul de quelques Astronomes, les Etoiles fixes sont éloignées de la terre au-delà de cent mille demi-diamètres, ce qui monte à quatre-vingt-six millions, quatre cent mille lieues. Mais le Ciel s'étend encore plus loin que les Etoiles fixes. Ce nonobstant*
- 4) *On en fait ainsi la division. On le représente cet espace comme une boule creuse. Il y a à observer dans cette boule :*
- a) *Des points : le pôle arctique, & le pôle antarctique, le Zenith, le Nadir &c.*
 - b) *Des lignes : l'axe du monde & la ligne du midi.*
 - c) *Des cercles : l'Horizon, le Méridien, l'Ecliptique, l'Equateur, qui partage le Globe en deux parties égales. le Colure des Solstices. les Tropiques du Cancer & du Capricorne, les Cercles polaires.*

d) Des surfaces : la Zone torride, deux tempérées, & deux glaciales. *Tout cela peut se voir distinctement sur une Sphère artificielle. Mais nous examinerons aussi*

(2) principalement les Corps célestes, dont

a) le Soleil est le principal. *Duquel*

1) *La nature est ardente. Cela se prouve par la lumière, la chaleur, les rayons du soleil, mais surtout en réunissant les rayons du soleil dans un point à l'aide du miroir ardent, par le moyen duquel tout s'allume dans un moment, se brule, se réduit en cendre, ou se vitrifie. Si le Soleil ne nous éclairait de ses rayons, nous ne verrions rien distinctement, ni ne vivrions aussi contents.*

2) *La figure du corps solaire est ronde comme une boule, quoiqu'il ne nous paroisse que comme une assiette ronde, d'argent, luisante.*

3) *Les phases, ou ce qu'on observe au soleil, sont entr'autres des marques qu'il a, ou des taches, qu'on n'observe que par les lunettes d'approche; il se cache, quand la lune se trouve entre le soleil & la terre, d'où provient l'Eclise; il paroît à son lever, & à son coucher, grand, rouge & oval &c.*

4) *Quant au mouvement du soleil; il est de trois sortes: sçavoir,*

a) *Le mouvement autour de son axe, qui se fait en vingt-sept jours, douze heures, six minutes.*

b) *Le mouvement diurne, comme il nous paroît, autour de notre terre, en vingt-quatre heures.*

c) *Le mouvement annuel autour du Zodiaque en trois cent soixante cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes.*

5.) L'éloignement du soleil de notre terre, est selon quelques calculs, de vingt-sept millions de lieues.

6.) La grandeur du soleil, selon son étendue corporelle, doit être un million de fois plus grande que notre terre. Après le Soleil, qui est comme au centre, sont

B) Les étoiles, dont

A) les unes se nomment les planètes, ou les étoiles errantes; elles n'ont pas toujours la même apparence, & ne sont pas toujours dans le même éloignement: On nomme planètes principales, celles qui se meuvent autour du soleil. Il y en a six; savoir, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne. Les planètes secondaires sont celles qui se meuvent autour des autres planètes: Comme la Lune autour de notre Terre: les quatre satellites autour de Jupiter: les cinq satellites autour de Saturne.

- a) *Mercuré est le plus proche du soleil, paroît rond & resplendissant, va comme les autres planètes, tantôt en avant, tantôt rétrograde, tantôt stationnaire. Il passe quelquefois par le soleil comme une tâche noire: c'est au reste un corps rond, de soi-même opaque, mais il est illuminé par le soleil. Il se meut presqu'en quatre vingt huit jours autour du soleil. Il est six fois plus petit que la terre. Suit*
- b) *Venus, qui est de même un corps rond, opaque, & illuminé par le Soleil, comme Mercuré: elle se nomme l'Etoile du matin, quand elle va devant le Soleil comme une étoile qui jette ses rayons; & l'Etoile du Soir, quand elle suit le coucher du Soleil. Elle se meut autour du Soleil dans l'espace de deux cent vingt-cinq jours, & dix-sept heures. Elle doit être presqu'aussi grande que notre terre.*
- γ) *La Terre est entre les planètes principales la troisième.*

- 1) *Sa figure est ronde, mais de manière qu'elle est un peu élevée vers les Poles, par conséquent c'est un corps sphéroïde.*
- 2) *La nature de la terre peut être prise de ce qui suit ; c'est un globe de terre & d'eau. La surface en est çà & là aqueuse, bourbeuse, sèche, sablonneuse, pierreuse : il s'y trouve aussi des surfaces planes, comme par exemple la mer : Il y a des Montagnes, des vallées, des vallées environnées des montagnes, des collines, des terroirs bas, pleins de fentes & de cavernes. La terre est en elle-même un corps obscur, illuminé par le soleil. Elle a son Atmosphère.*
- 3) *Le mouvement de la terre est de deux sortes : elle se meut autour de son axe dans l'espace de vingt-quatre heures ; & en trois cent soixante-cinq jours, cinq heures, quarante-huit minutes, autour du soleil.*

- 4) *La grandeur de la terre a été diversement fixée par plusieurs. Les uns prennent pour son diamètre mille sept cent vingt huit lieues, & pour sa pèripherie cinq mille quatre cent lieues. D'autres au contraire admettent d'autres grandeurs. Il y a encore.*
- 5) *La Lune, qui est un sàtellite de la terre. Elle est aussi un corps opaque, & illuminé par le soleil, comme la terre. Tantôt elle augmente, tantôt elle diminue. On la voit tantôt ronde, savoir la pleine lune, comme une assiette d'argent ronde; tantôt à demi illuminée, par ex. dans le premier & le dernier quartier : tantôt plus d'à moitié illuminée, tantôt comme une faucille, tantôt elle est invisible, comme il arrive souvent à la nouvelle Lune. Il se fait une Eclipsè, quand la terre passe entre le soleil & la lune. La Lune se meut non seulement autour de la terre; mais aussi au-*
tour.

tour du soleil. Qu'il y ait dans la lune, & dans les autres planètes, des habitans raisonnables, comme sur notre terre, c'est - ce que quelques-uns veulent prouver, par ce que la lune est un corps semblable à notre terre, où il y a des montagnes, des vallées, & des fleuves, telles que s'il y avoit une Atmosphère &c. & que toutes ces choses existant, Dieu ne sauroit les avoir créées inutilement.

- ☿ Mars a une lumière fort rougeâtre, & on y découvre par les lunettes d'approche beaucoup de tâches : Il se meut autour du soleil dans l'espace de trois cent vingt - un jours vingt - trois heures. Il est de lui-même un corps opaque; mais illuminé par le soleil, comme les autres planètes. Il doit être deux fois plus grand que la terre.

- ♃ Jupiter, qui est un corps oval, a aussi certaines bandes & tâches.

E s,

ches,

ches, & autour de lui quatre petites étoiles, qu'on nomme satellites ou lunes de Jupiter, & même les astres du Brandebourg. Il se meut autour du soleil dans l'espace de onze ans, trois-cent-dix-sept jours, quatorze heures. Il doit être mille fois plus grand que la terre.

- n) Saturne est la dernière & la plus éloignée des planètes principales, qui se meuvent autour du soleil: il donne une lumière pâle. Quelquefois on lui remarque, par le Telescope un anneau, cercle, souvent des anses. Il a cinq satellites ou lunes autour de lui. Il finit sa course autour du soleil en vingt-neuf ans cent septante-cinq jours quatre heures. Il doit être mille fois plus grand que la terre.

(B) Les Etoiles fixes, dont voici

- a) La description: ce sont des corps ardents, qui ne changent pas leur situation, ni leur distan-

ce.

ce. Il faut bien distinguer les constellations des étoiles. Car celles-là ne sont toutes qu'un amas d'étoiles, & celles-ci qu'une seule étoile, qui peut être de la première grandeur, de la seconde, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième.

- 6) *Leur division* : On a représenté les astres sous certaines figures : comme la grande, la petite ourse, le dragon, le charretier, la lyre, l'aigle &c. On peut chercher & observer les constellations principales en trois endroits du Ciel. Les unes sont sur ces lignes larges, qui passent par le milieu du globe céleste & qu'on nomme le Zodiaque, c'est là que se trouvent les douze signes célestes.

- 1) *Les Astres dans le Zodiaque.*
Vers le Nord sont : le belier, le taureau, les jumeaux, l'ecrevisse, le lion, la vierge.
Vers le sud il y a la balance,
F 6 le

le scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau, les poissons.

2) *Les Astres hors du Zodiaque* sont : la baleine, l'Eridan, l'Orion, le lièvre, le gril, le grand, le petit chien, le serpent, le corbeau, la tasse, le centaure, le loup, l'autel, la couronne &c.

3) *Les Constellations vers le Nord*, sont : la grande & la petite Ourse, Céphée, le dragon, le bœuvier, l'Hercule, la couronne, Cassiopée, Andromède, Ganymède, le Cigne, le charretier, la chevelure de Bérénice, le serpent, la tête de Méduse, l'aigle, Antinous, le Dauphin, le Pégase, le triangle &c.

2) *Des étoiles fixes*, nous remarquons encore, que ce sont de grands corps ardents, tels que notre soleil. La plus petite étoile fixe que nous pouvons voir de

de nos yeux, est plusieurs milliers de fois plus grande que notre terre; De là vient que quelques-uns soutiennent que chaque étoile fixe a ses planètes autour d'elle, & fait ainsi un Système de Monde particulier : De cette sorte autant qu'il y auroit d'étoiles fixes, autant y auroit-il de Systèmes. O combien de Mondes! Mais il faut parler

2) Des étoiles changeantes & extraordinaires, qu'on nomme des Comètes : les unes ont une longue queue, les autres une courte, d'autres jettent autour d'elles des rayons. C'est aux Astrologues à prouver aux Astronomes, qui le nient, si ces nouvelles étoiles présagent quelque chose? Si nous

(3) voulons en peu de mots parcourir ce Système, ou ce grand monde; il faut nécessairement

a) donner une explication de ce qu'on entend en général par Système.

Dans l'Astronomie on entend par Système, l'ordre & la situation de quelque Corps céleste qui se meut autour d'un autre. Il y a de cette manière plusieurs fortes de Systèmes : par ex. le Système du Soleil, c'est l'ordre & la situation des Planètes principales, qui se meuvent autour du Soleil. Outre celui-ci, il y a encore le Système de Saturne & de Jupiter. Quelques-uns prennent encore le Système du monde pour l'ordre & la situation de tous les Corps célestes, & posant qu'autour des étoiles fixes se meuvent des planètes, ils en font des Systèmes.

b) On ne sauroit rapporter ici tous les différens Systèmes : nous n'en indiquerons que trois : Savoir

a) celui de Ptolomée, Astronome de ce nom. Selon son Système les corps célestes sont ainsi : dans le centre la terre : la lune se meut autour de la terre, ensui-

ensuite Mercure , puis Venus , après le Soleil , & plus loin Mars , après lui Jupiter , enfin Saturne , & bien loin de là les étoiles fixes.

- 1) *Celui de Tycho - Brahé : celui-ci met la terre dans le centre ; autour de la terre se meut premièrement le Soleil , puis la Lune , mais autour du Soleil , qui fait le centre , Mercure , Venus , Mars , Jupiter , Saturne . Les étoiles fixes sont fort éloignées.*
- 2) *Celui de Copernic , établi par Nicolas Copernic : Selon sa thèse , le Soleil est au milieu : autour duquel se meuvent Mercure , Venus , la Terre , mais autour de celle-ci la Lune , Mars , Jupiter , Saturne , & enfin viennent les étoiles fixes . Ce dernier est sans contredit le meilleur Système , parce qu'on*
- 3) *peut mieux expliquer par son moyen les Phénomènes & événemens dans le Ciel , & sur la terre ,*
par

par ex. les quatre saisons : le printems, l'été, l'automne & l'hyver : de même, pourquoi il fait froid en hyver, au printems chaud, en été plus chaud, & en automne un air vif & frais. D'où provient le plus long & le plus court jour, & d'où vient qu'en divers tems de l'année le jour & la nuit sont égaux. D'où vient qu'il paroît que quelques planètes semblent aller en avant ou en arrière, quelquefois même être stables : D'où vient que les étoiles semblent se mouvoir de l'orient vers l'occident.

* * *

Voici jusqu'où s'étend la courte représentation de l'Universel, de Dieu, de l'homme, & du monde. Ce seroit aller contre le but qu'on s'est proposé, que de vouloir expliquer plus au long & plus exactement les choses qu'il renferme. Ce ne doit être qu'un petit essai, contenant la méthode d'enseigner à la jeunesse la quantité de choses qui se trou-

trouvent dans le monde. N'ayant parlé plus haut page 28. qu'en général des Etats de l'homme, selon leurs Noms ; on a en finissant fait un Essai , pour indiquer comment on pourroit plus amplement & plus utilement représenter chaque état par une plus ample explication. On a pour cet effet choisi l'érudition. La Table suivante fera voir, comment on pourra faire connoître à la jeunesse les principales sciences & choses, qui font partie de l'érudition.

Table de l'Erudition.

I. On remarque en général

- a) que l'Erudition est une connoissance distincte des choses, des Sciences, des Langues, & des Arts, qui se trouvent dans le monde.
- b) qu'on nomme savant celui qui a une ample connoissance de toute sorte de Sciences, arts & langues.
- c) que c'est avec raison qu'on nomme docte celui qui distingue bien les choses, qui les nomme par leurs noms,

Et qui peut rendre raison de ce qu'il fait.

d) qu'un Polyhistor, (homme qui a beaucoup lû) est un Savant versé en beaucoup de sciences.

e) mais un Panfophe, un homme qui s'est bien appliqué à toutes les sciences qui constituent l'érudition, où l'un Et l'autre merite à juste titre ce nom.

II. Il faudra particulièrement examiner les Sciences, les Doctrines, & les Arts, que l'érudition renferme. Prenons d'abord

(A) Les Esprits. Traite-t-on

a) en général des Esprits, cette doctrine se nommera la Psychologie. Examine-t-on

b) en particulier les Esprits, comme

a) Dieu, l'Esprit le plus parfait; il faut apprendre la Théologie, Et

a) non seulement la Théologie naturelle, par laquelle on apprend à connoître, par la seule raison Et par la nature, l'essence de Dieu Et ses attributs.

b)

- b) mais aussi la Théologie révélée , qui nous enseigne seulement à connoître Dieu par la parole révélée , c'est à dire, par l'Ecriture sainte. On peut la diviser en plusieurs manieres.*

1) Quant aux choses, il faut représenter par l'Ecriture sainte

- a) les verités divines, selon l'art d'expliquer, &c*

- b) dans la Théologie dogmatique, les articles de foi ;*

- c) mais dans la Morale, les devoirs de la vie, de maniere*

- d) qu'on soit en état de répondre, par la Théologie polémique, aux objections de nos adversaires, &c de réfuter leurs erreurs. Car*

- e) quelques - uns ne doivent donner qu'une reponse distincte à des questions de Conscience.*

2) Quant à la méthode, il faut observer que

- a) les uns ont représenté dans un Systeme toute l'enchainure des verités théologiques.*

b)

- b) D'autres les proposent en Chaire, dans les Recueils de discours pour l'Eglise, & dans les Maisons, ou dans leurs Sermons.
- c) Des troisièmes les parcourent, surtout avec la jeunesse, catégoriquement, ou par demandes & reponses.
- d) Des quatrièmes tâchent de les proposer par voye d'exhortations, surtout de les rendre touchantes, & pénétrantes jusqu'au cœur.
- e) Des cinquièmes les traitent mystérieusement, & n'en prennent que le sens mystique.
- f) Des sixièmes tirent leur Théologie des Pères des premiers siècles.
- g) Des septièmes enfin puisent dans les Confessions de foi de la Religion évangélique.
- h) Des huitièmes ne traitent les matières qu'historiquement, & racontent ce qui est arrivé à la Théologie & à ses dogmes.
- i) Si les esprits, qu'on nomme fantômes, existent vraiment dans le monde, & ce qu'il faut croire de leur apparition.

tion, c'est-ce qui est expliqué dans la Magie, ou par la doctrine des Magiciens?

2) *l'Esprit est l'Ame de l'homme, un esprit excellent, immortel: de là vient que*

** dans la Philosophie*

a) *on traite & démontre particulièrement la doctrine de l'Ame de l'homme, &*

b) *dans la Logique, comment on peut perfectionner la raison de l'homme; comme la première faculté de l'ame, & outre cela comment*

c) *dans la Morale on peut régler & perfectionner la volonté de l'homme, de manière que*

d) *la doctrine des vertus soit d'autant mieux réduite en pratique.*

e) *la doctrine de la Sagesse pour vivre en société, soit bien appliquée. Il ne faut pas oublier ici*

f) *l'Art d'inventer, de trouver quelque chose par le moyen de certains secrets & caractères, comme une chose*

g)

- g) qui éclaircit beaucoup la doctrine du but des choses naturelles dans le monde: car il faut qu'un Philosophe
- h) connoisse toute la Cosmologie, ou la connexion de tous les corps généraux & particuliers du Globe, & qu'il
- i) possède la doctrine des propriétés communes des choses. En un mot, il faut
- k) qu'il entende bien la science, qu'on nomme Métaphysique, & les deux dernières parties, savoir celle
- l) qui renferme la doctrine de l'Ame de l'homme & la Théologie naturelle.
- m) Il ne faut pas aussi qu'il ignore l'Histoire de la Philosophie.

Celui qui entend à fond la Philosophie,

* * comprend plus solidement la Jurisprudence, & en sçait plus avantageusement faire usage. Elle peut être

a) considérée quant à son origine.

On

On divise le droit

- 1) *en droit divin, dont il est aussi parlé dans la Bible: Car Dieu a autrefois donné à son peuple la loi civile, ecclésiastique ou morale:*
- 2) *en droit humain, qui comprend de même en partie les choses spirituelles & ecclésiastiques, en partie les choses mondaines, d'état, & civiles.*
 - b) *quant à son contenu, le droit mondain renferme*
 - 1) *les choses féodales; de là naît le droit féodal.*
 - 2) *les choses, où il y va de la vie ou de la mort; de là le droit criminel.*
 - 3) *Du change; de là le droit de change.*
 - 4) *De la chasse, des animaux sauvages & des forêts; de là le droit des bois.*
 - 5) *des mines & des métaux: de là le droit des Mines.*
 - 6) *des Soldats & de la guerre; de là le droit militaire.*

-
- 7) *des vaisseaux & de la Mer : de là le droit de la Navigation.*
 - 8) *les procès de toutes sortes : de là le droit des procès. On peut aussi*
 - c) *diviser le droit, quant à son étendue*
 - 1) *en droit naturel, qui regarde toutes les personnes raisonnables.*
 - 2) *en droit national, qui s'observe parmi les peuples policés.*
 - 3) *en droit d'Etat, qui traite des devoirs réciproques des Princes & des sujets.*
 - 4) *en droit Civil, qui propose particulièrement les loix, que les Princes donnent à leurs sujets.*
 - 5) *en droit de Statuts, qui n'a lieu que dans une Ville ou Société.*
 - 6) *en droit de privileges, qui ne s'accordent souvent qu'à une seule personne. Enfin on peut considérer le droit*
 - d) *Selon les diverses Nations : On trouve alors*
 - 1) *Le Droit Romain.*

- 2) *le Droit Lombardique.*
- 3) *le Droit Teutonique.*
- 4) *les Loix Saliques en France.*
- 5) *le Miroir Saxon.*
- 6) *les divers Diocèses.*
- 7) *le Droit Prussien &c.*

Nous allons plus loin, & nous examinons

(B) *Les Corps comme le second objet, qui regarde l'Erudition. On représente ceux-ci*

- a) *dans la Physique, selon leur essence, leur matière, leur nature & leurs changemens, de manière que*
- a) *dans la doctrine des corps (la Cosmologie) en général on fait mention de l'essence, des propriétés, de la matière, de la division des corps. Ensuite on propose*
- b) *La doctrine du feu, (la Pyrologie.)*
- c) *La doctrine de l'eau, (l'Hydrologie.)*
- d) *La doctrine de l'air, (l'Aérologie) tant de l'air en général, que de ses Phénomènes,*
- e) *la doctrine de la terre, (la Geologie) par conséquent des quatre Elemens. Suit*

G

f)

f) la doctrine des régnes de la nature ainsi nommés : il y a

1) le régne des plantes.

2) le régne des pierres & des mines.

3) le régne des animaux, où l'on n'explique pas seulement la doctrine particulière des animaux (la Zoologie) les brutes ; mais aussi spécialement l'on traite de l'homme selon son corps.

b) dans la Medecine on examine & l'on remarque comment le corps de l'homme est composé

a) en bonne santé. Etant

* l'homme en son entier selon toutes les parties & marques de santé. Mais on peut aussi

** se représenter l'homme selon l'anatomie, pour en bien connoître les parties : &

*** instruire l'homme, selon la diète, qui lui prescrit le manger, le boire, & toute sa conduite. Mais l'homme se trouve

3)

β) dans un état maladif, & alors il faut qu'un savant Médecin connoisse à fond

1) la doctrine, tant des raisons des maladies,

que des caractères des maladies, & possède

2) l'art, ou la science, de rendre au patient sa première santé,

a) dans les maladies internes, il se sert de la thérapie.

b) mais encore dans les maladies externes, il faut qu'il entende nécessairement la Chirurgie. Or il lui faut certains remèdes. D'où il les prendra,

3) C'est ce que la doctrine des matières médicales lui enseigne. La plupart viennent du règne des plantes, c'est pourquoi il faut s'appliquer à la Botanique.

4) Quand il recueille des herbes, des racines & choses semblables ; il faut qu'il entende, comment

- a) *il en doit, tant généralement selon la chymie, ou l'art de séparer,*
- b) *que particulièrement, selon la pharmacie, préparer des remèdes: Alors il*
- f) *pourra plus sûrement faire usage de la Médecine, & entreprendre les cures des patients, & il peut*
- 6) *acquérir au plus haut degré, la prudence, qui est la qualité la plus nécessaire de toutes à un Médecin, surtout quand on sait*
- (3) *bien juger des corps par rapport à leur grandeur & à leurs forces; mais cela demande une parfaite connoissance*
- c) *des Mathématiques, ou de la doctrine des grandeurs. Car il faut*
- 1) *qu'il apprenne à démontrer par la Géométrie universelle les principes de toutes les grandeurs possibles, & même de celles qui ne sont pas propres aux corps, (comme les vertus & les vices.) Il aura alors*

- 2) à expliquer & à définir, selon la pure & vraie Mathématique, les grandeurs, comme
- a) à l'aide de l'Arithmétique, par des nombres, quand il trouvera par un nombre donné un autre nombre :
 - b) par la Géométrie, qui lui sert à mesurer les corps selon leurs lignes, longueurs, places & étendus :
 - c) par la Trigonométrie, où il découvrira, à l'aide de trois choses connues, les autres choses inconnues du triangle.
 - d) par l'Algèbre, ou par le calcul des lettres, quand il se servira de certaines lettres & marques, pour trouver d'autres grandeurs & vérités inconnues. S'il s'y est appliqué, & s'il est habile ; il
 - e) pourra, ayant fait usage des Mathématiques, mieux juger & employer tout, &
 - f) dans la Phoronomie, qui traite des vertus du mouvement, il aura besoin

- a) de la Méchanique, ou de cette science, qui indique comment les corps peuvent être mis par l'avantage du tems & de la force ;
- b) de la Statique, ou de la Doctrine de la pesanteur & de l'équilibre des corps ;
- c) de l'Hydrostatique, c'est à dire, de la doctrine de la pression des corps pesans sur les corps fluides.
- d) de l'Hydraulique, qui traite du mouvement des corps fluides ;
- e) de l'Aërometrie, ou de la doctrine des effets & de la force de l'air.

Tout ceci lui paroitra plus clair

- g) dans les parties optiques, s'il fait profession
 - a) de l'Optique, ou de la doctrine de la vision seulement, par un rayon qui va directement en droite ligne :
 - b) de la Catoptrique, ou de la doctrine de la vision, par le moyen d'un miroir, ou d'une surface polie qui renvoye les rayons ;

- c) de la Dioptrique, ou de la doctrine de la vision par le moyen des rayons brisés.
- d) de la Perspective, qui sert à montrer chaque chose, telle qu'elle se présente à nous dans une certaine distance & hauteur. Il s'en tirera mieux
- h) par les parties sphériques, pour lesquelles sont
- a) la Trigonometrie sphérique, qui enseigne à trouver, par le moyen de trois parties de triangles curvilignes, les autres.
- b) de l'Astronomie, ou de la science du monde & des corps célestes qui s'y trouvent ;
- c) de la Géographie mathématique, qui examine la terre selon sa figure ; sa grandeur, & sa division,
- d) de la Chronologie mathématique, qui est la science de partager & de calculer le tems ;
- e) de la Gnomonique, ou la science des Cadrans : enfin il y a encore

i) à examiner les parties politiques ,
où l'on trouve

a) l'Artillerie , ou l'art des feux
d'artifices , la science de la pou-
dre , des canons & du tirage ,
sérieusement ou par plaisir ;

b) la Fortification , ou la science de
fortifier convenablement une place.

c) l'Architecture , ou la science de con-
struire un bâtiment solide , commo-
de, & orné. Il y en a qui y ajoutent

d) l'Architecture des Vaisseaux , la
science de bien construire & di-
riger un Vaisseau selon toutes ses
parties.

On ne pourra apprendre à fond tou-
tes ces sciences , si l'on

(C) n'étudie sérieusement les langues,
& les sciences historiques. Quant

a) aux langues , il y a à observer

e) en partie la pluralité des langues ;
car

d)

-
- a) *de l'Hebraïque , comme d'une langue fondamentale viennent :*
- le Rabbinique , le Chaldaïque , le Syriaque , le Turc , le Persan , l'Ethiopien &c.
- b) *de la Greque , il y a plusieurs dialectes , comme la Jonienne , la Dorique , l'Attique , le vieux & le nouveau Grec &c.*
- c) *de la Latine viennent la Portugaise , l'Espagnole , l'Italienne , la Françoisise , l'Hongroise , la Polonoise &c.*
- d) *de l'Allemande viennent l'Angloise , la Danoise , la Suédoise , la Hollandoise &c.*
- e) *& de la Sclavonienne , la Vandale , la Croate , la Bohemienne , la Ruffienne &c. On voit aussi*
- f) *en partie la Méthode de traiter des langues & de les apprendre : quand*
- a) *on a expliqué la Grammaire , ou la doctrine de la qualité , du changement*

gement des syllabes , & de l'assemblage des mots ; on peut alors

- b) plus sûrement commencer la Rhétorique , &*
- c) prendre aussi la Poésie. Il faut ici examiner*
- d) la Critique , ou la doctrine de bien juger des expressions , & de tout un discours. Mais*
- e) elle ne peut avoir lieu sans les Antiquités. Si l'on veut être savant dans les langues , il faut s'appliquer à les étudier. Outre les langues*
- b) les sciences historiques dans l'érudition trouvent aussi leur place. On peut examiner l'Histoire*
- 1) selon l'objet , dont il s'agit : il convient ici*
- de parcourir l'Histoire littéraire, civile , ecclésiastique , naturelle , l'Histoire des artistes , & l'Histoire mêlée.*

-
- 2) *Selon les tems, elle peut être ancienne, moderne, nouvelle: il y a l'Histoire du vieux & du nouveau Testament.*
- 3) *Selon la Méthode. On peut traiter l'Histoire de manière qu'on observe*
- a) *par la Géographie le lieu, où s'est passé quelque chose de remarquable.*
 - b) *par la Chronologie, quand telle ou telle personne a vécu, & quand ceci ou cela est arrivé.*
 - c) *par la Généalogie les personnes distinguées & mémorables, du tems desquelles s'est passé ceci ou cela.*
 - d) *par l'Histoire même, ou par le récit digne de foi, tel ou tel événement remarquable;*
 - e) *par la Science des Médailles, par lesquelles on peut prouver & expliquer telle ou telle Histoire.*
 - f) *par l'Art Héraldique, qui peut servir au même usage.*